
ALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala 8.
7 - V - 15



LES

PURITAINS DE PARIS

BRUXELLES. — TYP. DE VEUVE J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de l'Orangerie, 22.

PAUL BOCAGE

LES PURITAINS DE PARIS

TOME CINQUIÈME



PARIS
COLLECTION HETZEL
JUNG-TREUTTEL, 19, RUE DE LILLE
POUR L'ÉTRANGER



LES

PURITAINS DE PARIS

TROISIÈME PARTIE

FRAGON ET COMPAGNIE

(SUITE.)

XXXIII

OU IL EST QUESTION DE BIEN, DE MAL, DE CHIEN DANOIS ET DE TOXICOLOGIE

Le descendant des héros d'Ossian traça le plan des deux maisons, avec la dextérité du plus habile architecte.

— C'est fait, dit-il en présentant son dessin à l'inconnu.

Celui-ci l'examina attentivement, et, après s'être fait donner quelques explications par Dominick, il continua :

— Quel est le nombre des domestiques?

— Huit.

— Mâles?

— Six mâles.

— Bien. Connaît-on les fournisseurs?

— On en connaît trois.

— Lesquels?

— Le boulanger, le boucher et l'épicier.

— Connais-tu un de ces fournisseurs particulièrement?

— J'en connais deux : l'un patron, l'autre commis.

— Et tu les appelles?

— Le premier Caillotin, maître boucher.

— Et l'autre?

— Le commis de l'épicier se nomme Fleur-de-Soufre.

— Et tu es sûr de ces deux hommes?

— A peu près.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Si l'opération demande quelque présence d'esprit, comme je l'imagine, je ne réponds pas d'eux. Caillotin est trop fort de corps, Fleur-de-Soufre est trop faible d'esprit.

— Si les soixante hommes dont tu prétends disposer sont de cette force ou de cette faiblesse-là, garçon, nous en viendrons assez difficilement à nos fins.

— Il y en a d'autres plus solides.

— C'est possible, mais il ne s'agit pas tant, en cette occurrence, d'avoir une solidité quelconque, qu'un accès sérieux dans la maison.

— L'un de nous, mon maître, fera très-bien le boucher ou le garçon épicier, à votre choix.

— Pour que les gens de la maison dont la défiance est déjà si éveillée se mettent sur leurs gardes, en voyant un nouveau visage, n'est-ce pas?

— Dites-moi, mon maître, ce que vous voulez faire d'eux, et nous trouverons peut-être ensemble un moyen de lever la difficulté.

— C'est bien simple, dit froidement l'étranger, — je veux qu'un des hommes de ta troupe s'introduise chez madame de Mauves, — ou Christian de Sauveterre, comme tu voudras, — et dépose, dans un endroit convenu, les ingrédients nécessaires pour mettre le feu à la maison.

A ce mot de feu, le bon Dominick devint pâle comme la mort.

— Y es-tu? reprit l'inconnu avec la même froideur. Mais que t'arrive-t-il, garçon, te voici blanc comme ta chemise? J'espérais bien que mon projet te causerait quelque surprise, mais je ne croyais pas qu'il produirait chez toi une pareille émotion.

— Le feu!... murmura Dominick.

— Eh bien, oui, le feu! dit d'un air de mépris l'étranger, Après?...

— Vous savez, bégaya le jeune Malcolm, vous savez, mon maître... j'étais si loin de m'attendre à cette proposition, je voyais si peu où vous vouliez en venir que j'ai reçu une commotion analogue à celle que vous cause un coup de fusil qui vous part entre les jambes au moment où vous vous y attendez le moins.

— Eh bien, c'est fini maintenant, je pense?

— A peu près, mon maître, quoique sans savoir au juste le parti que vous comptez tirer de cet incendie, je flaire un danger qui ne vous frappe peut-être pas autant que moi.

— Je t'ai dit que c'était difficile. Mais quel danger entrevois-tu, tout d'abord?

— Tout d'abord, mon maître, j'entrevois la Conciergerie, et par les barreaux la place Saint-Jacques.

— Les voilà bien ces faux aventuriers de Paris! s'écria l'inconnu en toisant dédaigneusement le descendant des

héros d'Ossian. Ils ont les appétits des empereurs romains, et pour les satisfaire, des courages de poules ou de lièvres! —Tu penses à la mort, malheureux! Mais, qu'est-ce que la mort, à côté de la jouissance? Qui dit jouir, dit vivre! Que t'importe de mourir, si tu as vécu une heure! Crois-tu donc vivre depuis ta naissance? Non, tu n'as pas vécu : tu as lutté, tu as combattu. — Tu étais né pour l'oisiveté, tu as détroussé les travailleurs! — Tu as voulu te soustraire aux lois qui gouvernent le monde, et tu as employé, pour te faire une vie à part, une somme de force équivalente à celle de quatre hommes de bonne volonté. — Tu as louvoyé. — Et comme ta terreur a été grande, tes voluptés ont été mesquines, ta jouissance petite, banale. — Tu as voulu t'isoler des autres, et tu en es arrivé à te contenter de leurs félicités bourgeoises. — A quoi bon tant de mal pour si peu de bien? — A quoi bon soulever une montagne pour cueillir une fleur. Mordieu! fais-toi marchand de draps, bottier ou notaire! — Gagne ton pain quotidien en travaillant la laine, le cuir ou le papier timbré, — et ta position sera à la hauteur de ton courage, —sinon de tes appétits. — Mais, entrer dans la grande route du mal et craindre de se blesser les pieds aux cailloux et les mains aux épines; — vouloir vivre aux dépens de son semblable et retourner la tête pour voir s'il ne vous suit pas, vois-tu, c'est aussi risible que l'effort d'un enfant pour déraciner un chêne.

Tu n'as donc jamais médité, réfléchi seulement? — La tâche que tu t'imposais, tu n'en as donc pas mesuré la grandeur? — Tu fais donc le mal pour le mal, sans cause, sans raison, sans but? comme cet enfant qui faisait rougir des épingles au feu, et qui les enfonçait dans les yeux de son frère! Tu es aussi mou, aussi faible, aussi

couard, et tu t'amouraches d'une duchesse! Holà! il est temps, je crois, de nous séparer, car j'ai bien peur que nous ne puissions pas nous entendre...

— Mais, mon maître... interrompit Dominick, que ce discours, tout grand coquin qu'il fût, remplissait d'une émotion indicible.

L'étranger l'arrêta :

— Tais-toi, dit-il, et écoute plutôt que de parler. Celui qui ne sait pas risquer sa vie pour sa passion n'est point passionné.

Celui qui a peur de la mort est incapable de comprendre le vrai mot de la vie.

Vois tous les passionnés, les grands amoureux, les grands artistes, les grands ambitieux, les grands capitaines, les grands citoyens. Vois, dans la zone du bien, le dédain que ces hommes professent pour la mort.

— « Là-bas est notre Terre-Promise! — C'est là que nous irons, dussions-nous marcher dans le sang et dans le feu! »

Voilà ce que disent ces héros de la passion, dans la zone du bien!

Qu'est-ce donc dans la zone du mal, pauvre diable? — Crois-tu que tous ces illustres bandits sur les traces desquels tu t'essayes à marcher, ont songé une seule fois à marchander leur existence?

La vie a deux termes :

« Vivre et souffrir. »

« Vivre et jouir. »

Tu peux tordre ces mots, tu ne leur feras rendre rien de plus que ce qu'ils expriment.

Le mot de la vie, c'est le travail, c'est-à-dire souffrance.

Pour ceux qui, comme toi et moi, sont en rébellion

avec les hommes et Dieu, le mot de la vie, c'est jouissance.

Entre les hommes qui se soumettent à leur destinée, c'est-à-dire les travailleurs, et ceux qui veulent s'y soustraire, c'est-à-dire les oisifs, il n'y a qu'une classe intermédiaire : celle qui participe des uns et des autres, qui flotte entre eux, sans regard, sans volonté! Appelle ces gens-là comme tu voudras : fous, aveugles, ou somnambules; c'est l'espèce inutile, oui, et plus inutile que l'oisiveté, qui donne du relief et de l'élan au travail.

Eh bien, garçon, je t'ai jugé, tu appartiens à cette espèce :

Tu n'es ni travailleur ni oisif, tu es oiseux !

Il faut donc bien nous entendre.

Le jour où j'ai résolu de m'engager dans la route que je suis, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Fais donc le sacrifice de la tienne, ou quittons-nous à l'instant.

Nous ne saurions dire quels étranges rayons jaillissaient des yeux de cet apôtre du mal, en développant devant son disciple cette épouvantable théorie de la jouissance.

Si loin que fût allé le frère de l'institutrice, et l'on sait qu'il reculait devant peu d'obstacles! il était arrivé à peine à la première borne du chemin que l'inconnu venait de lui faire si rapidement parcourir jusqu'à la dernière limite.

Il ferma les yeux — et vit tout d'abord la potence sanglante de la barrière Saint-Jacques.

Puis, lui apparurent, roses, rieuses, pantelantes, échevelées, les jouissances terrestres, dansant une ronde folle autour de la lugubre machine.

Il les entendit chanter en cœur le refrain de Louis XV ;

« Après moi le déluge ! »

— Eh bien, demanda l'étranger, d'une voix sinistre, est-ce assez de temps perdu? As-tu réfléchi? Es-tu décidé?

— Oui! répondit laconiquement le bon Dominick.

— Jouir et mourir!

— Oui!

— Sans hésitation?

— Sans plainte.

— Bien! — dit l'inconnu, d'une voix plus douce. — Reprenons notre propos! Je disais donc que le moyen le plus simple, sinon le plus dangereux, d'enlever la duchesse de Mauves, était d'incendier sa maison!... — Or, voici les conséquences de cet incendie. Suppose-le bien allumé (et rapporte-t'en à moi pour choisir les matières inflammables). Suppose-le, dis-je, suffisamment allumé; tu vois d'ici le monde qui pénétrera dans la maison. — Tout ton monde, prévenu d'avance, peut se trouver là. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce spectacle aura lieu le soir, vers minuit, quand les bourgeois attardés seront rentrés chez eux.

Suppose que quatre ou cinq de vous (tout est permis à cette heure) aient des casques, des vestes et des ceintures de pompiers, et une pompe au besoin; vois-tu d'ici ceux qui porteront secours à la duchesse?

Enfin, suppose que l'incendie attaque la maison un jeudi, c'est-à-dire un jour où aucun des onze gardes de la duchesse ne sera à la maison.

— Je crois, mon maître, que la duchesse ne reste pas un seul instant sans avoir auprès d'elle un de ses onze défenseurs.

— Tu te trompes, car je sais où ils passent leur soirée le jeudi, interrompit avec une grande tristesse l'étranger. C'est donc un jeudi que l'incendie peut s'al-

lumer; il ne dépend que de toi de l'allumer jeudi prochain.

— Mais la duchesse a six domestiques, ou, pour mieux dire, six athlètes, qui la gardent.

— Une partie de tes hommes saura bien les occuper, pendant qu'une autre partie envahira la maison.

— Si la duchesse résiste?

— Tu lui passeras sous le nez ce flacon, répondit l'étranger en tirant de sa poche un petit flacon de cristal et en le présentant à Dominick; elle s'endormira à l'instant.

— Merci, mon maître! dit Dominick en mettant le flacon dans sa poche. Toutefois ces six grands diables de laquais ne me reviennent pas.

— Attends! dit l'inconnu.

Pour la quatrième fois il frappa le sol du pied, et une des mulâtresses apparut.

L'inconnu lui dit quelques mots dans un idiome étranger, et, un instant après, la mulâtresse rentra dans la tente, conduisant un grand chien danois, qui, en deux bonds, sauta sur les genoux de son maître.

La mulâtresse s'éloigna :

— Viens, ma belle chienne, dit l'étranger d'une voix si émue, que Dominick se demanda comment l'inconnu pouvait exprimer sa tendresse à un être humain, lui qui parlait avec tant d'émotion à une chienne.

— Embrasse-moi, ma belle! continua l'étranger en caressant l'animal, — nous nous voyons pour la dernière fois.

La chienne, comme si elle comprenait les paroles de son maître, le regarda avec deux yeux mouillés de larmes et baissa la tête tristement, — mouvement qui équivalait à ces paroles :

« Tu es mon maître, tu peux faire de moi ce que tu voudras. »

— Je t'ai amenée de bien loin, ma pauvre belle, reprit mélancoliquement l'étranger en lui passant la main sur l'échine, tu as été la compagne de mon triste pèlerinage à travers le monde, et maintenant il faut mourir!

— Pardon, mon maître, si je vous interromps, dit Dominick; mais cette chienne me paraît très-bien portante.

— Sans doute... Après?...

— Vous dites qu'elle va mourir?

— Un peu plus tôt un peu plus tard, dit tristement l'étranger, qu'importe?

Puis regardant encore une fois la chienne et l'embrassant une dernière fois :

— Adieu! dit-il en poussant un profond soupir.

La chienne, comme si elle eût compris ces mots, s'accroupit sur son maître, croisa ses deux pattes de devant et ferma les yeux.

— Vois-tu ceci, garçon! dit-il en montrant à Dominick la grosse bague d'or qu'il portait à l'annulaire de la main gauche, c'est mon anneau de fiançailles avec le mal et avec la mort! Tu vois bien cette petite pointe qui te semble le sommet d'un diamant triangulaire... Eh bien, je n'ai qu'à faire pénétrer l'extrémité de cette pointe dans la chair vive, et la chair est morte!

Dominick fit un soubresaut et regarda l'étranger d'un œil stupide.

— Tu en doutes? continua l'inconnu. — Tiens, regarde!

Et, prenant une des pattes de l'animal qu'il appuya sur son épaule, il enfonça légèrement la pointe du chaton de sa bague dans la cuisse de la chienne.

La pauvre bête ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un cri, un soupir.

On eût dit qu'elle s'attendait à recevoir la mort de la main de son maître et qu'elle la recevait joyeusement.

L'étranger la déposa sur la natte, mais elle ne pût se tenir sur ses pattes et demeura complétement immobile, à l'exception de quelques mouvements convulsifs, légers et rares.

L'inconnu s'agenouilla auprès d'elle et lui mit la main sur le cœur.

La pauvre bête était dans un état d'insensibilité presque absolu.

Elle respirait encore, mais avec quelle peine!

La respiration cessa au bout de cinq ou six minutes.

— C'est fini! dit l'étranger en frappant le parquet du pied.

— Elle est morte? demanda Dominick en tournant la tête du côté de l'animal.

— Regarde!...

Le frère de l'institutrice se leva et s'accroupit auprès de la chienne.

L'extrémité des pattes était déjà froide et roide.

Involontairement, Dominick frissonna de la tête aux pieds.

La mulâtresse qui avait amené la chienne entra.

— Emporte-la, dit tristement le maître de l'animal.

La jeune fille mit le genoux en terre avec une rapidité surprenante, soit qu'elle pensât pouvoir encore sauver la chienne, soit pour obéir plus vivement à son maître, soit pour dissimuler deux larmes qui tremblaient furtivement dans ses yeux.

Elle sortit emportant dans ses bras le cadavre.

Entre le moment où elle amena le chien vivant et le

moment où elle le remporta mort, dix minutes certainement ne s'étaient pas écoulées.

Encore l'étranger en avait-il consacré trois au moins à lui faire ses adieux funèbres.

C'est la promptitude extraordinaire de ce passage de vie à trépas qui avait anéanti, et en quelque sorte foudroyé le descendant des héros d'Ossian.

Il était debout, devant son hôte, les bras pendants, l'œil morne, la bouche béante.

— Assieds-toi, dit celui-ci, et remets-toi. Si la mort d'un chien produit sur toi une pareille impression, que sera-ce donc quand nous agirons *in anima vili*, en d'autres termes, sur un de nos semblables!

— Je m'attendais si peu à cet effrayant résultat, dit Dominick en s'asseyant, qu'en effet, mon maître, je me sens quelque peu impressionné. Mais ce n'est là qu'un trouble passager dont je vais me remettre. — Ainsi donc, vous avez trouvé, ajouta-t-il avec passion, vous avez trouvé le moyen de vous débarrasser de vos ennemis, — presque avec la rapidité de la foudre!

— Oui, répondit ou plutôt siffla l'étranger dans les oreilles de Dominick, — oui, à force d'études, — de laborieuses recherches, j'ai trouvé ce secret, — et bien d'autres, — reprit-il avec orgueil.

— Dieu m'est témoin, mon maître, que, dès la brasserie, j'avais reconnu en vous un génie supérieur. — Mais pardonnez à ma curiosité, — elle est bien naturelle...

— Parle, garçon.

— On a usé et abusé des poisons, pour se débarrasser de ses parents, ou de ses amis, ou plus simplement des personnes qui vous étaient désagréables. — Il n'y a pas un individu, sous la calotte du ciel, qui ne vienne

dire un jour au commissaire de police de son quartier :

« J'ai dans l'idée que mon parent, dont je n'hérite pas, ou mon ami, qui était mon rival en toutes choses, ont dû être empoisonnés, car ils ont disparu bien subitement. — Vous plairait-il, monsieur le commissaire, de faire exhumer ces cadavres, et analyser leurs entrailles. »

Voilà, ou à peu de chose près, le *speech* qu'adresse au commissaire du quartier tout individu qui n'a rien à faire, en apprenant la disparition subite d'un simple voisin ! — J'appelle votre attention là-dessus, mon maître, et je n'insiste pas.

— Malheureux ! — dit l'inconnu en hochant ironiquement la tête, — que tu me connais peu, — toi qui prétends avoir découvert en moi un génie supérieur ! — tu es donc à l'A B C de la science du mal ? — et tu marches intrépidement dans la vie, sans règle, sans compas, sans boussole ! — Infortuné, comment peux-tu me croire assez faible, quand je suis de force à me servir d'un poison, pour employer un poison vulgaire ?

Raisonne donc. — Est-ce que la chimie, en Europe, n'a pas fait d'assez grands progrès, et particulièrement en toxicologie, pour arrêter tout homme de bon sens sur le point de se servir des poisons connus ?

Ce sont les poisons inconnus, Dominick, qu'il faut aller chercher à travers les mers, dans l'Amérique ou dans l'Asie.

Est-ce que tous nos grands savants d'Europe n'ont pas étudié sur nature les effets des milliers de poisons que le hasard ou la patience leur ont fait connaître ?

De quels poisons les criminels vulgaires ne se sont-ils pas servis ?

Vois quelle collection fabuleuse, et je cite au hasard.

Les minéraux d'abord :

Vois, le phosphore, l'iode, la baryte, l'ammoniaque, le mercure, l'arsenic, l'antimoine, le vert-de-gris, le nitrate d'argent, l'hydrochlorate d'or, le bismuth, le sulfate de fer, autrement dit couperose verte; tous les composés du plomb, le chrôme, le molybdène, les sels d'urane, de cerium, de manganèse, de nickel, de cobalt, de palladium, d'osmium, sans parler de l'infinie variété des acides concentrés.

Vois dans la grande famille des poisons végétaux :

La digitale, l'aconit, la belladone, la brucine, la nicotine, la strichnine, la vératrine, la coloquinte, l'elaterium, la sabine, l'anémone pulsatille, la chélidoine, la staphysaigre, la renoncule, la gratiole, le narcisse des prés et la joubarbe des toits.

J'en passe et des meilleurs.

Et je ne te parle pas des poisons animaux, pour ne pas t'effrayer tout à fait.

Vois les métaux les plus beaux, les fleurs les plus douces, faire mourir l'homme de ce qui les fait être. — Voilà ce qu'à moins d'être un ignare sait tout Européen.

Mais les poisons d'Asie et d'Amérique, garçon, ces terribles poisons qui vous font tomber à vue d'œil l'homme le plus solide, qui les a étudiés, analysés, éprouvés, qui les a classés par famille, par espèces, par genres, le connais-tu celui-là? Non, garçon! Eh bien, c'est celui que tu as devant toi. C'est celui que tu as choisi pour maître, c'est celui auquel, sur un signe, tu dois obéir; car il tient ton existence dans l'anneau de son doigt.

Remets-toi donc, être timide, et si tu n'es pas assez fort, appuie-toi sur mon bras. Avec moi, tu marcheras jusqu'au bout du monde.

— Mon maître, s'écria Dominick au dernier degré de l'exaltation, — vous étiez né pour être le roi de la terre !

XXXIV

OU L'AUTEUR FAIT TOMBER, A LA SATISFACTION GÉNÉRALE (IL L'ESPÈRE), LE MASQUE DE L'INCONNU

Un scrupule nous arrête :

Peut-être plusieurs de nos lecteurs croient-ils que nous avons exagéré le pouvoir foudroyant du poison dont s'était servi l'étranger pour tuer son chien, et donner ainsi, au bon Dominick, un spécimen de son savoir-faire.

Peut-être nous accuse-t-on de faire l'horrible à froid et crie-t-on au paradoxe.

Rien n'est plus vrai cependant, et chacun pourra s'en convaincre en ouvrant le premier livre de *toxicologie* qui lui tombera sous la main.

Mais, pour qu'on nous comprenne bien, disons ce que c'était que le poison dont se servait l'étranger.

Les dernières guerres d'Italie ont mis en lumière un poison américain peu connu des Européens, dont un savant italien s'est servi avec plus ou moins de bonheur jusqu'ici pour la guérison du tétanos :

C'est le *curare*.

Le *curare* est aussi célèbre dans l'Orénoque que le *ticunas* dans la vallée de l'Amazone, et le *woorara* chez les Indiens de la Guyane.

Ces trois substances servent à empoisonner la pointe des flèches.

Au dire des savants américains, il y a une foule de variétés de *curare.*

D'après MM. de Humboldt et Orfila, auxquels nous empruntons ces détails, le plus fort *curare* est celui de Mandacava, village qui réunit l'Orénoque et le Rio-Negro, celui de Vasiva et celui d'Esmeralda.

Le véritable *curare* vient d'une liane appelée *vejuco de mavacure*, dont on n'a pas encore pû nettement déterminer le genre.

C'est l'écorce du *mavacure* qui renferme ce terrible poison.

Le suc de cette écorce est jaunâtre ; on le concentre par le feu : lorsqu'il a l'épaisseur du sirop, on y mêle le suc plus gluant encore de l'arbre *kiracaguero*, qui n'est pas vénéneux, mais qui sert à donner plus de consistance au *curare.*

Celui-ci est brun noirâtre et ressemble à de l'opium.

Lorsqu'il est bien préparé, on le conserve trois ou quatre ans.

L'abbé Gilij, dans son *Histoire de l'Amérique*, publiée à Rome en 1781 (1), dit avoir été témoin oculaire de l'activité surprenante de ce poison.

Les animaux les plus robustes périssent en quelques moments, lorsqu'ils sont blessés avec des flèches imprégnées de *curare.*

Toute son action, ajoute-t-il, s'exerce sur le sang, qui se coagule, à ce que l'on croit.

Il faut lire les savantes observations, et suivre les belles expériences de M. Emmert sur les poisons américains,

(1) *Saggio di Storia Americana descritta* dall' abbate Filippo Salvadore Gilij. Tom. II ; Roma, 1781.

pour s'expliquer l'effrayante rapidité avec laquelle un homme, dans le Nouveau-Monde, se débarrasse à coup sûr de son ennemi.

Nous croirons avoir suffisamment édifié nos lecteurs sur les effets de ce toxique, en disant quelques mots de son action sur l'économie animale.

Il est vénéneux pour tous les animaux, mais il agit plus fortement sur les animaux à sang rouge.

Ceux qui sont sous l'influence de ce poison deviennent tout à coup tristes; ils tombent dans une mélancolie langoureuse; leur pouls est dur et fréquent, la respiration courte et accélérée; les muscles, principalement ceux thoraciques, après avoir éprouvé une contraction convulsive, se paralysent; le corps devient froid et la respiration cesse.

Les poisons américains, ajoute M. Emmert, diffèrent des poisons asiatiques en ce qu'ils paralysent plus promptement les muscles volontaires, sans exciter des convulsions et des spasmes aussi violents et aussi fréquents.

Ils ne déterminent point la paralysie du cœur, comme l'*upas antiar*, toxique qui sert aux Indiens à la guerre.

Ils agissent plutôt sur la moelle épinière que sur le cerveau, puisqu'ils ne produisent ni stupeur ni anéantissement de la sensibilité, et qu'ils troublent et suspendent la respiration.

Ainsi, peu ou point de convulsions et de spasmes qui dénoncent à première vue des symptômes d'empoisonnement ; un moment de tristesse et de langueur, et la mort.

Voilà, sans lui révéler toutefois le nom du poison, ce que l'étranger apprit au bon Dominick pour calmer ses terreurs.

En entendant la dissertation de l'inconnu sur cette terrible matière, le frère de l'institutrice sentait tous les poisons de l'Europe, de l'Asie et des Amériques lui mordre les entrailles.

Il était littéralement vert.

— Allons, garçon! reprit l'étranger, remets-toi, que diable! Comment te conduiras-tu donc dans la pratique, si la théorie t'épouvante à ce point?

— C'est fait, mon maître! répondit Dominick en passant vivement le revers de sa main sur son front inondé de sueur. — La promptitude que vous mettez à expédier les gens est bien propre à donner le mépris de la mort.

— Bien, Dominick! dit l'inconnu en hochant la tête d'un air de satisfaction; maintenant, reprenons notre causerie au point où nous l'avons laissée. Il est tard, et il faut nous reposer; — le sommeil est le meilleur conseiller de l'homme. — Tu me parlais des soupçons que pouvait exciter chez un parent, un ami, ou plus simplement un voisin, la mort subite d'un particulier quelconque?

— Oui, mon maître!

— Tu parlais de commissaire, d'exhumation, de dissection, etc.?

— En effet.

— Eh bien, tu sais à quoi t'en tenir là-dessus maintenant. — Pas de symptômes extérieurs, ni spasmes, ni convulsions, rien qui révèle une substance vénéneuse! Quelle objection as-tu à faire?

— Aucune, mon illustre maître!... répondit Dominick en le regardant avec admiration.

— Je continue : Si dans l'incendie que tu allumeras, un ou deux de ces laquais veulent te barrer le passage, en tournant le chaton de cette bague que je te confierai,

tu feras sortir la fine pointe que je viens de te montrer, et tu piqueras ton homme où tu pourras, à la main, à la tête, au cou : c'est à peine s'il sentira une piqûre. — Prends garde de te blesser!

Dominick fit la grimace.

L'inconnu reprit :

— Il ne doit plus te rester qu'un souci, à cette heure.

— Lequel? demanda le jeune Malcolm, qui pensait avoir tout prévu.

— Comment comptes-tu t'y prendre pour mettre le feu à ces maisons? Il y a une foule de modes d'incendie.

— Je ne me permettrais pas, mon maître, d'en chercher un devant vous, dit en s'inclinant Dominick.

— Merci, garçon ! Que diras-tu de l'éther? Tu sais qu'il peut s'enflammer à six ou sept mètres, ou d'un fulminant quelconque? Si tu veux risquer le tout pour le tout, nous pouvons faire sauter la maison; il y a des chances égales pour la mort comme pour le salut de la duchesse! Qu'en dis-tu ?

— J'aimerais mieux un mode d'incendie où elle eût la certitude de vivre, répondit Dominick.

— Eh bien, garçon, nous avons les acides et les essences! — Connais-tu les effets de la térébenthine?

— Non, mon maître.

— C'est prodigieux! J'ai vu, en Amérique, commencer l'embrasement d'une forêt de pins de dix lieues! En quelques heures il n'y avait plus ni arbres, ni flammes, ni fumée, rien qu'un immense monceau de cendres, dont l'extrémité se perdait à l'horizon! Tu sais, garçon, que c'est des pins qu'on extrait la térébenthine.

— Je l'ignorais, mon maître.

— Mais tu es donc d'une ignorance crasse, infortuné! — s'écria l'étranger en levant les deux bras en l'air. —

Il faudra travailler si tu veux me servir! — Eh bien, je crois que le mode d'incendie préférable est la térébenthine. — Maintenant, comment l'introduire dans la place? Voilà la question. — Tu n'as pas fait mention des caves sur ton plan; ajouta-t-il en prenant sur la table le plan tracé par le jeune Malcolm. — Cependant, il doit y avoir des caves.

— En effet, — interrompit Malcolm.

Puis tendant la main pour saisir le plan :

— Permettez, mon maître, dit-il, je vais les indiquer.

Et en cinq ou six coups de crayon, Dominick traça le plan des caves.

— Où prennent-elles leur jour? — demanda l'inconnu, — après avoir examiné le plan.

— Sur la cour, mon maître.

— Il y en a six?

— Trois pour chaque maison.

— A qui appartiennent les maisons voisines et particulièrement celle qui fait le mur mitoyen du côté de madame de Mauves?

— A un vieux négociant retiré qui vit là six mois de l'année avec une vieille gouvernante, et qui passe le reste du temps à la campagne, en Bourgogne, où il a des vignobles.

— En ce moment habite-t-il sa maison?

— Non. Il est chez lui, occuper à falsifier ses vins.

— Alors nous sommes maîtres de la situation, et certains du résultat.

— Que voulez-vous dire?

— Rien n'est plus simple. Tu n'as, avec quatre ou cinq de tes hommes, qu'à t'introduire chez le bonhomme, et, une fois dans sa cave, à percer un trou dans la cave de madame de Mauves.

— Compris, mon maître !

— Une fois le trou percé, il vous sera bien facile d'y faire passer quelques bottes de paille et quelques fagots huilés de térébenthine, une mèche de deux mètres suffira pour votre retraite, et vous pourrez vous en aller tranquillement, les mains dans vos poches, jusqu'au moment où tes hommes crieront : Au feu !... — Une fois le feu à la cave, il gagnera bien vite la cage de l'escalier et les appartements. — Il n'y aura pas de mal, un moment avant de mettre le feu, à répandre sous la porte de la cave un petit baril d'huile ! — De cette façon, garçon, à moins que la maison ne soit bâtie en ciment romain, elle n'en échappera pas. — Quand la térébenthine est en train, vois-tu, elle a toutes les fantaisies, — tous les inattendus, — toute la voracité de la lave ! — As-tu compris ?

— Admirablement compris, mon maître.

— Tu ne vois pas d'objection à faire ?

— Aucune.

— Eh bien, mets-toi demain en campagne pour moi, — sache où va madame de Chastel cette semaine, — et agis.

— Où faudra-t-il la conduire, mon maître ? il est bon que je le sache au plus tôt pour prévenir mes hommes. — Elle peut aller au bal après-demain, — demain même !

— C'est juste ! Eh bien, tu la conduiras ici. Je donnerai des ordres en conséquence. Quand la voiture sera entrée dans la rue, la porte s'ouvrira, comme tu l'as vue s'ouvrir ce soir.

— N'en parlons plus, mon maître, à moins que vous ne me permettiez de vous dire encore un mot ?

— Parle.

— Vous êtes certain qu'on ne pourra pas découvrir madame de Chastel dans cette maison ?

— Assurément, garçon ; à moins que tes hommes ou toi ne me trahissiez, on ne la cherchera pas ici.

— Je réponds de mes hommes comme de moi-même.

— Bon, dit philosophiquement l'étranger, Judas a bien trahi son maître.

— C'est que Jésus-Christ, mon maître, ne lui promettait que le ciel, tandis que vous, vous m'offrez la terre.

— Pas mal répondu. — Deuxièmement, cherchât-on madame de Chastel ici, on ne la trouverait pas. Tu verras demain, au jour, garçon, comme cette petite maison de plaisance est ingénieusement machinée. Oh ! le dix-huitième siècle était bien plus intelligent que nous en matière de constructions galantes. Il y a ici des trappes, des coulisses, des planchers qui montent, des plafonds qui descendent, absolument comme à la Porte-Saint-Martin ou à l'Opéra. — Mais pourquoi m'adresses-tu cette question ?

— Parce que, mon maître, répondit le bon Dominick, la communauté d'aventures qui nous réunit me fait naître un désir.

— Exprime-le catégoriquement.

— J'imagine, mon maître, qu'une maison si bien machinée, étant sûre pour un, doit l'être pour deux.

— Et tu désires abriter la duchesse sous mon toit ?

— Où trouverai-je mieux ?

— Je te le dirai dans quelques jours ; provisoirement, je t'autorise à confiner madame de Mauves ici. Je mets à ta disposition tout le second étage. Es-tu satisfait ?

— Merci, mon cher maître, s'écria le frère de l'institutrice en s'élançant sur la main de l'inconnu, qu'il baisa avec passion.

— Maintenant, dit l'étranger, en frappant du pied, on va te conduire à ta chambre.

Deux nègres parurent sur le seuil de la tente.

L'étranger leur dit quelques mots, puis se tournant vers Dominick :

— Je mets ces deux nègres à ta disposition, dit-il; ils vont te conduire à ton appartement. — Bonne nuit, garçon.

— Bonne nuit, mon maître, répondit en s'éloignant le jeune Malcolm suivi des deux nègres.

Laissons dormir Dominick et l'étranger, et disons (il en est temps!) ce qu'était ce dernier personnage.

Nos lecteurs l'ont sans doute reconnu : l'inconnu était le capitaine Violette, qui avait si fort étonné le baron Flasham et ses invités, tant par ses connaissances encyclopédiques que par le charme, l'attrait, la sympathie spontanée qui jaillissaient, pour ainsi dire, de son front, de ses yeux, de sa bouche, de toute sa personne.

C'était celui de qui Christian de Sauveterre avait dit, le jour du dîner à l'hôtel Flasham, en passant à Saint-Romain le journal anglais qui contenait un article nécrologique sur l'illustre Robert Margat :

— « Aussi vrai que je mourrai Puritain, ce capitaine Violette est Robert Margat. »

A quoi Saint-Romain avait répondu :

« J'en jurerais comme toi. »

En effet l'étranger, le capitaine Violette et l'illustre Robert Margat ne formaient qu'un seul et même personnage.

Nous raconterons brièvement cette métamorphose.

On se souvient de l'amour, de la passion, du culte que professait pour Florence de Chastel, maintenant madame Timoléon de Chastel, l'illustre Robert Margat.

On se souvient encore, sans doute, de la façon péremptoire dont M. de Chastel (à présent duc de Mauves) avait refusé la main de sa fille au célèbre docteur.

La première pensée de Robert Margat avait été le suicide ; la seconde avait été la lutte.

Il était parti pour l'Allemagne, emportant quelques louis qu'il avait jetés sur le tapis d'une maison de jeu, et qu'en quelques heures il avait centuplés.

Son but était de se faire une fortune si considérable, que M. de Chastel n'eût plus d'objection à faire à son union avec Florence.

La fortune, qui est ingrate pour les gens heureux (et qui, en passant, a bien raison) fut reconnaissante envers cet infortuné.

Elle le combla, sans épargne, de toutes ses faveurs.

En un mois, il avait fait sauter deux fois la banque, et il avait gagné un million.

Il pensa que cette somme, si ronde qu'elle fût, ne suffirait pas à M. de Chastel, et il se remit patiemment à jouer.

Au bout de quinze jours, il avait gagné un autre million.

— Cette fois, si M. de Chastel n'est pas content, pensa-t-il, il prendra les cartes; mais je doute qu'elles tournent pour lui aussi bien que pour moi.

Et il acheta une chaise de poste, et se fit voiturer en France, orné de ses deux millions.

Arrivé à Strasbourg, pendant que le nègre dont il avait fait emplette allait commander les chevaux, il entra pour déjeuner dans une brasserie et demanda, pour passer le temps, un journal.

En voyant un étranger, le garçon de la brasserie lui donna un journal de Paris.

Il le parcourut négligemment, soit que le contenu du journal fût médiocrement intéressant, soit qu'il fût absorbé par la pensée de l'effet qu'allait produire son retour sur le marquis de Chastel et sur sa fille.

Il laissa tomber le verre qu'il tenait à la main, en voyant, dans les faits divers du journal, le nom de son insupportable camarade de collége, le cousin de Florence, Timoléon de Chastel.

Il dévora avidement des yeux l'article du journal.

Il lut :

« Samedi dernier a été célébré, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, leur paroisse, le mariage de M. Timoléon de Chastel et de mademoiselle Florence de Chastel, fille du dernier marquis de ce nom.

» Une foule immense, etc. »

Il dit le mot qui sert d'épigraphe sinistre au grand roman de Victor Hugo : *Notre-Dame-de-Paris;* il s'écria : αναγχη Fatalité!

Il prit sa tête dans ses mains, comme s'il eut voulu la broyer.

Il s'arracha les cheveux, — il se mordit les poings, — il gesticula de tant et de telles manières, que les buveurs de bière le prirent pour un fou qui allait se faire traiter à Paris.

En effet, il était plus qu'à moitié fou, l'honnête et illustre docteur Robert Margat.

Et n'y avait-il pas bien de quoi l'être! Les idées les plus confuses, les plus incohérentes, les plus contradictoires dansèrent une sarabande infernale dans son cerveau.

Un monde de pensées, dont il ne soupçonnait pas l'existence, se révéla tout à coup à lui, comme la terre dut se révéler à Cristophe Colomb.

Les sept péchés capitaux, sous les ailes de leur mère, la Jouissance, étendirent leurs bras vers lui, en disant :

« Nous sommes à toi, sois notre maître.

» Tu n'auras pas d'esclaves plus dévoués. »

Tous les trésors de l'esprit et de la matière lui apparurent en disant aussi :

« Nous sommes à toi ! »

Il sentit passer sur son front le souffle brûlant de l'ange du mal, qui planait en ricanant au-dessus de sa tête, et qui disait :

« Tu es à moi ! »

Une immense commotion — semblable, dans l'ordre moral, à un tremblement de terre — ébranla, dans ses profondeurs les plus secrètes, cette âme charmante, cet esprit vaillant, ce cœur honnête.

Il fit chorus de ricanement avec l'ange invisible, et tous deux entonnèrent le cantique des voluptés illicites.

— Soit! murmura-t-il, en croisant énergiquement les bras, et en levant haut la tête; — soit, à nous deux! Fatalité stupide ! j'étais né bon, tu m'as fait bête ; j'étais né beau, tu m'as fait laid ; j'étais né fort, tu m'as fait lâche ! — A nous deux à qui tuera l'autre !—Voici ma poitrine, frappe, si tu l'oses ! — Mais jette un bouclier devant tes seins nus, ou je t'enfoncerai dans le cœur mon épée jusqu'à la garde !

Après cet emphatique défi jeté à la Fatalité, Robert Margat dépouilla, presque à vue, l'homme qu'il était.

Le nègre revint.

— Le postillon est à cheval, dit-il.

— Je ne pars plus pour Paris, répondit Robert Margat.

— Où monsieur va-t-il? demanda le domestique.

— Je n'en sais rien.

— Où faut-il attendre monsieur?

— Je n'en sais rien, répéta Robert Margat.

— Je n'en sais rien non plus, dit naïvement ou spirituellement le nègre.

— Tu as donc de l'esprit, faquin? dit le savant.

— Il m'en a fallu une certaine dose pour fuir mes maîtres.

— Tu as donc quitté tes maîtres volontairement?

— Plus que volontairement, monsieur.

— Tu n'étais donc pas content de ton sort?

— Monsieur, je ne suis pas bien vieux, et il y a cinq ans que j'ai quitté le pays. Eh bien, j'ai déjà reçu dix-huit cent vingt-quatre coups de fouet, sans compter ce que j'aurais reçu si je n'avais pas plié bagage.

— D'où es tu?

— De la Havane.

— Que fait ton père?

— Il est nègre.

— Ce n'est pas un état.

— En Europe, c'est vrai, monsieur, mais en Amérique c'est le seul état.

— De façon que tu ne te soucierais pas de revoir ton pays natal?

— Monsieur, j'aimerais mieux aller au bagne de Toulon.

— Tu connais le bagne?

— Oui, balbutia le nègre; un de mes amis y a résidé quelque temps.

— Un de tes amis! dit Robert Margat en le regardant fixement.

— Oui, monsieur.

— Tu me demandais tout à l'heure, mon brave, dit le

savant, changeant brusquement le sujet de la conversation, où il fallait m'attendre.

— Oui, monsieur, répondit le nègre.

— Eh bien, assieds-toi là, devant moi... Je t'invite à déjeuner à ma table.

Le nègre se mit à ricaner, croyant qu'on se moquait de lui.

— Tu ne m'entends donc pas, drôle? reprit Margat en regardant son domestique d'un œil méchant; je te dis de t'asseoir à ma table et de déjeuner avec moi. Holà, garçon! un déjeuner.

Le nègre, tout en tremblant, vint s'asseoir de profil sur le tabouret qui était en face de Margat.

Celui-ci en fit l'observation.

— Je n'ose pas, dit le nègre en baissant la tête, j'ai peur que monsieur ne se moque de moi.

— Faquin! est-ce que j'ai l'air de plaisanter, dit Margat en fronçant durement le sourcil. — Allons, fais-moi face, et bois et mange!

Quand le couvert fut mis — et que le nègre eut rassasié son premier appétit, Robert Margat lui dit :

— Si tu étais à ma place, où irais-tu?

— J'irais à Paris.

— Pourquoi?

— Parce que je ne connais pas Paris, monsieur.

— Tu ne me comprends pas! je te dis : si tu étais à ma place. — Or, je suis né à Paris, — ce n'est donc pas la curiosité qui peut m'attirer dans la capitale.

— A votre place, monsieur, comme je serais riche, je voyagerais.

— Où?

— Partout, monsieur.

— Que dirais-tu de l'Italie, ou de l'Espagne?

— Je n'aime pas l'Espagne, monsieur.

— Pour quelle cause?

— Les maris sont trop jaloux!

— Et l'Italie?

— Je ne l'aime pas davantage.

— Pourquoi?

— Les abbés sont trop galants.

— Que dirais-tu de l'Afrique?

— C'est le berceau et le tombeau de mes aïeux!

— Alors, partons pour Alger.

— Partons pour une autre cité, si cela vous est indifférent, monsieur.

— Tu te défies donc des Algériens et Algériennes?

— Non, monsieur, mais Alger ne m'a pas réussi. — C'est une ville brûlée pour moi.

XXXV

OU IL EST QUESTION DU MALHEUR INDICIBLE D'UN ANGLAIS

— Qu'appelles-tu donc une ville *brûlée* pour toi? demanda Robert, tu connais donc Alger?

— Hélas! monsieur.

— Tu as eu à te plaindre de cette ville?

— Non, monsieur, c'est plutôt la ville qui a le droit de se plaindre de moi... je veux dire... de nous...

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— Mon ami, qui est à Toulon, quoiqu'il soit comme moi de la Havane, celui duquel je vous parlais tout à

l'heure, a eu quelques différends avec la justice algérienne. — Si la justice est roide comme un bâton en France, en Algérie, monsieur, elle est dure comme un canon de fusil. — On a donc embarqué mon camarade pour la ville du Midi dont nous parlions tout à l'heure.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, à toi?

— Hélas! monsieur, les fautes d'un pauvre diable n'éclaboussent-elles pas toujours un peu son ami? — Nous étions plus frères qu'amis, — nous avions fui la Havane ensemble, nous avions souffert le froid et le chaud, la faim et la soif, la prison et le fouet ensemble.

— Quand on est si bien ensemble,
Devrait-on jamais se quitter?

chantonna Robert Margat. — Pourquoi et comment vous êtes-vous séparés?

Ici, le nègre parut fort embarrassé; il balbutia quelques mots inintelligibles, si inintelligibles même, que Robert Margat fut obligé de faire les gros yeux et la grosse voix pour tirer quelque chose de lui.

— Tout ce que j'ai pu faire, dit piteusement le nègre, c'est d'aller demeurer dans la même ville que lui.

— Peut-être dans la même maison?

— Oh! non, non, non, monsieur, balbutia le nègre.

— Alors, tu n'éprouverais aucune répugnance à séjourner à Toulon?

— Partons pour une autre cité, monsieur, si cela vous est indifférent, répondit le nègre, répétant ainsi la phrase qu'il avait dite à propos de l'Algérie.

— Toulon a donc aussi à se plaindre de toi, mon brave?

— On sait que j'étais le compagnon de... je veux dire l'ami, le frère de Patrico.

— Ton ami s'appelle Patrico ?

— Oui, monsieur.

— Et toi ?

— Domenico.

— Et où se trouve ton camarade, présentement?

— Toujours à Toulon, monsieur.

— Depuis combien d'années?

— Depuis quatre ans et trois cent cinquante jours.

— Combien de temps a-t-il encore à faire?

— Quinze jours, monsieur, puisqu'*il y était* pour cinq ans.

— Et tu consentirais à quitter la France sans l'embrasser?

— J'y consentirais à contre-cœur, monsieur, mais j'y consentirais.

— Tu n'aimes donc pas la France?

— C'est trop près de l'Algérie.

— Et que dirais-tu si j'emmenais Patrico avec nous?

— Je vous bénirais, monsieur.

— Eh bien, je l'emmènerai quand son temps sera fait.

— Oh! vous n'êtes pas fier, monsieur. — Il y en a qui fuiraient un forçat comme la peste jaune, mais vous, ho! pas fier du tout, monsieur.

Robert Margat sourit amèrement...

. . . .

Dix jours après cet épisode, l'illustre docteur, suivi de Domenico, arrivait à Toulon.

Six jours après, il avait acheté un petit sloop, — qu'il avait clandestinement fait armer et charger de poudre, de plomb et de boulets, et il s'en allait, à la tête de vingt hommes d'équipage, c'est-à-dire dix-huit chenapans qu'avaient recrutés Patrico et Domenico dans Toulon et

dans les environs, et s'en allait, disons-nous, écumer la mer de Grèce.

Nous n'avons pas la prétention de raconter ses campagnes ni même ses voyages à travers l'Asie et les deux Amériques. Nous ne rappellerons que l'aventure qui lui donna une sorte de droit à porter le nom de capitaine Violette.

. . . .

Un jour qu'il était en train de

Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil,

comme le don César de Bazan de ***Ruy Blas***, sur un lit de mousse et de fougère, au bord de l'Orénoque, il aperçut, en ouvrant les yeux, à quelques pieds de la mousse sur laquelle il était étendu, une ombre si gigantesque qu'il crut que le reflet d'un nuage immense pouvait seul produire un pareil phénomène.

Il leva donc les yeux au ciel et chercha le nuage.

Or, le ciel, d'ailleurs fort nuageux le matin, était à ce moment d'une intacte pureté.

Qu'arrivait-il donc ?

Le bon Robert Margat se mit sur son séant et regarda tout autour de lui.

Il aperçut à quelque distance la silhouette — je devrais dire le squelette — d'un homme vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir, qui, le bras droit horizontalement étendu, — comme ces bras qui indiquent les chemins aux voyageurs, — faisait vaguement, de loin, l'effet d'une haute potence.

— Voici un particulier qui a une singulière ombre et une plus singulière tournure, pensa Robert Margat en se levant.

Disons, pour faire comprendre l'impression que l'il-

lustre savant produisit à première vue sur le personnage que nous avons comparé à une potence, que Robert Margat était, dès cette époque, porteur de la physionomie à la fois sympathique et rébarbative que nous avons essayé de peindre sous le masque du capitaine Violette, le soir du dîner à Flasham.

Il alla vers ce long et maigre personnage, — et s'inclinant légèrement après avoir toussé deux fois pour le faire retourner, il lui dit :

— Je vous présente, monsieur, mes respectueuses civilités.

L'autre répondit en anglais, qui était son idiome apparemment :

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

Robert Margat, constamment en rapport avec les physiciens et les chimistes des universités et des académies de Londres et de Berlin, parlait l'anglais et l'allemand aussi bien que le français.

Il n'eut donc pas de peine à répondre dans la même langue.

— Monsieur est Anglais?

— Oui! répondit celui-ci.

— J'aurais dû m'en douter, murmura à part lui Robert Margat, en examinant les favoris de l'étranger, d'un roux si vif et taillés si prétentieusement en formes de côtelettes, qu'à une certaine distance, on eût pu croire certainement qu'il s'était appliqué deux côtelettes saignantes sur les joues.

Il retint le mieux qu'il put la forte envie de rire que lui inspirait la vue de cet étrange personnage.

Quant à celui-ci, il jetait sur Robert Margat des regards effarés, et les deux bras horizontalement étendus, les doigts écartés les uns des autres et roides, assez

semblables aux mains que crayonnent les enfants qui ne savent pas dessiner, ou ceux qui, comme Bertall, le savent trop bien, il paraissait momentanément pétrifié.

— Monsieur, dit Robert Margat, permettez-moi de vous adresser une question : comment se fait-il que vous vous trouviez à demi-nu, à cette heure, au bord de l'Orénoque, quand la température, plus que fraîche, de la matinée ne justifie pas cette mesure de précaution?

— Monsieur, répondit froidement l'Anglais, je disais un dernier adieu à la terre, et je ne m'inquiétais guère, je vous assure, du chaud ou du froid.

— Qu'appellez-vous un dernier adieu? demanda Margat.

— Un adieu funèbre, solennel, si vous l'aimez mieux, répondit le grand Anglais.

— La solennité de votre adieu à la terre est d'une importance médiocre. — Qu'entendez-vous par ces mots : Adieu à la terre? Est-ce que vous seriez marin — par hasard?

— En effet, je suis marin, monsieur.

— Quel grade?

— Capitaine.

Robert Margat s'inclina, — l'Anglais imita ce mouvement.

Le savant reprit :

— Ce n'est pas sur l'Orénoque que vous comptez vous embarquer, je ne vois pas même une barque à l'horizon.

— Aussi n'ai-je pas l'intention de m'embarquer, — répondit l'Anglais d'une voix mélancolique.

— Alors, je vous le répète, monsieur, que signifie cet adieu?

— Monsieur, dit lentement et avec froideur le grand Anglais, — je dis adieu à la terre, parce que vraisem-

blablement je ne la verrai plus; — je vais me tuer dans un instant, — et je serais déjà mort si vous n'étiez pas venu me déranger.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit gravement Robert Margat; si j'avais cru commettre une pareille indiscrétion, je me serais bien gardé de venir à vous; — mais soyez calme, je me retirerai; — toutefois, laissez-moi vous donner un conseil. — J'ai passé, ajouta-t-il d'une voix sombre et en fronçant le sourcil, — j'ai passé aussi par le suicide avant d'avoir fait votre connaissance; j'ai vu pendant plusieurs heures la mort, — presqu'en face, — et je m'y connais; je me crois donc autorisé, par amour de l'humanité, — à vous donner un bon avis.

— Parlez, monsieur, mais, quoi que vous disiez, vous ne changerez pas ma résolution.

— Rassurez-vous, capitaine, je n'ai nul dessein de la changer.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, je veux vous conseiller de ne pas vous jeter à l'eau sans une grosse pierre au cou.

— Je n'ai pas l'intention de me noyer, monsieur, répondit l'Anglais, j'exècre cette forme de suicide, qui n'est bonne que pour les bourgeois en faillite.

— Pardon, capitaine, je retire mon avis, et, sans indiscrétion, quel est le mode de trépas de votre choix?

— J'hésitais, au moment où vous êtes arrivé, entre ceci et cela, — répondit l'Anglais en montrant un revolver et une grosse corde.

Robert Margat aperçut en ce moment un arbre long, maigre et dépouillé de feuilles, étendant horizontalement une forte branche, — ce qui aurait dû lui révéler à première vue que cet Anglais, qui ressemblait si fort à une potence, en cherchait une pour se pendre.

— Et maintenant, capitaine, reprit Margat, avez-vous fait votre choix ?

— J'hésite encore, répondit tranquillement le capitaine. — Je trouve les pendus ridicules ; ils tirent la langue comiquement, et pour rien au monde je ne voudrais prêter à rire, même après mon décès.

— Quelle objection vous faites-vous à l'endroit du trépas par détonation, demanda Robert Margat?

— Voici, répondit l'Anglais : les environs de l'Orénoque sont infestés de bêtes féroces de tout genre.—Pour rien au monde, je ne voudrais servir de proie aux bêtes fauves, même après mon décès.

— Je vois que vous avez le suicide difficile. — Y a-t-il longtemps, toujours sans indiscrétion, que vous avez pris cette résolution funèbre?

— Deux ans.

— Et vous n'êtes pas encore décidé quant au mode?

— Non!

— Si je puis vous être utile, je me mets à votre disposition. — Je suis né pour obliger mes semblables.

— Vous pouvez m'être d'une grande utilité, monsieur, dit l'Anglais en s'inclinant respectueusement.

— En me retirant peut-être?

— Au contraire, monsieur, en restant.

— Vous voulez que j'assiste à votre suicide?

— Sans doute ; à moins que la vue d'un suicidé ne vous répugne.

— En aucune façon ! — Depuis l'âge de vingt ans, j'ai passé ma vie en compagnie de cadavres.

L'Anglais releva la tête et regarda le savant d'un air de doute.

Il se crut mystifié, et le dit à Robert Margat.

— Nullement, capitaine, reprit celui-ci.—Avant d'être

marin comme vous êtes, j'ai été médecin ; par conséquent, j'ai vu sur des tables d'anatomie des cadavres sous toutes les formes : c'est vous faire entendre que la vue du vôtre ne me répugnera point.

— Merci, monsieur; mais ce n'est pas là le service que je réclame de vous.

— Parlez, capitaine.

— Vous allez me trouver bizarre, peut-être... mais, autant j'ai horreur d'être mangé par les bêtes fauves, autant il me plairait d'être dévoré par le feu !

— Expliquez-vous franchement, capitaine ; tous les goûts sont dans la nature.

— C'est peut-être vous demander beaucoup, mais je désirerais être brûlé.

— Vif? hasarda Robert.

— Non, répondit en souriant avec mélancolie l'Anglais, je voudrais, après ma mort, être brûlé, de façon à ce qu'il ne restât de moi que des cendres.

— C'est une fantaisie comme une autre, dit Robert Margat.

— Et vous acceptez? s'écria l'Anglais avec joie.

— Oui, répondit gravement le savant, mais non pas sans restriction.

— Qu'entendez-vous par là?

— Écoutez, vous ne me connaissez pas, et vous me demandez un service énorme. Vous êtes las de la vie, pour une cause ou une autre, et, sous prétexte que j'ai une violente tendresse pour mes semblables, vous exigez de moi un office qu'on ne demanderait pas à son frère. — En d'autres termes, vous me forcez à un travail fatigant.

— Pardon, monsieur, interrompit l'Anglais, mais vous avez en France un proverbe qui signifie, je crois, que

toute peine mérite salaire! Je compte bien vous récompenser généreusement.

— Vous ne m'avez pas compris ; je ne vous demande pas de récompense, capitaine ; tout médecin que j'ai été, je ne suis ni croque-mort, ni *brûle-mort*, car, je le répète, je ferai ce que vous désirez par amour de l'humanité, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous me direz, sans me rien cacher, la cause de votre suicide.

— Impossible, répondit le capitaine, qui devint rouge comme un coquelicot.

— Alors, n'en parlons plus, et adieu! dit Robert Margat en faisant mine de s'éloigner.

— Attendez! monsieur, s'écria l'Anglais en faisant un pas vers lui.

— Ou la cause de votre suicide est légitime, et je ne m'y opposerai pas, par conséquent vous pouvez la dire, ou elle est illégitime, et je ne veux pas y prêter les mains.

— Monsieur, elle est des plus légitimes, dit gravement le capitaine.

— Alors, à deux doigts de votre fin, vous ne devez pas craindre de me la confier.

— Vous avez raison, et pour prix du service que je vous demande, vous avez le droit de l'exiger.

Après avoir médité un instant et rougi de nouveau, l'Anglais commença :

— Monsieur, dit-il, je me suis embarqué à Londres, où je suis né, pour les Grandes-Indes, à l'âge de quinze ans.

Depuis cette époque, j'ai parcouru l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, cherchant la femme que j'avais rêvée, et ne la trouvant pas.

J'allais, désespéré, retourner à Londres, quand j'appris à Delhy, où je résidais alors, que mon père était mort.

Il ne me restait plus de toute ma famille qu'un oncle, qui occupait à Lahore une haute fonction, et qui se trouvait à ce moment le nabab le plus effroyablement riche des Indes!

J'allai à Lahore, où je reçus, deux mois après mon arrivée, le dernier soupir de mon oncle et son immense succession.

Je fis placer cette colossale fortune chez les grands banquiers de Londres, de Paris, d'Amsterdam, de Vienne, de Berlin et de New-York, et je recommençai mes voyages, emportant avec moi un million à peu près en or, diamants et pierreries!

Un autre se serait contenté de ces immenses richesses, dont je pouvais, à mon gré, disposer!

J'étais seul au monde, j'étais un des plus riches de la terre. — La terre pouvait m'appartenir!

Mais, je vous le répète, une femme idéale m'attirait, et je la cherchais en vain à travers tous les continents.

Un jour que je chassais à cheval dans une des forêts de la Virginie, je vis passer devant moi, comme une flèche, une cavalcade composée de cinq ou six personnes, à la tête desquelles se trouvait une grande jeune fille.

Ce fut une vision!

Cette jeune fille, qui venait de passer devant nous avec la rapidité du vent, c'était la femme que je cherchais, c'était mon rêve, mon idéal de beauté physique.

Je rappelai mes chiens, et je me mis à la poursuite de la cavalcade.

Je vous l'ai dit, ils allaient comme le vent.

J'étais assez bon cavalier; cependant, malgré tous mes

efforts, je ne parvins à les rejoindre qu'au bout d'une heure et demie!

J'étais à deux cents pas d'eux, quand un coup de fusil retentit dans la forêt.

Mon cheval s'arrêta, s'affaissa peu à peu et tomba mort au bout d'une seconde.

Il avait reçu quatre ou cinq chevrotines dans la région du cœur.

Je regardai de tous les côtés de la forêt, après avoir armé mes revolvers!...

Je ne tardai pas à apercevoir, à droite et à gauche, une vingtaine de sauvages, moitié Indiens, moitié nègres, armés de canardières, d'arcs et de tomahawks, se dirigeant, avec une rapidité extraordinaire, de mon côté.

Je déchargeai dans les deux tas mes revolvers et les deux coups de mon fusil, et, le prenant par le canon, je fis autour de moi un moulinet qui arrêta pendant quelques minutes les assaillants.

J'en étais là quand je me sentis tout à coup si étroitement enveloppé, et si brusquement, que mon fusil me tomba des mains.

Un nègre avait jeté sur moi un de ces *lasso* avec lesquels on prend des buffalos et les chevaux sauvages.

J'étais leur prisonnier!...

Ici l'Anglais poussa un profond soupir, et rougit démesurément pour la troisième fois.

Il reprit :

— J'en suis arrivé à la partie délicate, difficile — et presque indicible de mon récit.

Sur le point de rejoindre la cavalcade, j'avais reconnu la livrée d'une des plus nobles familles anglaises établies depuis un siècle dans la Virginie.

J'étais donc récompensé de mes peines, et nul doute

que je n'eusse été agréé par la famille de mon idéal, au moment où ces sauvages se rendaient maîtres de moi.

Ils m'emmenèrent à trois ou quatre milles de la route, sans dire un mot et sans répondre à une seule des questions que je leur adressais.

Vainement je leur offris un million, deux millions pour me racheter.

Ils ne semblaient pas plus m'entendre que s'ils eussent été tous également affectés de surdité!

On arriva devant une cabane, dans laquelle ils me firent entrer.

Une fois là, on me dépouilla de mes vêtements, dont on vida minutieusement toutes les poches, et après cette opération, on m'attacha aux quatre coins de la cabane par les quatre membres, comme si on allait m'écarteler, excepté qu'au lieu de chevaux, c'étaient des poteaux auxquels on m'avait lié.

Celui qui paraissait le chef de la troupe dit en espagnol à un des nègres :

— Va chercher le chirurgien.

Je frissonnai en entendant parler de chirurgien, sans savoir au juste de quoi il s'agissait.

Le chef de la bande s'avança vers moi à pas comptés, comme un roi de tragédie, et me dit dans le plus pur espagnol :

— Tu as, il y a un mois, déshonoré une de nos sœurs qui est venu nous demander justice. Il y a un mois que nous t'attendons!

. . . .

L'Anglais baissa la tête, et devint pâle comme un mort.

. . . .

Il y eut un moment de silence que rompit le capitaine en disant :

— La vie m'est donc désormais inutile, puisque je ne vivais qu'en vue d'épouser une femme de mon choix. — J'ai cru mon suicide légitime, et après deux ans de méditation, pendant lesquels j'ai erré de forêts en forêts comme une bête fauve ou comme un sauvage, je suis venu ici pour mourir!

Vous savez ce que vous vouliez savoir; trouvez-vous mon suicide légitime, et voulez-vous me rendre le service que je vous demande?

— Oui! dit Robert Margat, — répondant ainsi aux deux questions de l'infortuné capitaine!

— Merci! reprit celui-ci ému, en tendant la main au savant. — En retour acceptez de moi ceci, ajouta-t-il en ramassant un assez volumineux portefeuille enfoui dans la mousse et en le présentant à Robert Margat.

— Qu'est-ce? demanda celui-ci.

— Ce sont tous les papiers, répondit celui-ci, qui constatent mon identité et l'état de ma fortune, d'une part, et de l'autre, toutes les lettres qui m'accréditent pour des sommes considérables, c'est-à-dire toute mon immense fortune, auprès des messieurs Flasham et frères, de Paris, de Londres, de Berlin et de New-York.

Ce fut au tour de Robert Margat de rougir. Il hésita.

— Si vous n'acceptez pas, — reprit le capitaine, — je refuse le service que je vous demande, — et je jette ce portefeuille dans l'Orénoque, comme c'était mon dessein avant de vous voir. — A qui voulez-vous que je lègue ma fortune, si considérable? Je n'ai ni père, — ni mère, — ni frère, — ni sœur, — ni collatéraux, — aucun parent enfin; — je n'ai pas d'amis, — pas de maîtresse, — pas de serviteurs. — Le hasard vous jette sur mon chemin dans un moment décisif de ma vie. Autant que ce soit vous qui héritiez de moi qu'un autre.

Robert Margat restait muet.

— Acceptez-vous? répéta l'Anglais tendant toujours le portefeuille.

— Oui, — répondit Robert Margat en le saisissant vivement et en baissant la tête.

— Adieu donc, mon légataire! dit avec une sorte d'exaltation enjouée le capitaine en tendant la main à Robert Margat.

Celui-ci la saisit, et la serra avec émotion.

Deux larmes, les dernières qu'il répandit, tombèrent de ses yeux.

— Bast! dit philosophiquement le capitaine, est-ce que vous allez me regretter, par aventure?

Et prenant son revolver de la main gauche, il se fit sauter le crâne, dont la cervelle jaillit jusque sur les habits de Robert Margat, qui poussa un cri de stupeur.

Le capitaine tomba roide mort sur la mousse!

— Pauvre homme, — murmura le savant profondément ému, — son histoire est la mienne! — c'est la fatalité qui l'a conduit là. — Dors en paix, pauvre homme!

Après avoir accompli le désir du capitaine, c'est-à-dire l'avoir réduit en cendres, Robert Margat rentra dans le monde sous le nom du capitaine Violette, qui était celui de l'Anglais.

XXXVI

OU IL EST DIT DANS QUEL LIEU SE RÉUNISSAIENT LES PURITAINS DE PARIS

Maintenant qu'on connaît le capitaine Violette, autrement dit le docteur Robert Margat, nous pouvons reprendre notre récit.

Rappelons cependant, pour expliquer l'enlèvement de madame Timoléon de Chastel, que Robert Margat avait relu et récité en forme de prière, une fois par jour au moins, pendant deux ans, la lettre de Florence qui commençait par ces lignes :

« Aussi vrai que mes yeux sont en larmes, je vous aime, et je vous aimerai toute la vie. »

Et qui finissait par celles-ci :

« Adieu donc, je vous aime, et je vous aimerai toute ma vie. »

Donc, le lendemain matin, Dominick, après avoir déjeuné avec son hôte, quitta l'hôtel et se rendit chez le duc de Mauves, pour s'entendre avec miss Malcolm.

Le duc de Mauves était mélancolique comme un prévenu ou un pestiféré.

Excepté miss Élisabeth, il ne recevait personne, pas même ses deux filles, qui, malgré leur insistance, s'étaient vu refuser la porte du cabinet de leur père.

Nous n'avons pas dit vainement mélancolique comme un pestiféré; le duc de Mauves semblait atteint en effet de la fièvre jaune, son visage en présentait tous les symptômes.

Dominick entra chez miss Malcolm, radieux, triomphant.

Il prononça cette phrase, banale déjà à cette époque, — et si bouffonne aujourd'hui :

— Sauvés, mon Dieu !

— Que veux-tu dire, mon bon Nick? demanda miss Malcolm.

— Je veux dire, Lisbeth, que l'avenir est à nous.

— Explique-toi !

— J'ai fait une nouvelle connaissance, reprit en riant Dominick.

— Ne plaisantons pas, mon bon Nick, dit gravement l'institutrice; songe que ma couronne de duchesse est en jeu dans ce moment, et que le duc, pour peu que cette existence accidentée dure encore, n'en a pas pour huit jours à vivre.

— Qu'est-ce qu'il a donc, le duc?

— La jaunisse.

— Eh bien, après? — Il faut que *jaunisse* se passe.

— Nick! tu es tout simplement insupportable. — D'où viens-tu d'abord, — et comment ne t'ai-je pas vu cette nuit?

— Voici le fait. — J'ai rencontré, à la joyeuse brasserie de Mardochée, un homme de génie qui doit avoir été un peu astrologue au moyen âge.

— Tu m'ennuies, Nick, dit l'institutrice en faisant la moue et en détournant la tête.

— Mais je ne plaisante pas, Lisbeth; je te dis que l'homme que j'ai rencontré cette nuit est un véritable astrologue, magicien, ou sorcier! En deux heures, il m'a fait regarder plus de choses que je n'en ai vues pendant toute ma vie!

— Mais quel rapport y a-t-il entre notre avenir et ce personnage?

— Ce personnage, ma chère, dit Dominick, tient dans ses doigts, je ne sais trop comment, l'écheveau de notre existence, et il l'a dévidé devant moi ! En d'autres termes, il a trouvé en un clin d'œil ce que nous avons inutilement cherché tous les deux avec tant de patience, ma sœur chérie !

— Qu'a-t-il trouvé?

— Le moyen d'enlever la duchesse.

— Dis-tu vrai? s'écria l'institutrice, dont les yeux rayonnèrent de plaisir.

— Aussi vrai que tes yeux sont de la plus belle eau.

— Parle vite, mon bon Nick.

Le descendant des héros d'Ossian se mit à raconter à miss Malcolm, dans les plus minutieux détails, toutes ses aventures de la soirée et de la nuit.

L'institutrice entendit cette narration avec la béatitude des personnes assez privilégiées pour voir s'entr'ouvrir les portes du paradis.

Elle leva la tête avec fierté, et dit laconiquement :

— Bien !

— Toutefois, reprit Dominick, j'y mets une condition.

— Laquelle?

— La duchesse vivra.

— Nick! s'écria l'institutrice, c'est impossible.

— Il faut que cela soit, cependant, ma sœur chérie!

— Tu es fou, Nick? Si on ne montre pas son cadavre au duc, le duc ne croira pas à sa mort.

— Bast! ma belle, tous les cadavres de femme sont ressemblants pour un mari. — Le jour où on lui en montrera un quelconque, il a tellement peur de la mort qu'il ne le regardera seulement pas.

— Mais, Nick, il est impossible que tu sois amoureux de la duchesse, que tu connais à peine.

— A peine! dis-tu? — N'est-ce donc pas voir les gens que de penser incessamment à eux? Depuis le soir de sa mort, je n'ai eu qu'un rêve, Lisbeth, posséder cette adorable créature à quelque prix que ce soit! Certainement je t'aime, et je te suis dévoué jusqu'à la mort. Eh bien, j'aime la duchesse au point de te sacrifier à elle si j'y étais contraint.

— Dis-tu vrai, Nick? demanda l'institutrice en jetant sur Dominick un regard fauve.

— Aussi vrai que tu n'es pas ma sœur.

— Tais-toi, dit Lisbeth en frissonnant.

— Tu vois, ma belle, reprit le jeune homme à voix basse, que je suis décidé à tout.

Accepte donc de bonne grâce. Que peut-il arriver? Une fois le duc certain du décès de la duchesse, il t'épouse, n'est-ce pas, ou nous aurions fait un *fiasco* complet, et nous serions deux sots.

— Sans doute.

— Eh bien, une fois que tu seras duchesse, que veux-tu qu'il arrive?

— Et si la véritable duchesse reparaît, mon bon Nick?

— Eh bien !

— Le duc sera accusé...

— De bigamie? — Après? — Que t'importe, ma belle? Tu auras le nom et tu pourras en user à l'étranger comme il te plaira. Tu n'ignores pas que certains étrangers sont uniquement mis au monde pour épouser les curiosités, autrement dit les femmes qui se sont rendues célèbres par des peccadilles d'une sorte ou d'une autre? D'ailleurs, qui te dit que la duchesse reparaîtra jamais? Le jour où je la quitterai, ajouta-t-il d'une voix plus basse, elle quittera le monde.

— N'en parlons plus et agissons, mon bon Nick, dit miss Malcolm en passant vivement sa main sur son front comme pour en écarter un nuage.

— Agissons! répéta Dominick. Avant tout, sache du duc ce que Timoléon de Chastel fait aujourd'hui.

— Attends-moi, dit miss Malcolm en se levant.

Et, soulevant la portière de son boudoir, elle disparut.

Vingt minutes après elle revint en disant :

— Timoléon était là, — j'ai avancé nos affaires.

— Comment?

— En coquetant avec lui. — Pour la première fois, il m'a baisé les mains; ensuite, il m'a demandé si j'allais au bois aujourd'hui. — J'ai répondu que non.

— Pourquoi?

— Parce que j'ai affaire à Saint-Germain.

— Développe ta pensée.

— On revient du bois, puisqu'on y va en voiture; tandis qu'on ne revient pas de Saint-Germain, puisqu'il y a un chemin de fer.

— Pas très-clair, ma belle.

— Supposons qu'il vienne à Saint-Germain avec moi. Suppose de plus que nous dînions au pavillon Henri IV.

— Après?

— On ne dîne pas avant sept heures, et huit au besoin. — Or, le dernier convoi de Saint-Germain part à dix heures, et Timoléon, se trouvant avec une femme dans un cabinet du pavillon susnommé, n'est pas homme à me rappeler l'heure.

— Certainement.

— Et en cas qu'il me la rappelle, je suis bien résolue à lui dire de partir tout seul.

— Mais il y a des voitures à Saint-Germain.

— Il y aussi, à certaines heures, des battements de cœur qui empêchent une femme de monter en voiture.

— C'est vrai.

— Je coucherai au pavillon Henri IV. — On ne déjeune pas avant midi. J'ai donc vingt-quatre heures devant moi pour me préparer, c'est-à-dire pour buriner la lettre de faire part et l'expédier.

— Timoléon, reprit l'institutrice, était tout seul dans le salon, demandant vainement, depuis un quart d'heure, à voir le duc. Il m'aborda, en me baisant, assez respectueusement pour lui, le bout des doigts, pour la première fois, depuis que je le connais.

— Miss, me dit-il, venez-vous comme moi voir le duc?

— Non, répondis-je, je viens donner mes leçons.

— Plût au ciel, miss, que j'en reçusse de vous; vous n'auriez pas de plus studieux élève.

Je vis là un joint pour l'entraîner, et je répondis en rougissant :

— Monsieur de Chastel n'a pas mesuré la portée de ses paroles en me demandant des leçons; autrement, je serais forcée de lui en donner une dont il se souviendrait.

— Je débitai cela, — avec beaucoup de sang-froid, — et d'un air convaincu; il me regarda avec stupéfaction, en disant :

— Je vous jure, miss, que je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Cependant, monsieur, — sous prétexte de recevoir mes leçons, — vous avez manifesté en bon français le désir que je fusse votre maîtresse.

— Je vous jure, miss, que je n'y ai point songé, et je vous demande grâce pour ces paroles équivoques.

— Je vous pardonne pour cette fois, mais n'y revenez plus.

— Vous ne me forcerez pas cependant, miss, à revenir de la haute opinion que j'ai de vous.

— Merci du compliment.

— Ce n'est pas un compliment, miss, c'est ma pensée intime.

— Permettez-moi de n'en rien croire.

— Mettez-moi à l'épreuve.

— Vous seriez peut-être un peu *gehenné*, si je vous prenais au mot.

— Essayez !

— Ne m'en défiez pas.

— Chère miss, je vous mets au défi.

— J'accepte. Accordez-moi deux heures de votre aimable compagnie, et je vous confesserai.

— Quand vous voudrez, chère miss.

— Que diriez-vous si je vous disais aujourd'hui ?

— Je répondrais, en vous baisant la main, que j'accepte.

— Eh bien, c'est convenu.

— Alors, je reste ici ?

— Non, je ne suis libre qu'à cinq heures. Si vous n'avez rien de mieux à faire, à cinq heures, je vous emmène.

— Où, miss ? au bois ?

— Non, à Saint-Germain. J'ai une visite à faire à une de mes élèves qui va se marier. Après ma visite, je vous invite à dîner avec moi au pavillon Henri IV.

— Vous êtes adorable, miss ! dit l'imbécile, en me baisant les mains.

Je repris :

— Toutefois, c'est à une condition. — C'est que nous

ne dînerons pas avant sept ou huit heures, ma visite devant se prolonger jusqu'à cette heure.

— C'est convenu, miss.

— Alors, adieu! et de sept à huit heures au pavillon Henri IV.

Il m'a baisé une troisième fois la main, et me voici.

— Eh bien, ma chère, reprit Dominick, je t'embrasse une troisième fois, et je m'en vais.

— Où vas-tu?

— Je retourne instruire mon magicien de cet épisode, et choisir un ami décent pour envoyer demain matin à madame de Chastel.

— A demain donc, mon bon Nick.

— A demain, ma belle.

Et le descendant des héros d'Ossian remonta en voiture et se fit conduire chez Robert Margat.

L'illustre savant manifesta hautement sa joie en apprenant le résultat des démarches de Dominick.

— Voici une gaillarde institutrice, murmura le savant. Tu me la présenteras?

— Avec bonheur, mon maître.

— Maintenant, reprit Margat, tu connais le plan de l'enlèvement. Tu n'as qu'à te pourvoir d'un homme présentable et à me l'amener demain matin vers neuf heures. Une de mes voitures sera dans la cour. Ton homme y montera, et, à moins de sottise de sa part ou de la tienne, à onze heures madame de Chastel sera ici. Encore un mot. Ton homme doit être élégamment vêtu, chaussé et ganté; d'autre part, il faut qu'il reprenne d'une façon ou d'une autre la lettre qu'il apportera à madame de Chastel.

— Ce sera peut-être difficile.

— Avant tout, tu dois te dire: Il faut que ce soit, et on

examine après. — Ou madame de Chastel laissera la lettre sur un meuble quelconque, — ou elle la mettra dans sa poche. — Dans le premier cas, rien n'est plus aisé que de la prendre pendant qu'elle mettra un chapeau ou un châle; — dans le second cas, j'en fais mon affaire.

— C'est possible, en effet.

— Tu vois bien! — Parlons à présent de ton affaire. — Jeudi prochain, les dix hommes qui gardent la duchesse seront absents, — je ne dis pas onze, puisque l'un d'eux, tu le sais mieux que personne, est en prison; — ils ne seront pas chez eux avant deux ou trois heures du matin.

— En êtes-vous bien certain, mon maître?

— Si tu connaissais la cause de leurs réunions, tu ne me ferais pas une question pareille.

— Ne puis-je la connaître?

— Non! répondit laconiquement Robert Margat, en fronçant les sourcils.

Nous qui n'avons pas de secrets pour nos lecteurs, disons pourquoi les Puritains ne manquaient pas à la réunion du jeudi.

Un jour, douze hommes, demeurant dans un différent arrondissement de Paris, s'étaient rencontrés au cimetière Montmartre, autour de la fosse d'un grand citoyen.

Après l'enterrement, la foule immense qui avait assisté à ces funérailles s'était lentement écoulée.

Seuls, les douze hommes étaient restés dans l'attitude du plus morne recueillement.

L'un d'eux avait dit en forme d'oraison funèbre:

— Adieu! je regrette en toi un grand citoyen.

Le second:

— Moi, un honnête homme.

Le troisième :

— Moi, un libre penseur.

Le quatrième :

— Moi, un vaillant.

Le cinquième :

— Moi, un simple.

Le sixième :

— Moi, un juste !

Le septième :

— Moi, un ami loyal !

Le huitième :

— Moi, un frère dévoué !

Le neuvième :

— Moi, un amant passionné du bien !

Le dixième :

— Moi, un ennemi implacable du mal !

Le onzième :

— Moi, un héros !

Le douzième :

— Moi, un martyr !

Et ces douze hommes, inconnus les uns aux autres, que le hasard avait rassemblés autour de la tombe d'un ami commun, qui avaient formulé différemment la même pensée, se trouvèrent magnétiquement poussés, entraînés à aller les uns au-devant des autres et à s'étreindre cordialement les mains.

Un pacte d'éternelle amitié fut signé entre eux dans cette étreinte.

C'était un jeudi soir, à la fin de l'automne.

L'un des douze (nous n'avons pas besoin de dire que c'étaient les Puritains), l'un des douze proposa aux onze autres de passer la soirée ensemble.

Tous acceptèrent. On se divisa et on monta en fiacre,

après s'être donné rendez-vous rue Coquillière, non loin de la Banque, chez un marchand de vins restaurateur où l'on devait dîner.

La salle, à plafond bas, dans laquelle on se réunissait formait l'entresol de la maison.

Elle était vitrée dans toute la longueur parallèle à la rue Coquillière, et prenait jour, d'un côté sur la boutique et de l'autre sur une rue voisine.

Le plus âgé des douze était président de droit. Il accordait, refusait ou retirait, en cas d'abus, la parole, absolument comme un président de chambre.

La première fois que les douze Puritains se réunirent, ils convinrent de se rencontrer tous les jeudis au même lieu, à la même heure.

Pendant cette première soirée, on ne parla que des vertus de l'homme qu'on venait d'enterrer.

Disons tout de suite qu'ils avaient dit de lui exactement ce qu'il eût pu dire d'eux.

Le dîner achevé, le baron Flasham proposa de passer le restant de la soirée chez lui.

De quoi parlèrent-ils? Les lecteurs qui nous font l'honneur de nous suivre attentivement le comprennent, et les autres doivent l'ignorer.

Le monde moral, politique, scientifique, artistique, fut fouillé par eux jusqu'au fin fond de ses entrailles.

Il arriva, — un phénomène aussi explicable que peu fréquent, — que ces douze hommes, qui ne se connaissaient pas une minute avant l'enterrement, se trouvèrent absolument d'accord sur tous les points, et qu'on eût dit, tant leurs pensées, leurs sentiments, leurs goûts, leurs aspirations étaient identiques, un même cœur battant dans la même poitrine.

Le jeudi suivant, on se réunit chez Christian; un

autre jeudi, chez l'infortuné Lefert; un autre, chez Champrosé, etc.

Mais ce n'était pas tout que d'échanger ensemble des idées généreuses, il fallait les faire partager au plus grand nombre possible.

Ils résolurent d'inviter chaque fois quatre néophytes de leur connaissance; toutefois, à cause de l'exiguïté de la table, autour de laquelle quinze personnes étaient bien juste à l'aise, quatre des douze se retirèrent tour à tour, et ainsi, peu à peu, leur morale pénétra dans l'esprit des simples et des ignorants.

Au bout de deux ans, chacun des douze représentait un arrondissement à Paris et quatre ou cinq des quatre-vingt-six départements de la France, où le délégué choisi par eux rassemblait dans le chef-lieu, comme eux à Paris, une fois par semaine, douze frères de bien.

C'est ainsi que Robert Margat fut amené un jour à la réunion de la rue Coquillière par l'illustre docteur Manviel, professeur à la Faculté, son maître.

On comprend maintenant de quelles forces disposait la société des Puritains, qu'on est prié de ne pas confondre avec les sociétés secrètes, attendu que, s'ils conspiraient, c'était au grand jour, à la façon dont le soleil conspire contre la terre, pour l'éclairer et la féconder.

Nous reviendrons, dans la dernière partie, sur ce sujet; présentement, continuons notre récit.

Le lendemain matin, comme l'avait prévu Robert Margat, à onze heures précises madame de Chastel faisait son entrée dans l'hôtel.

Le jeudi après ce jour, — pendant que les dix Puritains, assemblés chez Champrosé, se consultaient sur le choix d'un membre pour remplacer l'infortuné Lefert,— le descendant des héros d'Ossian mettait le feu au baril

de térébenthine qu'il avait fait entrer le soir dans la cave de Christian.

En un quart d'heure, les flammes étaient montées jusqu'au premier étage.

Quelques passants, qui semblaient des bourgeois fort paisibles regagnant lentement leur domicile, crièrent : au feu! de tous leurs poumons.

C'étaient les hommes de Dominick.

D'autres passants (toujours de la même bande), qui semblaient sourdre de terre, les rejoignirent bientôt et envahirent la maison.

Trois ou quatre hommes, avec des casques de garde nationale de la banlieue et une fausse pompe les suivirent, et lancèrent sur les parties enflammées un liquide qui ressemblait bien plus à de l'huile ou de l'essence qu'à de l'eau.

Vainement les quatre domestiques s'opposèrent à cette irruption de la foule.

Trois furent saisis au collet — et le quatrième tomba à peu près roide mort — sous l'annulaire du bon Dominick, — qui entra, suivi de ses hommes, dans la maison, — et trouva la duchesse endormie dans sa chambre à coucher.

Il éteignit la lampe, et, éclairant le lit avec une lanterne sourde, il enveloppa la duchesse dans ses draps et descendit rapidement, emportant son précieux fardeau.

Une voiture attendait au coin de la rue des Petits-Hôtels.

Dominick, suivi de ses compagnons, plaça la duchesse dans la voiture et monta auprès d'elle.

Le cocher fouetta ses chevaux, et, une demi-heure après, la duchesse, inanimée, était étendue sur un lit,

dans un pavillon isolé que Robert Margat avait offert à Dominick.

. . . .

Nous dirons dans la quatrième partie les résultats de ce double enlèvement.

QUATRIÈME PARTIE

CHRISTIAN DE SAUVETERRE

I

ESSAI DE THÉORIE DU DEVOIR, OU DU PURITANISME

De tous les côtés, on nous demande, depuis le commencement de la publication de ce roman, quel est au juste le sens du titre que nous lui avons donné :

Les Puritains de Paris.

On nous somme de donner une définition de ces mots : *les Puritains.*

On nous rappelle que les Puritains de Walter Scott ne sont point les Puritains de Cooper, et réciproquement, et quelques esprits peu charitables insinuent que nous nous sommes abrité sous cet illustre vocable, pour faire croire aux lecteurs que notre modeste bâtisse était un monument.

Nous dirions bien volontiers que nous entendons, par Puritains, les gens qui pratiquent le devoir.

Mais comme on ne manquerait pas de nous dire : « Qu'est-ce que vous entendez par devoir? » nous nous croyons forcé d'en donner ou d'essayer, du moins, d'en donner la théorie.

La théorie du devoir, pour les Puritains de Paris, était résumée en huit articles :

1° Établir l'autonomie de la conscience sociale.

La poser comme source du devoir.

2° Combattre et renverser tout système qui tendrait à faire d'une révélation quelconque la base du devoir.

3° Identité de la révélation et du principe d'autorité.

4° Harmonie du devoir et de la liberté.

5° Le devoir est le même pour tous les hommes, quelles que soient les différences des spécialités sociales qu'embrasse la collectivité humaine.

Cette proposition se déduit de l'égalité des droits.

6° Possibilité de donner la formule théorique absolue du devoir, qui ne peut varier que dans l'application, mais qui reste identique et immuable quant à ses caractères généraux.

7° Constater l'amélioration progressive de la moralité, tant publique que privée, amélioration qui coïncide avec la connaissance de jour en jour plus étendue des droits et des devoirs.

8° En déduire, comme conclusion, que l'humanité, sans pouvoir espérer d'arriver jamais à un état parfait de moralité, ne cessera jamais de marcher vers ce but avec une connaissance de plus en plus intime des moyens à employer, et, en même temps, avec la certitude de ne jamais parvenir au terme de son voyage.

Ce qui n'est pas un mal, sauf meilleur avis.

. . . .

Tel était le programme des Puritains de Paris.

Telles étaient les règles fondamentales, les principes vitaux de leur conduite.

Nous allons tâcher de résumer le plus clairement possible, et en évitant soigneusement l'emploi des mots philosophiques trop spéciaux, l'esprit de ce programme.

Toutes les théories philosophiques anciennes et modernes, — aussi bien que les différents systèmes de législation antiques et nouveaux, — reconnaissent dans l'homme un être intelligent et libre, capable, à ce double titre, de déterminer spontanément ses mœurs ou manières d'être, et par suite, de trouver la formule de ses devoirs.

L'homme est de plus un être éminemment sociable.

Les investigations historiques, les spéculations de la philosophie, n'admettent pas pour lui d'autres conditions d'existence que celles de l'état de société.

— C'est donc comme vivant à l'état social qu'il devra formuler ses devoirs.

— Grand embarras ! recherche difficile !

— Où la trouvera-t-il, cette formule?

— D'où la tirera-t-il ?

— Qui la lui enseignera?

— Doit-il, si nulle intervention surhumaine ne vient à son secours, renoncer à l'espoir de trouver les lois qui doivent le diriger dans le cours de son existence terrestre ?

— Faut-il, qu'il se résigne à marcher en aveugle, — sans s'inquiéter ni du chemin qu'il prendra, ni de ceux qu'il pourra froisser dans sa route ?

Terrible incertitude ! Redoutables questions qui ont

été cent fois, mille fois discutées, débattues, résolues de façons différentes, de manières opposées! tantôt par les prêtres, tantôt par les philosophes, tantôt par les législateurs et par les despotes, sans que jamais aucune solution ait pu revendiquer le privilége de l'infaillibilité scientifique.

La science ne procède que du connu à l'inconnu.

Ceux donc qui ont prétendu révéler à l'homme les mystères de sa destinée, et lui tracer des règles de conduite basées sur des données problématiques, ceux-là étaient des esprits dévoyés, ou des simples, ou des ignorants, ou des imposteurs, car ils ont raisonné dans le vide, et la logique ne peut tenir aucun compte de leurs mensonges, de leurs erreurs ou de leurs fantaisies.

Les devoirs de l'homme n'étant pas autre chose que la détermination rationnelle de ses rapports avec les êtres qui l'entourent, ne peuvent reposer sur aucune autre base que ces rapports eux-mêmes.

D'où il résulte que l'homme n'a de devoir à remplir qu'envers les êtres avec lesquels il soutient des rapports constatés, et que tout devoir qui lui serait imposé au nom d'une autorité quelconque, envers des entités chimériques dont il lui serait impossible de reconnaître authentiquement l'existence, doit être négligé et relégué au rang des contes ou des rêves!

La raison moderne a fait justice des fantasmagories qui étaient, dans les temps anciens, l'accompagnement nécessaire, obligé, de toute législation nouvelle.

Pour nous, Moïse vaut Numa Pompilius!

Les tonnerres du mont Sinaï ont à peu près autant d'autorité que la grotte mystérieuse où le second roi des Romains venait consulter la nymphe Égérie.

Pour qu'un système de législation soit accepté par la

raison publique, nous ne lui demandons pas de présenter un certificat d'origine, une marque de fabrique, si je puis ainsi dire; nous exigeons qu'il puisse subir toutes les épreuves de la discussion, l'éclat de toutes les lumières, et qu'il sorte de là trempé comme une bonne arme solide et flexible en même temps.

Le XIXe siècle a fait un grand progrès, et s'il n'est pas encore pur de tout alliage de superstition, d'ignorance ou d'intérêt; s'il voit encore traîner, parmi les splendeurs de ses découvertes philosophiques, quelques lambeaux vieillis, des croyances et des illusions d'un autre âge, c'est que la raison générale (dont les progrès toutefois ne sauraient être contestés) n'est pas encore assez sûre d'elle-même pour s'affirmer enfin irrémissiblement.

C'est qu'elle marche, en tâtonnant, avec hésitation, avec prudence.

C'est qu'elle se trouble et s'arrête au moindre obstacle de la route, comme dans l'embarras inséparable, si on nous permet cette formule banale, du premier début d'un pauvre comédien.

Néanmoins, répétons-le à la gloire éternelle de nos contemporains, ce siècle a progressé; il est dans la bonne voie.

Il commence à comprendre que rien de ce qui n'a pas reçu la consécration officielle d'une démonstration scientifique ne peut avoir droit de cité dans l'intelligence.

Armé de ce principe, il peut marcher, il marche, il marchera!

Déjà les illusions, les superstitions, les sentiments, les opinions et les croyances qui avaient marqué d'une si forte empreinte les générations des siècles précédents, commencent à s'effacer dans nos âmes.

Nous assistons avec bonheur, mais impassibles, à des transformations et à des agonies politiques qui auraient autrefois soulevé les haines, les colères et les vengeances de toute la chrétienté!

D'où vient cela?

Quelle est la valeur d'un pareil symptôme?

Va-t-on retourner en arrière?

Cette clarté qui ressemble à l'aurore, est-ce un rayon du couchant?

Non! il est impossible de s'y méprendre.

Tous les systèmes fondés sur le principe d'autorité commencent à trembler sur leur base, près de céder la place à un principe supérieur, chargé d'organiser l'ordre dans l'humanité, et répondant à toutes les nécessités de cette tâche immense.

— Évidemment, nul n'a la prétention, même parmi les utopistes les plus effrénés, de voir ce prodige s'accomplir en quelques heures!

— Le progrès est l'œuvre du temps!

Il ne s'opère que par des oscillations successives,— incompatibles avec tout mouvement brusque et désordonné.

Le devoir de tout homme (nous espérons bien faire comprendre le sens intime de ce mot), le devoir de tout être intelligent, disons-nous, est de hâter, dans la mesure de ses forces, de contribuer, pour sa part, courageusement, aveuglément à la solution de ce difficile problème, en apportant le tribut de ses réflexions, de ses lumières et de ses sentiments, parcelle infinitésimale de ce grand *tout* qu'on appelle la civilisation.

Quels que soient le tempérament, l'intelligence, la position sociale des individus, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent, tous doivent marcher dans la même route, tendre au même but.

Mais, hélas! tous n'ont pas précisément la même manière de comprendre le progrès et de remplir les obligations qui leur incombent.

De ces intelligences et de ces tempéraments différents, de cette diversité d'appréciations résultent les innombrables et incroyables variétés de mœurs et de caractères, que présente à tout instant, en tous pays, le spectacle de la vie humaine.

Il semblerait au premier coup d'œil, en regardant superficiellement, que chacun des êtres qui s'agitent sur cette fourmilière obéisse à d'autres lois, poursuive une autre destinée que ses semblables!

Et, cependant, la même règle devrait présider à toutes les actions; le même *devoir* diriger toutes les volontés.

S'il n'est plus guère contesté, en principe, — que les hommes soient égaux,—on peut déduire de cette égalité, hautement reconnue, l'identité de leurs devoirs, quelles que soient les différences des spécialités qu'embrasse la collectivité humaine.

La formule qui comprend ces devoirs, dans leurs ramifications les plus délicates, et qui les exprime de la manière la plus générale, c'est la réciprocité!

A quelque profondeur que je sonde les couches sociales, je ne trouve toujours que des hommes, c'est-à-dire des êtres, à qui je ne dois rien de plus que ce qu'ils me doivent à moi-même.

La loi de réciprocité est donc, par conséquent, pour mes semblables, largement suffisante comme règle de tous les rapports.

Sans doute, l'humanité n'a pas toujours pénétré d'un regard aussi ferme, embrassé d'une vue aussi nette toute la beauté, la grandeur et l'étendue de ses devoirs.

A chaque pas que nous faisons dans l'histoire, nous rencontrons des défaillances, des éclipses de la raison générale, des attentats, des violations sacriléges de la loi, sanctionnées par l'assentiment, ou l'admiration ou la peur des générations qui en ont été victimes!

Chaque étape de la civilisation correspond à une approbation plus ou moins exacte de la loi normale.

Mais l'essence du devoir, — dans tous les pays, comme par tous les temps, — reste invariablement la même.

C'est la réciprocité ou la loi des rapports.

Aucun être humain ne doit à un être plus qu'il ne lui est dû à lui-même.

Si les accidents de la vie sociale ou la hiérarchie établie dans l'ordre des fonctions semblent altérer l'équilibre normal, — tout en admettant la valeur actuelle de ces perturbations, — il ne faut pas s'en préoccuper outre mesure.

La conception rationnelle de l'ordre est une garantie suffisante de sa réalisation dans l'avenir.

Et les anomalies passées ou présentes ne sont pas des arguments qui puissent prévaloir contre la rigueur d'une solution pacifique de la question du devoir.

Il est donc hors de doute, pour quiconque sait tenir d'une main ferme le flambeau de l'histoire, que l'humanité marche d'un pas lent, mais sûr, vers un but qu'elle a d'abord entrevu, comme un point lumineux, vaguement, à travers des nuages. Sans doute elle le perd souvent de vue, obscurci qu'il est, éclipsé presque complétement par des vapeurs épaisses et malsaines.

Mais elle finit toujours par le retrouver, — grâce à la raison, — cette infaillible boussole qui, tôt ou tard, la ramène dans la bonne direction.

Donc cette terre promise que nous apercevons à l'horizon, c'est la civilisation.

Nous y arrivons par le devoir, et notre récompense est la satisfaction du devoir accompli.

Mais ce Chanaan, ce but visible, quoique lointain, de son éternelle pérégrination, l'humanité l'atteindra-t-elle jamais?

On peut hardiment répondre par la négative.

Car il faudrait pour cela que le genre humain changeât de nature, — que l'homme cessât de lutter pour l'amélioration de son existence, et que, par conséquent, il perdît d'un seul coup ce qui fait le but, la raison et la valeur de la vie.

Nous sommes donc condamnés à toujours marcher.

A marcher sans nous décourager jamais.

Sachant bien que cette infatigable poursuite d'un but, qui se dérobe sans cesse, n'est ni une illusion, ni un piége, et que les efforts même par lesquels nous tentons d'y arriver, constituent, à proprement parler, la raison d'être, la légitimité véritable de notre existence terrestre.

. . . .

Telle est, à notre sens, la théorie du devoir.

Nous pensons avoir fait comprendre ce que nous voulions dire par ces mots :

Les Puritains de Paris.

. . . .

Cette explication donnée, reprenons notre propos.

II

OU IL EST DIT DE QUELLE FAÇON MADAME DE MAUVES ET MADAME DE CHASTEL SUPPORTAIENT LEUR CAPTIVITÉ

Voici quelle était la situation des deux femmes enlevées, quinze jours après les événements qui terminent la troisième partie de ce livre.

Madame de Chastel habitait l'appartement de Robert Margat.

Madame de Mauves occupait un pavillon circulaire (on eût dit une tour), situé presque à l'extrémité du jardin et entouré d'arbres de tous les côtés.

Ce pavillon, sans rez-de-chaussée, n'avait qu'un seul étage très-élevé, dans lequel on pénétrait par un escalier de vingt-cinq à vingt-six marches.

Il était composé de quatre pièces, salle à manger, salon, boudoir, chambre à coucher, ouvertes aux quatre points cardinaux, tapissées et meublées avec un luxe effréné, asiatique.

On entrait dans ce réduit par une porte de chêne de forme ogivale, bardée de fer de haut en bas et de long en large. — On eût dit la porte d'un vieux castel féodal.

Ce qui complétait la ressemblance de ce pavillon avec un antique manoir, c'était le pont-levis par lequel on y pénétrait et le fossé plein de vase qui l'entourait.

Une évasion était donc, une fois le pont levé, impossible par la porte, en supposant qu'on eût pu l'ouvrir.

Elle était aussi impossible par les fenêtres, situées,

ainsi que nous l'avons dit, à une grande hauteur, et défendues par des armatures de fer, à longues pointes aiguës.

C'était là que, depuis quinze jours, vivait la duchesse de Mauves, sans autre compagnie qu'une vieille mulâtresse, qui était assez peu sourde pour entendre ce qu'on lui disait, et assez muette pour ne pas répondre.

Le premier jour de sa captivité, madame de Mauves, revenue à elle, se trouvant seule, étendue sur un lit, au milieu d'une chambre, dont tous les meubles lui étaient inconnus, madame de Mauves, disons-nous, sauta en bas du lit en poussant un cri de terreur.

L'écho lui renvoya son cri comme un gémissement.

Elle ouvrit la fenêtre de la chambre à coucher, pour voir dans quelle partie de la ville elle se trouvait; elle aperçut un bois de hauts sapins, formant comme un immense rideau de velours vert entre elle et l'horizon.

Par la fenêtre du boudoir, elle vit des marronniers.

Par la fenêtre du salon, encore des arbres ; par la fenêtre de la salle à manger, des arbres toujours.

Et au-dessous, de tous les côtés, une sorte de lac boueux.

Cependant la duchesse de Mauves, malgré un frisson de terreur qui lui traversa le corps, ne se déconcerta pas entièrement, comme elle eût fait quelque temps avant cette époque.

Qu'était-ce que cet isolement auprès de la mort à côté de laquelle elle avait passé? qu'était-ce qu'une prison en face d'un tombeau?

— Le misérable! murmura-t-elle en se laissant tomber sur une causeuse.

Nous n'avons pas besoin de dire que c'était à M. de Mauves qu'elle songeait en s'exprimant ainsi.

En effet, il n'était pas difficile, la duchesse n'ayant pas d'autre ennemi, de deviner que le coup venait de son mari.

Que voulait-il? Qu'allait-on faire d'elle?

Elle appela par toutes les fenêtres, criant :

— A moi! à moi! au secours!

Aucune voix ne répondit à son appel.

Au bout de deux heures de cette solitude il lui vint cette sinistre pensée, qu'on avait muré la porte de sa prison, et qu'on allait la laisser mourir de faim.

Heureusement, une mulâtresse, après avoir discrètement frappé à la porte, entra dans l'appartement.

— Que me voulez-vous? s'écria la duchesse, tremblant de terreur comme si elle eût vu entrer la Mort en personne.

La mulâtresse tenait de la main droite un plat de vermeil sur lequel était une lettre, qu'elle présenta à madame de Mauves, après s'être respecteusement inclinée.

La duchesse prit la lettre et lut les lignes suivantes :

« La mulâtresse que voici est au service de madame de Mauves.

» Au premier coup de sonnette, elle se rendra auprès d'elle.

» Inutile de l'interroger, elle est muette. »

Et c'était tout. Pas un mot d'explication dans cette laconique épître.

— Que me veut-on? demanda madame de Mauves après avoir regardé le visage de la mulâtresse.

La figure était bonne, douce, émue.

— Veut-on ma mort? continua la duchesse.

— Non, fit de la tête la mulâtresse.

— Pourquoi m'a-t-on enlevée?

La mulâtresse, par un léger haussement d'épaules, répondit qu'elle l'ignorait.

— Veut-on me retenir prisonnière?

— Oui, dit la nouvelle femme de chambre de la duchesse, dans son langage muet.

— Longtemps?

— Oui, fit encore la mulâtresse.

Après cent demandes et cent réponses, madame de Mauves ne fut pas plus instruite que si elle n'eût pas interrogé sa femme de chambre.

Quant à celle-ci, pendant que sa maîtresse, arpentant fièvreusement la chambre à coucher, se perdait en conjectures, elle regardait madame de Mauves avec des yeux à la fois pleins d'admiration pour la beauté de la duchesse, et de douce compassion.

La première journée se passa ainsi, en questions sans réponses.

Le soir venu, la mulâtresse fit glisser un panneau du salon, et découvrit à madame de Mauves une immense bibliothèque, composée de livres de science et d'histoire, de voyages et de romans.

Elle en prit un au hasard, et renvoya sa chambrière.

Puis, rentrant dans sa chambre à coucher, après s'être barricadée, à tout événement, elle tira de la poche de sa robe un des couteaux de service, qu'elle avait soustrait à table et le fourra sous le traversin de son lit.

La première nuit se passa sans incident. La duchesse veilla jusqu'à cinq heures du matin sans entendre un seul bruit, si ce n'est celui du vent qui s'engouffrait dans le bois, et qui faisait gémir les branches mortes.

Si plusieurs lecteurs s'étonnent que le bon Dominick, maître de sa proie, n'ait pas mis plus d'empressement à la saisir, je dirai qu'il avait ses raisons.



En effet, il voulait lui laisser former toutes les conjectures imaginables et ressentir toutes les terreurs.

Il pensait qu'au bout de vingt-quatre heures, en voyant qu'on n'en voulait pas à sa vie, elle serait plus calme et entendrait d'une oreille plus favorable les étranges propos d'amour que le descendant des héros d'Ossian comptait lui tenir.

Il avait donc pris, après avoir consulté Robert Margat, la résolution de ne commencer son attaque que le lendemain.

. . . .

Les choses s'étaient passées différemment entre l'illustre savant et madame de Chastel.

Robert Margat avait débuté en continuant l'histoire du duel contenu dans la fausse lettre.

— Vous? s'était écriée madame de Chastel en franchissant le seuil de la tente dans laquelle nous avons vu Margat et Dominick passer la nuit, et où il recevait la jeune femme. — Vous! répéta celle-ci, en voyant le capitaine Violette, à côté duquel elle avait dîné chez le baron Flasham, et en qui elle avait cru reconnaître Robert Margat, son ancien amoureux.

Dans la façon de prononcer le monosyllabe *vous*, il y avait certainement plus de douce surprise que d'étonnement et, par conséquent, d'effroi.

Son œil exprimait la même émotion que sa voix.

— C'est, en effet, moi, madame! dit mélancoliquement Robert Margat, et je vous remercie sincèrement, ne m'ayant vu qu'une seule fois, de me faire l'honneur de me reconnaître.

— C'est vous, monsieur, qui vous êtes battu contre mon mari? demanda madame de Chastel, qui, continuant à croire que le capitaine Violette pouvait bien être

Margat, trouvait tout naturel, en souvenir du passé, que l'illustre savant se fût battu avec Timoléon.

— Non ! répondit Robert.

— Vous avez donc été son témoin ?

— Non ! riposta Margat.

— Le témoin de son adversaire ?

— Non, dit l'illustre savant pour la troisième fois.

— Alors, monsieur, reprit la jeune femme ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, mais ne semblant pas, — nous le répétons, très-alarmée de ce qu'il pouvait advenir, — alors, monsieur, si vous n'avez été témoin ni pour ni contre mon mari, et si vous ne vous êtes point battu avec lui, comment me trouvé-je dans votre maison, car je suppose que nous sommes ici chez vous ?

— Oui, madame.

— Voulez-vous me dire, monsieur, comment et pourquoi je me trouve ici ?

— Je vais vous le dire, — répondit Robert Margat, — en présentant un siége à la jeune femme. Mais faites-moi la grâce de vous asseoir, car notre conversation peut être longue.

— Mais, monsieur, mon mari est blessé, il m'appelle, et je dois courir...

— Vous l'aimez donc beaucoup ? — dit Robert Margat avec autant d'émotion que d'amertume.

— Mon amour pour mon cousin de Chastel n'a rien à faire ici, monsieur, — répondit la femme de Timoléon, pour le moins aussi émue et plus troublée que Robert Margat. La vie de mon mari est en danger, et je dois aller à son secours.

— Rassurez-vous, madame ! reprit le savant avec douceur, la vie de M. de Chastel n'est pas le moins du monde en danger, il ne s'est jamais mieux porté.

— En ce cas, monsieur, que signifie cette lettre, et comment pouvez-vous m'expliquer ma présence dans votre maison?

— Bien simplement, madame! et je vous donnerai l'explication que vous souhaitez dès que vous m'aurez fait la grâce de vous asseoir.

La jeune femme tomba, bien plus qu'elle ne s'assit, sur le siége que Robert Margat lui présentait.

— Puisque vous me faites l'honneur, dit l'illustre savant, de ne pas m'avoir oublié, madame, peut-être daignerez-vous vous souvenir que vous avez cru reconnaître en moi, pendant un moment, le pauvre Robert Margat?

— Je m'en souviens, monsieur, répondit la jeune femme indiciblement émue.

— Eh bien, madame, dit en hésitant Margat, vous ne vous étiez trompée qu'à demi.

— Que voulez-vous dire? s'écria la jeune femme en regardant de deux yeux enflammés le docteur.

— Quand je vous appelais Florence, madame, continua tristement le médecin, je m'appelais Robert. J'étais jeune, simple, confiant, plein d'espérance et de charité; j'aimais tout ce qui était bon; j'admirais tout ce qui était beau; je marchais dans la vie, à la recherche du bien, avec la foi des anciens preux qui s'en allaient mourir en Palestine : voilà ce que j'étais, madame, quand j'avais le droit de vous appeler Florence.

— Robert! s'écria la jeune femme avec exaltation.

— Robert n'existe plus! madame, continua Margat sur le même ton mélancolique; celui qui est devant vous a gardé, il est vrai, son visage, mais il a éparpillé son âme aux quatre vents de la terre. Il a foulé aux pieds les précieuses plantes que la nature avait fait fleurir sur

son passage; il a traversé le désert sans secourir le pèlerin qui mourait de soif à ses côtés; il est devenu méchant comme la bête fauve dont l'homme a forcé le repaire! La source où il s'est abreuvé s'est desséchée sous son souffle; l'herbe sur laquelle il a posé le talon a cessé de croître; le temple s'est écroulé sous son doigt. Ne m'appelez donc plus Robert, madame, puisque je n'ai plus le droit de vous nommer Florence.

— Robert! Robert! s'écria madame de Chastel, mettant dans sa voix presque autant d'émotion — que Meyerbeer dans le grand air de *Grâce!* de *Robert-le-Diable.*

— Voilà l'homme que je suis, madame, — reprit Margat. — Et c'est pourquoi j'ai voulu vous voir. Pardonnez-moi mon subterfuge, qui n'a d'excuse que dans la passion — qui a bouleversé ma vie.

— Oh! Robert! murmura tout bas Florence, en regardant avec passion Margat, dans les yeux duquel semblaient scintiller des larmes.

Mais, de crainte d'en trop dire, ou peut-être de n'en pas dire assez, — elle n'en dit pas davantage.

Elle lui tendit la main, mouvement qui exprimait ce que nulle parole humaine n'eût pu dire.

Le savant saisit avidement la main qu'on lui tendait, en s'écriant avec une tendresse douloureuse :

— Oh! Florence! Florence! comme je t'aimais!

La jeune femme baissa la tête.

— Quelle vie de bonheur nous eussions menée? continua Robert; je t'eusse révélé les plus mystérieux secrets des mondes de l'esprit! Ta jeune âme était comme une terre féconde dans laquelle un grain semé par moi eût poussé mille fleurs charmantes! Comme je t'aimais! Quelle existence as-tu menée pendant les douloureuses heures

de mon pèlerinage? Mais, que vais-je te demander? Ne le connais-je pas, ce monde d'imbéciles où tu vis, et dont Timoléon est un des plus nobles représentants? Tu as vécu parmi eux à la façon des plantes; en donnant tes couleurs et tes parfums, sans savoir ni pourquoi, ni comment. Pauvre Florence! et je ne t'ai pas enlevée, et je ne t'ai pas emportée dans mes bras, bien loin, bien loin, dans quelque île déserte, à dix mille lieues de cette société égoïste, perverse!

— M'aimez-vous encore, Robert? demanda en tremblant la jeune femme, qui semblait l'implorer des yeux.

— Si je t'aime, enfant! si je t'aime! s'écria Margat avec passion. — Que me demandes-tu?

Puis, comme se repentant de ce retour vers ses amours premières, il reprit avec tristesse :

— Comme je t'aimais! Est-il possible que deux êtres si bien créés pour s'entendre aient été aussi barbarement désunis! Il y a dans l'Asie une légende qui exprime bien mes tortures! Ce sont deux jumeaux qu'on sépare. L'un s'en va au nord, l'autre au sud. A vingt lieues de la ville natale, le premier (séparé de l'autre par quarante lieues), le premier rencontre une jolie fille et il l'épouse, à la même heure où le second épouse aussi la jolie fille qu'il a rencontrée. Le lendemain des noces, le second reçoit une balle et tombe mort, à la même minute où le premier expire sous une flèche empoisonnée!

— C'est mon histoire aussi! s'écria madame de Chastel. — Je m'explique maintenant, Robert, toutes les tristesses dont j'ai été assaillie — depuis votre absence — c'était l'écho des vôtres, et je serais sans doute morte à l'heure où vous auriez cessé de vivre!

— Florence! Florence! dit amoureusement Robert Margat, en saisissant les deux mains de la jeune femme!

— M'aimez-vous encore? répéta avec une tendresse triste madame de Chastel.

— Si je t'aime! s'écria Robert.—Hélas! est-ce que j'ai une autre pensée, un autre rêve, un autre sentiment, un autre souffle que toi? Est-ce que je n'ai pas continué à vivre pour toi et par toi? — Si je t'aime! — A quoi me servirait donc la vie? A quoi me serviraient la haine et le mépris que j'avais pour les autres!—Je t'aime, je n'ai jamais cessé de t'aimer!... Les autres hommes ont l'orgueil, l'ambition, l'amour de toutes les femmes!... Je n'ai aimé que toi, je n'ai eu de passion que pour toi!... J'ai risqué deux cents fois ma vie, mais je songeais à toi, et, au milieu du danger, ton ombre s'interposait entre mon ennemi et moi! — Je t'aime! Quelle sera notre fin? Je l'ignore... Je ne cherche pas à le savoir... — Je veux me lancer aveuglément dans cet océan qu'on appelle l'amour, comme je me suis embarqué quand j'ai appris ton mariage, sans savoir où j'allais! Qu'importe où nous irons! Partout je t'aimerai! Au désert, tu seras l'ombre et la source! — Au pôle, tu seras la chaleur et la lumière! partout tu seras la vie! partout tu seras l'amour!... Me comprends-tu? m'aimes-tu? veux-tu?

— Je t'aime! je t'aime! s'écria passionnément la jeune femme en se précipitant dans les bras que Robert Margat lui tendait. — Moi non plus, ô mon Robert! je n'ai pas cessé un seul instant de t'aimer! je me suis laissée emporter dans le tourbillon des fêtes, — comme toi dans la tempête, — mais ton souvenir rayonnait, pour me montrer l'avenir, à la façon dont brillait pour toi l'étoile qui te montrait ton chemin! — Je t'aime! Fais de moi ce que tu voudras, ta sœur, ta maîtresse, ta servante! je t'appartiens corps et âme! je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi!

— Florence ! chère Florence ! dit Robert Margat en prenant la tête de la jeune femme et en l'embrassant amoureusement.

. . . .

Ils oublièrent Timoléon. Ils oublièrent le passé et le monde entier pendant un moment!

L'ange des voluptés les couvrit de ses deux ailes roses !

. . . .

Ce fut la jeune femme qui rompit le silence.

Elle dit et le regardant avec deux yeux enflammés :

— Que je t'aime !

Puis elle rougit et cacha sa tête dans la poitrine de Robert Margat.

Celui-ci lui caressa doucement les cheveux en lui murmurant ces ineffables paroles d'amour que les femmes entendent sans les comprendre et respirent sans les sentir.

Laissons-les se demander compte des heures, des jours, des semaines, des ans perdus pour le bonheur, — et revenons à madame de Mauves, qui, comme Richard Cœur-de-Lion, languit dans une tour obscure.

Sur la fin de la seconde journée, au moment où la duchesse venait d'achever de dîner, la mulâtresse qui la servait lui demanda si elle voulait recevoir Dominick Malcolm, en lui présentant la carte du frère de l'institutrice.

En voyant ce nom, madame de Mauves frissonna. — Elle baissa les yeux vivement, — comme si elle eût eu devant elle un spectre ; — elle laissa tomber la carte et resta, pendant quelques instants, plongée dans un morne silence.

— Ce misérable ici ! pensa-t-elle. Que peut-il me vou-

loir? Sans doute il vient de la part du duc. Mais dans quel but? sinon de m'assassiner.

Un moment après, elle se leva précipitamment et passant dans sa chambre à coucher :

— Fais-le entrer dans le salon, — dit-elle à la mulâtresse.

Elle prit le couteau de service, qu'elle avait caché sous le traversin du lit, et le fourrant dans sa poche, — elle entra dans le salon.

— C'est vous? dit-elle d'un air hautain, en toisant dédaigneusement le frère de l'institutrice.

Celui-ci s'inclina.

— Que me voulez-vous? continua la duchesse de Mauves. Voulez-vous me plonger encore dans la bière, où vous m'avez jetée une fois?

— Madame la duchesse! dit le bon Dominick d'une voix qu'il essaya de rendre émue; mon dessein n'est pas de vous ôter la vie, loin de là!

— C'est donc de l'argent que vous voulez? interrompit madame de Mauves, en jetant sur le descendant des héros d'Ossian un regard si méprisant, qu'involontairement celui-ci baissa la tête.

— Je ne veux point d'argent, madame! reprit-il sèchement.

— Si vous ne voulez ni de ma vie, ni de mon argent, que me voulez-vous donc, monsieur?

— Peu et beaucoup, selon que vous l'entendrez, madame, répondit en souriant Malcolm.

L'idée ne vint pas à la duchesse que Dominick allait lui parler d'amour.

Elle était à mille lieues d'une pareille supposition.

— Expliquez-vous, dit-elle.

— Avant de vous donner l'explication que vous de-

mandez, madame la duchesse, j'ai besoin de vous donner quelques renseignements préalables, entre autres, celui par lequel vous apprendrez comment vous vous trouvez ici.

— Soit! dit rapidement la duchesse. Mais faites vite!

— M'y voici, madame. — Vous me croyez peut-être intéressé à votre mort, puisque vous m'avez soupçonné tout à l'heure d'en vouloir à votre argent? Ce n'est pas le but où je tends cependant, car, en ce moment, vous ne possédez absolument rien. Donc, madame la duchesse, c'est un tout autre intérêt qui me guide. Le profond respect et la haute estime que je professe pour vous, vous sont un sûr garant de la loyauté de mes intentions.

— Soyez bref; où voulez-vous en venir?

— A vous sauver, madame.

La duchesse le regarda avec hauteur.

— Vous en doutez? demanda le bon Dominick de l'air le plus naïf, en donnant à son visage l'expression de la sincérité la plus pure.

— Oui, répondit laconiquement madame de Mauves.

— Je vais vous donner la preuve de ma bonne foi? — Vous n'ignorez pas, madame la duchesse, que vous avez été empoisonnée par M. le duc de Mauves?

— Après, monsieur?

— De là, à deviner que c'est lui qui vous a fait enlever l'autre nuit, il n'y a qu'un pas.

— Ensuite?

— Or, c'est jouer gros jeu que d'incendier une maison et d'enlever une femme, — même la sienne! — On risque tout simplement sa tête.

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci, madame : on tient toujours un peu à sa tête

quelle qu'elle soit, et on ne la risque pas volontiers, il faut y être contraint par de puissants intérêts. C'est de l'intérêt qu'a M. le duc à risquer sa tête, que je vous demande, madame la duchesse, la permission de vous entretenir.

— Hâtez-vous donc, monsieur, dit madame de Mauves en regardant avec dureté le frère de l'institutrice, vous voyez bien que j'attends.

— Votre contrat de mariage, madame, reprit le jeune Malcolm, — est fait de telle sorte (c'est mon ancien patron, M. Métral, qui l'a fait rédiger, et vous pouvez vous en rapporter à lui!) il est fait, dis-je, de telle sorte, que votre fortune appartient au dernier survivant. Eh bien, M. le duc de Mauves désire être le dernier survivant; voilà pourquoi, madame la duchesse, il vous a fait enlever hier.

— Le duc veut m'assassiner?

— Vous empoisonner, madame! ce qui revient au même.

— Et c'est vous qu'il a chargé de ce soin?

— Oui, madame.

— Alors, faites votre besogne.

— Ces explications, madame, étaient, je vous le répète, nécessaires pour vous faire comprendre ma conduite ultérieure, selon le droit que vous me donnerez d'être votre défenseur, même au péril de ma vie.

La duchesse ne comprit pas bien encore où le coquin voulait en venir.

Elle flaira vaguement un danger.

Mais lequel?

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle après l'avoir regardé fixement.

— Cependant, madame la duchesse, dit assez imperti-

nemment Malcolm, c'est bien facile à comprendre. Votre mari veut votre mort, et moi je veux que vous viviez.

— Je vous répète, dit avec dignité la duchesse, que je ne comprends pas l'intérêt que vous pouvez prendre à mon salut.

— Quoi de plus naturel que de sauver la femme... qu'on aime? dit avec une certaine hésitation le jeune aventurier.

— Misérable! s'écria la duchesse en reculant de deux pas, vous osez me jeter votre amour à la face.

— Madame, pendant que vous étiez étendue sur votre lit à l'hôtel de Mauves, reprit Dominick, j'ai passé, avant l'arrivée de votre nourrice, une heure auprès de vous!

— Infâme! murmura sourdement la duchesse pâle et frissonnant de tous ses membres.

Dominick continua intrépidement :

— Rassurez-vous, madame, ma sœur était présente. Eh bien, je suis devenu, en voyant votre beauté accomplie, si éperdûment amoureux de vous, que je m'étais juré d'aller vous chercher jusque dans votre tombeau!

— Lâche! lâche! imposteur infâme! — dit entre ses dents la duchesse, dont les yeux étincelaient comme des diamants sombres.

Le frère de l'institutrice reprit, sans montrer trace d'émotion :

— Voici donc mon projet, afin que vous n'en ignoriez pas, comme on dit au Palais : Je vous fais passer pour morte aux yeux du duc comme aux yeux de vos amis, et je vous emmène en Afrique ou en Amérique, ou en Écosse même, si cela peut vous être agréable, où j'ai l'honneur de vous épouser.

— Assassinez-moi, monsieur, mais ne m'insultez pas! — dit fièrement la duchesse.

— Soit, madame! — dit froidement le bon Dominick. — Supposez que je n'ai rien dit et n'en parlons plus; mais permettez-moi de vous faire entrevoir la vie que vous mènerez ici. D'abord, j'ai l'honneur de vous rappeler que vous habitez un lieu impénétrable pour tout autre que moi, et qui imite, à la paille, à l'eau fraîche, au pain noir et à l'humidité près, les plus sombres et les plus classiques cachots. Je vous affirme, madame, que vous n'en sortirez que par ma volonté.

Madame de Mauves semblait ne pas écouter Dominick.

Celui-ci reprit :

— Peut-être pensez-vous, madame la duchesse, que je me lasserai, et que je me relâcherai de ma sévérité. Détrompez-vous, j'ai la patience d'un ange; j'attendrai toute une semaine votre réponse.

Puis, saluant respectueusement madame de Mauves, il se retira.

Quant à la duchesse, elle resta une heure assise sur un divan, la tête dans ses mains, absorbée dans les plus sombres méditations.

. . . .

La semaine écoulée, pendant laquelle le frère de l'institutrice n'avait pas donné signe d'existence, la mulâtresse avait eu soin, après dîner, d'apporter à la duchesse de Mauves la carte du jeune Malcolm.

— Je ne veux pas le recevoir, dit-elle en jetant dédaigneusement la carte sur le tapis.

— Il le faut, cependant, madame la duchesse, dit Dominick, qui était caché derrière la portière de la chambre à coucher.

— Sortez, monsieur, s'écria madame de Mauves avec énergie.

Dominick ne bougea pas.

— Sortez, vous dis-je! répéta la jeune femme en désignant la porte du doigt.

Dominick se retourna du côté de la mulâtresse :

— Va-t-en, dit-il.

Celle-ci se retira en baissant la tête, comme honteuse ou peinée d'obéir à ce commandement.

La duchesse frissonna, elle fourra la main dans sa poche et saisit à tout événement le manche de son couteau.

— Rassurez-vous, madame, dit Dominick voyant son trouble; je n'en veux point jusqu'ici à vos jours. Et il y a beaucoup à parier que je resterai dans ces sentiments-là, à moins que vous ne me forciez d'en changer.

La duchesse ne sourcilla pas.

Le bon Dominick continua :

— La semaine que je vous avais donnée pour faire vos réflexions, madame la duchesse, est écoulée. — Je viens savoir quelle résolution vous avez prise.

— Pour la troisième fois, monsieur, fit impérieusement la duchesse, je vous dis de sortir.

— Je vais sortir, madame, dit entre ses dents le jeune Malcolm blême de colère; mais une fois sorti, je ne reviendrai plus qu'une fois, — dans huit jours, — et si, le jour où vous me verrez vous n'avez rien décidé, c'est la mort qui me suivra.

Ayant dit ces mots, Dominick quitta la chambre à coucher, laissant madame de Mauves stupéfaite, brisée, anéantie.

. . . .

Le huitième jour, — au moment où commence ce récit, — le descendant des héros d'Ossian entra, comme la seconde fois, violemment dans la chambre à coucher de la duchesse.

Comme la seconde fois, madame de Mauves lui ordonna de sortir.

— C'est la dernière fois, madame, — dit Dominick d'une voix sombre, — que je me présente devant vous. — Êtes-vous décidée?

— Sortez, misérable! dit pour toute réponse madame de Mauves.

— Alors, recommandez votre âme à Dieu, s'il y a un Dieu, madame la duchesse, car avant vingt-quatre heures, aussi vrai que je m'appelle Dominick Malcolm et que je vous aime, vous aurez cessé de vivre!

Puis, soulevant furieusement la portière de la chambre à coucher, le bon Dominick disparut.

Madame de Mauves resta pendant quelques instants plongée dans la plus profonde stupeur.

Elle recouvra cependant assez de sang-froid, peu à peu, pour réfléchir au parti qu'elle pouvait tirer de cette horrible situation.

Évidemment, ce n'était pas par le poignard que les assassins devaient agir.

Le poignard laisse des traces, et si mystérieuse que soit une maison, l'événement le plus futile fait surgir un cadavre au moment où l'on s'y attend le moins.

C'était donc par le poison!

Outre qu'elle avait personnellement un terrible et récent exemple sous les yeux, Dominick, dans sa première visite, lui avait impudemment dit que le duc de Mauves l'empoisonnerait.

Elle passa en revue les premières heures de la nuit qui avait précédé sa mort feinte, à l'hôtel de Mauves.

Au milieu de cette revue rétrospective, une pensée la frappa tout à coup.

Dominick avait menti. — S'il ne l'aimait, il la désirait,

du moins. (On est prié de ne pas confondre l'amour de chair avec le cher amour.) Il la désirait brutalement; il ne pouvait donc pas songer à l'empoisonnement, mais à se rendre maître d'elle en lui faisant avaler, sous une forme ou sous une autre, un narcotique quelconque.

Ne l'avait-on pas endormie profondément déjà deux fois?

Une fois à l'hôtel de Mauves, avec une boisson;

Une autre fois, à l'hôtel de Sauveterre, en lui faisant respirer un flacon.

Elle se promit de ne rien boire, de ne rien respirer, de ne rien manger, au besoin, quitte à mourir de faim plutôt que d'être déshonorée pendant sa léthargie et de mourir de honte au réveil.

Donc, le quinzième jour de l'enlèvement, ou pour mieux dire la quinzième nuit, voici quelle était la terrible situation de madame de Mauves :

A déjeuner et à dîner, elle avait fait semblant de manger devant la mulâtresse, mais elle n'avait pas goûté un seul des aliments qu'on lui avait présentés.

Ce fut ainsi, l'estomac vide et la tête pleine de pensées sinistres, qu'après avoir barricadé la porte de sa chambre à coucher, devant laquelle elle avait poussé son lit; ce fut ainsi, disons-nous, que madame de Mauves, assise sur un divan, attendit, de cœur ferme, son ennemi.

Mais ces quinze jours et ces quatorze nuits d'angoisses et de luttes, de cauchemars et de fièvres l'avaient abattue, épuisée.

Elle sentit peu à peu ses forces l'abandonner et le sommeil la gagner.

Elle se leva, et plongea sa tête et ses mains dans un bassin de cristal rempli d'eau froide.

Elle fit cinquante fois le tour de sa chambre, mais inu-

tilement; le sommeil tombait pesamment sur ses yeux comme un bandeau de plomb.

Il était deux heures du matin environ, au moment où, à bout de forces, elle se laissa tomber pour la seconde fois sur le divan, la main sur le manche du couteau qu'elle portait toujours dans la poche de sa robe.

Elle venait à peine de s'endormir, quand un bruit qui lui parut un grondement sourd de tonnerre, la réveilla en sursaut.

Elle sauta vivement sur la bougie qu'elle avait placée au coin de la cheminée, l'éteignit, — et attendit de pied ferme, le couteau à la main, le bon Dominick.

Celui-ci n'eut pas grand effort à faire pour pousser le lit au milieu de la chambre, rien qu'en ouvrant la porte.

La duchesse se blottit le long de la muraille, contre laquelle elle avait poussé le lit.

Le jeune Malcolm, après avoir tiré la porte derrière lui, sauta sur le lit.

En le trouvant vide, il revint s'adosser contre la porte, et frottant une allumette sur la manche de son habit, il éclaira la chambre à coucher.

A sa grande stupéfaction, il trouva madame de Mauves debout et le regardant avec des yeux de panthère.

Il laissa tomber l'allumette sur le tapis et s'élança dans la direction où il venait de voir la duchesse.

Quant à madame de Mauves, — dans cette suprême crise,—elle avait recouvré tout son sang-froid, toute son énergie.

Le bon Dominick, en tâtonnant dans l'ombre, arriva à elle, et la saisissant à bras-le-corps, il l'étreignit violemment.

— Infâme ! cria madame de Mauves, en se débattant.

Le jeune Malcolm, d'une force peu commune, la serrant à l'étouffer, l'entraîna vers le lit.

La duchesse, dans un dernier effort, concentrant toutes ses forces sur un seul point, parvint à dégager des bras de Malcolm la main droite, qui tenait le couteau, et lui enfonçant la lame dans la gorge, elle lui dit d'une voix éclatante, comme si elle eût voulue être entendue :

— Meurs, misérable!

Le bon Dominick poussa un sourd rugissement et tomba sur le tapis.

Madame de Mauves alluma la bougie et traversant rapidement son appartement, elle arriva au bas de l'escalier, devant la porte d'entrée.

La porte était fermée à double tour, et la clef n'était pas dans la serrure.

La duchesse, pensant que Dominick l'avait sur lui, remonta vaillamment l'escalier et rentra dans la chambre à coucher.

Le jeune Malcolm n'était pas à la place où il était tombé, c'est-à-dire au-dessous du lit.

Il était près de la porte, qu'il avait sans doute essayé de gagner, pour fuir, les yeux fermés, le visage blême comme la mort, la gorge, la chemise et les habits inondés de sang.

Involontairement, la duchesse de Mauves frissonna.

Mais ce ne fut là qu'un trouble passager, et dont elle sortit bien vite, en songeant que la liberté serait la récompense de son courage.

Elle s'accroupit sur le tapis et chercha la clef de la porte dans les poches de son habit et de son gilet.

Elle venait de la trouver quand le bon Dominick ouvrit les yeux.

Il poussa un formidable cri de terreur en apercevant la duchesse.

La colère lui rendit des forces.

Il saisit madame de Mauves des deux mains par un pan de sa robe et essaya de l'attirer à lui.

La jeune femme essaya de se dégager, mais vainement.

Elle sentit ses jambes trembler, et ce qui lui restait de forces l'abandonner, à mesure que son ravisseur semblait recouvrer les siennes.

Quant à celui-ci, s'accrochant furieusement à la robe de madame de Mauves, il essaya de se relever.

Il était presque sur son séant quand madame de Mauves, effrayée du résultat possible de cette lutte, appuya vigoureusement son pied droit sur sa poitrine et le rejeta sur le tapis.

Mais c'en était trop pour la pauvre femme : arrivée au bas de l'escalier, devant la porte de sortie, au moment de mettre la clef dans la serrure, elle tomba évanouie sur le sol.

. . . .

Pendant que la duchesse de Mauves est évanouie, disons ce qui s'était passé depuis quinze jours chez les Puritains, c'est-à-dire depuis l'enlèvement de la duchesse.

Un des domestiques de Christian, après s'être dégagé des bras des hommes de Malcolm, avait couru en toute hâte chez Champrosé, où, si l'on veut bien s'en souvenir, les Puritains s'étaient réunis ce jeudi-là.

Arrivé là, il avait demandé à voir son maître, et on l'avait introduit au milieu du cénacle où il avait raconté, en bégayant de terreur, les terribles événements de la soirée, c'est-à-dire l'incendie de la maison et l'enlèvement de la duchesse.

Tous les sourcils se froncèrent en entendant ce récit. La même terreur se peignit sur tous les visages.

On congédia le domestique après lui avoir fait minutieusement raconter tous les détails de cette sinistre aventure, et on avisa.

Il ne fut pas difficile de découvrir l'auteur de ce double crime.

A l'unanimité, on reconnut le duc de Mauves.

Il fut aussi aisé de découvrir ses complices, c'est-à-dire ses agents.

A la tête apparut Dominick Malcolm et sa bande.

On prit les résolutions suivantes :

Saint-Romain et Champrosé furent chargés de surveiller la brasserie de Mardochée.

Simon Richard et Justin Childebrand offrirent de suivre les marches et contre-marches de Dominick Malcolm.

Cayrol (le seul des douze puritains dont nous n'avons pas encore raconté l'histoire) fit son affaire de Cador, d'Albaret et de tous les aventuriers qui habitaient le 11e et le 12e arrondissements.

Anatole Delamarche et le docteur Manviel résolurent d'élire domicile au café de *la Perle*, où ils étaient inconnus, ou à peu près, des habitués de la rue aux Fers.

Jacques David et le baron Mossè promirent de ne pas perdre des yeux, une seule minute, le duc de Mauves et les siens.

Quant à Christian de Sauveterre, il se réserva Fragon, c'est-à-dire le chef vraisemblable de la troupe des aventuriers.

Si le lecteur le veut bien, nous suivrons, si sombre que soit la nuit, Christian de Sauveterre dans son expédition.

Il serra la main de ses amis et descendit rapidement.

Sa voiture était à la porte.

Il se fit conduire à Montrouge, chez le cafetier du *Houx-Blond*.

Il était à ce moment trois heures et demie du matin environ.

La voiture de Christian s'arrêta devant le café du *Houx-Blond*.

On n'apercevait pas une seule lumière. Christian descendit de voiture et frappa trois vigoureux coups à la porte avec le pommeau de sa canne.

Il attendit un instant, — et ne recevant pas de réponse, — il frappa une seconde fois trois coups un peu plus fortement encore que la première.

Cette fois, une tête coiffée d'un foulard, précédée par une main tenant une chandelle allumée, apparut à la fenêtre du premier étage.

— C'était la tête du cafetier du *Houx-Blond* lui-même.

— Sacrédié! quel est le polisson qui se permet de faire un pareil vacarme à cette heure! — hurla Fragon, grossissant démesurément sa voix, pour effrayer le visiteur nocturne.

— C'est moi, — répondit tranquillement Christian.

— Qui, vous? sacrédié! — reprit le cafetier sur le même ton, — je ne vous vois pas.

— Christian, — dit celui-ci.

— Pardon, mon jeune maître, je descends, — dit Fragon en fermant rapidement la fenêtre.

Il descendit et ouvrit la porte d'entrée si rapidement qu'on eût dit qu'il s'était couché tout habillé, tant il était minutieusement vêtu de la tête aux pieds.

— Pardonnez-moi, mon jeune maître, de ne pas vous

avoir ouvert plus tôt, dit-il avec empressement, mais j'étais si loin de m'attendre à votre visite à une pareille heure, que...

— C'est bien! interrompit Christian en entrant dans le cabaret.

Fragon le suivit, après avoir fermé la porte.

— Si vous voulez entrer dans mon cabinet, mon jeune maître, dit-il en voyant Christian s'asseoir sur un des bancs du café, il fera plus chaud qu'ici; d'ailleurs, je ferai du feu.

— C'est inutile, dit Christian.

— A votre guise, mon jeune maître.

— Vous savez le sujet qui m'amène? demanda brusquement Christian en regardant sévèrement le cafetier du *Houx-Blond*.

— Non, mon jeune maître, répondit celui-ci.

— Vous osez dire non, malheureux!

— Aussi vrai que je suis en votre pouvoir, mon jeune maître, je vous jure que je ne m'en doute pas.

Ce serment fut fait avec tant de franchise naturelle que notre héros y ajouta foi.

— C'est impossible, dit-il quoique le contraire soit plus vraisemblable. — Voici de quoi il s'agit : on a incendié ma maison ce soir.

Le visage du cafetier exprima un tel étonnement et une telle terreur qu'à ce moment Christian ne douta plus que Fragon ne fût étranger à l'aventure.

Il continua :

— Pendant l'incendie on a enlevé la duchesse et on a causé la mort d'un de mes gens; par quel moyen, je l'ignore; mais il est tombé sur le pavé, roide mort, comme frappé d'une apoplexie foudroyante, bien qu'il ne fût d'un tempérament nullement apoplectique.

Pour le coup, le cafetier du *Houx-Blond* sembla lui-même foudroyé.

Ces trois mots : enlèvement, incendie et mort! lui apparurent sur la muraille, en lettres flamboyantes, comme le *Mané Thécel Pharès* du festin de Balthasar!

Disons, pour expliquer ses impressions pendant la conversation qu'il eut avec Christian, quel cours avait suivi sa pensée depuis le soir où l'étranger, autrement dit le capitaine Violette, l'avait étendu roide endormi sur une des tables de la brasserie de Mardochée.

Quand l'heure de fermer le café fut venue, Cador, Albaret, Sarrazin et tous les habitués se levèrent et se dirigèrent vers la table où ronflait le cafetier du *Houx-Blond.*

— Hé! mon maître, dit Cador, on ferme la boutique.

Le cafetier ne répondit que par un ronflement si sonore, qu'il semblait le grognement d'une bête féroce.

— Maître! dit à son tour Albaret, on nous met à la porte.

Mais le maître ne répondit pas, ou plutôt répondit sur le même ton.

Sarrazin lui prit le bras et le secoua vigoureusement.

Mais le cafetier du *Houx-Blond*, à l'exception du ronflement, ne donna pas plus signe de vie qu'une masse inerte.

Chacun le secoua à son tour, mais plus inutilement que s'ils eussent essayé d'ébranler l'Obélisque.

— Il faut y renoncer! dit Cador avec découragement.

— Que faire? demanda Albaret.

— Le laisser ici, proposa le charron.

— Ou le mettre en voiture, dit Grand-Collot, le fruitier de la rue d'Hauteville.

Cette motion fut admise à l'unanimité.

Le jeune Mathelin remonta jusqu'à la barrière Saint-Denis et revint en fiacre.

Quatre des compagnons hissèrent le cafetier dans la voiture, et Cador, qui demeurait faubourg Saint-Jacques, si on s'en souvient, ayant offert de le reconduire à Montrouge, monta derrière lui.

La femme du cafetier, à laquelle Fragon avait promis de rentrer de bonne heure, inquiète de ne pas le voir revenir, avait entre-bâillé la porte du cabaret, et se tenait sur le seuil au moment où le fiacre s'arrêta.

Cador en descendit et raconta l'aventure en tirant Fragon du fiacre et en l'emportant dans la salle.

La cabaretière, en voyant le visage cadavéreux de Fragon, crut son homme mort et poussa un cri d'effroi si éclatant et si prolongé, qu'il dut retentir jusque dans les oreilles des bourgeois endormis d'Arcueil et de Bourg-la-Reine.

— Ce n'est rien, la mère, dit Cador, en essayant de rassurer la compagne du cafetier.

— Qu'est-il arrivé? demanda celle-ci après avoir payé le cocher, entraîné Cador dans la salle et fermé la porte derrière elle.

— Moins que rien, la mère, — répondit Cador; — le bourgeois a bu un coup de plus que de coutume, probablement, et il s'est endormi, comme vous le voyez. Ainsi ne vous effrayez pas, cela ne sera rien.

— C'est pas possible qu'il se soit endormi comme ça, interrompit la cabaretière. Je le connais bien, n'est-ce pas? il a le sommeil plus léger qu'un chat.

Puis se retournant vers Fragon et le secouant à tour de bras.

— Hé! mon homme, cria-t-elle, réveille-toi! tu es

dans ta maison, près de ta bonne amie, réveille-toi, mon Charles!

Il paraît qu'il s'appelait aussi Charles.

Mais Charles ne répondait pas.

— Parole! dit la cafetière émue, s'il ne ronflait pas, je le croirais crevé. — Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon homme chéri?

Puis s'adressant au Marseillais :

— Voyons, Cador, dit-elle, il y a quelque chose là-dessous; tu peux bien me le dire, grand benêt, puisque je le saurai demain ou après.

— Je vous jure, la mère, répondit Cador, qu'il n'est rien arrivé d'extraordinaire, et que je n'y comprends rien ni les camarades non plus.

— Que ça soit extraordinaire ou non, reprit la femme, il est arrivé quelque chose! Qu'est-ce que c'est? Tu ne me feras pas croire qu'il s'est endormi aussi lourdement tout seul, je veux dire, parce qu'il aurait bu un ou deux coups de plus! — Qu'est-ce que vous avez bu d'abord?

— De la bière!

— Combien de moss?

— Trois chacun.

— Trois moss chacun! douze choppes! — fit dédaigneusement la cabaretière, en regardant avec mépris le Marseillais; — mais, moi qui te parle, j'en ai bu cinq ce soir, et regarde donc si j'ai l'œil ouvert! Je te dis que c'est impossible qu'il dorme naturellement. — J'ai vu boire à cet homme-là ses dix moss sans sourciller, et il aurait passé encore toute la nuit à gobelotter, si on l'avait laissé faire.

— A moins...— dit Cador, comme frappé d'une idée subite.

— A moins que... quoi? — interrompit la cabaretière.

— A moins, reprit le Marseillais, qu'un individu avec lequel il a trinqué un instant ne lui ai fait boire quelques drogues pour l'endormir.

— De quel individu parles-tu? s'écria vivement la femme. — Tu vois bien que tu sais quelque chose et que tu me le caches. — Mais je ne te laisserais pas sortir d'ici avant de t'avoir confessé.

— Nana m'attend, soupira le Marseillais.

— Je m'en fiche! interrompit la cabaretière, elle peut bien attendre; crois-tu que je te lâcherai pour rester seule avec un pauvre homme dans cet état-là? Tu ne sortiras pas d'ici avant qu'il ne soit éveillé tout à fait.

— Alors, la mère, tâchons de le réveiller tout de suite.

— Pour le réveiller, il faut savoir d'abord comment il s'est endormi. De quelle drogue as-tu parlé tout à l'heure? et de quel individu avec *qui qu'il* a trinqué?

— Un individu! répondit piteusement le Marseillais, qui est arrivé à la brasserie suivi de deux nègres.

— Deux nègres! répéta la femme avec étonnement.

— Deux noirs, si vous l'aimez mieux. — Sur un signe qu'il a fait à Fragon, voilà votre homme, qui le connaissait apparemment, qui est allé s'asseoir à côté de lui, à sa table, où ils ont trinqué avec des gobelets jaunes en métal.

— Qu'est-ce que tu me chantes avec tes gobelets en métal? — Est-ce qu'on boit dans des gobelets chez Mardochée?

— D'ordinaire, non, la mère; mais, cette fois-ci, par exception, on buvait dans des gobelets jaunes couleur de cuivre, de vermeil ou d'or.

— Est-ce que tu rêves, nigaud, avec tes gobelets de vermeil! ou as-tu bu un ou deux coups de trop, toi, aussi?

— Vous en croirez que ce vous voudrez, la mère, affirma Cador, mais c'est comme ca. Cet étranger, qui paraissait assez bien *calé*, puisqu'il avait deux nègres pour le servir, a fait signe à un de ses esclaves, qui a apporté deux gobelets dans lesquels il a versé quelque chose.

— Quoi donc?

— Je n'en sais rien; j'étais beaucoup trop loin pour y goûter.

— Et puis après?

— Après? ils ont causé pendant un moment, et le patron, que cette conversation n'amusait peut-être pas du tout, s'est endormi, comme vous voyez.

— Et c'est tout?

— Un point, et c'est tout, oui, la mère.

— Et qu'ont dit les camarades en voyant qu'il dormait? ils n'ont pas été étonnés?

— Ma foi, non.

— Cependant, on ne dort pas en un clin d'œil?

— Vous voyez bien que si.

— Quand il a été endormi, qu'est-ce qu'a fait l'individu?

— Il a appelé Dominick, qui paraissait aussi de sa connaissance.

— Qu'a-t-il fait?

— Dominick y est allé, et ils ont causé tous les deux pendant plus d'une demi-heure, comme une paire d'amis.

— Et, pendant ce temps-là, mon homme dormait toujours?

— Je vous en réponds! les vitres de la brasserie en tremblaient, tout le quartier a dû l'entendre.

— Et Dominick s'est-il endormi aussi? demanda la cabaretière.

— Il n'y a pas seulement pensé! répondit Cador.

— C'est extraordinaire, murmura la femme en regardant finement le Marseillais.

— C'est ce que nous nous sommes dit, les camarades et moi.

— Et comment a fini la soirée?

— Comme toutes les autres.

— L'individu, comment est-il parti? tout seul, ou en même temps que vous?

— Il est parti un moment avant nous, emmenant l'Écossais et ses deux nègres.

— Dominick ne vous a rien dit en s'en allant?

— Si, il a dit quelque chose.

— Qu'est-ce?

— Il a dit : Je m'en vais avec ce particulier que je connais beaucoup, beaucoup.

— Et c'est tout?

— Absolument tout.

— Il est évident, murmura la cabaretière, qu'on a fait avaler à mon homme un breuvage soporifique.

— Il y a gros à parier que oui, la mère, dit le Marseillais.

— Connais-tu le moyen de le réveiller, toi, mon bon Cador?

— Si j'en connaissais un, la mère, je l'aurais employé déjà.

— Si nous lui entonnions de la liqueur des braves?

— Cela ne peut pas lui faire de mal.

— Et tu ne seras peut-être pas fâché d'en prendre un doigt aussi?

— Un doigt ou deux, oui, la mère.

La maîtresse du café du *Houx-Blond* alla tirer d'une armoire une cruche de grès qui contenait la liqueur des braves.

Elle mit deux verres sur la table, et les remplissant jusqu'aux bords :

— A ta santé ! mon bon Cador, dit-elle en vidant le verre d'un seul trait, sans faire la moindre grimace, bien que la base de la liqueur des braves fût l'alcool à quarante-cinq degrés.

— A la vôtre ! la mère, répondit le Marseillais en choquant son verre contre celui de la cafetière.

Celle-ci remplit pour la seconde fois son verre et se dirigea vers Fragon étendu sur un banc.

— Tiens lui la tête, mon bon Cador, dit-elle au Marseillais.

Cador obéit à ce commandement.

La cabaretière entonna le liquide brusquement dans la bouche de l'agent amateur.

Mais Fragon avait l'habitude de dormir les dents serrées.

De façon qu'il n'entra qu'une très-faible partie de la liqueur des braves dans son gosier, mais, qu'en revanche, presque tout le contenu du verre lui *dégoulina* dans le col et provoqua chez lui un frisson salutaire.

Il ouvrit les yeux !

La cabaretière ne manqua pas de dire, en absorbant un second verre :

— Je savais bien que la liqueur des braves le ferait revenir.

— Sacrédié ! s'écria Fragon en ouvrant les yeux et en jetant sur les deux assistants des regards hébétés, où suis-je?

— Chez toi, mon homme, répondit la cabaretière, en l'entourant de ses deux gros bras.

— Chez vous, patron, répéta le Marseillais en faisant un pas vers lui.

— Qu'est-ce qu'il m'est donc arrivé? demanda le cafetier.

— Moins que rien, répondit Cador, en faisant signe à la cafetière de n'en pas trop dire tout de suite.

— Où étions-nous donc?

— Chez Mardochée, patron.

— Comment sommes-nous donc revenus ici? Je ne m'en souviens pas.

— En voiture, patron.

— En fiacre numéroté, mon homme.

— Je ne m'en suis pas aperçu. — Je dormais donc?

— Parfaitement, patron.

— Comme une toupie d'Allemagne, mon beau Charles!

— Je me rappelle, — s'écria tout à coup le cafetier du *Houx-Blond*, en se levant brusquement et en arpentant la salle d'un air agité, — c'est ce gredin de colon, avec ses deux nègres, qui m'a fait boire un narcotique.

— Vous y êtes, patron!

— Tu y es, mon homme! — Tu tiens le fil, pousse ta pointe!

— Combien ai-je dormi de temps chez Mardochée? demanda le cafetier au Marseillais.

— Trois quarts d'heure environ, patron, répondit celui-ci.

— Et qu'ont dit les autres?

— Rien.

— Même Dominick? dit le cafetier surpris.

— Même Dominick, patron.

— Et l'étranger?

— Il est parti avec l'Écossais, après avoir *jaboté* quelque temps.

— Ils sont partis ensemble? demanda Fragon en fron-

çant durement les sourcils, mouvement qui exprimait bien les colères qui grondaient sourdement en lui.

— Oui, patron.

— Dominick est un traître!

— C'est-ce que je pensais, murmura le Marseillais.

— Les Écossais ne valent pas deux liards! glapit la cabaretière en haussant dédaigneusement les épaules.

— A boire! — dit l'agent amateur d'une voix sombre en enfourchant un des bancs et en s'asseyant devant la table sur laquelle étaient les verres et la cruche contenant la liqueur.

— Bois, mon homme! — dit la cabaretière en remplissant le verre de Fragon. — Cador ne me disait-il pas tout à l'heure que tu avais peut-être bu un coup de trop. Comme si un coup de trop ou de moins pouvait faire quelque chose à mon Charles!

Celui-ci sourit dédaigneusement, et fit claquer sa langue avec délices, après avoir avalé le liquide.

Son visage reprit une expression soucieuse :

— Dominick me le payera! murmura-t-il en fermant le poing d'un air menaçant.

— Bien, mon homme! dit la cabaretière en déposant un chaste baiser sur le front de l'agent amateur; baiser, hâtons-nous de le dire, qui fit faire au cabaretier la même grimace que la boisson de Robert Margat.

— Le patron n'a plus besoin de moi? demanda le Marseillais.

— Non, mon brave Cador! répondit le cafetier du *Houx-Blond* en lui tendant la main, tu peux t'en aller. — Nous nous retrouverons demain!

— A demain, mon maître, dit Cador en se retirant, accompagné par la cabaretière.

On voit déjà par cette scène que l'opinion de Fragon

sur le bon Dominick était considérablement modifiée.

Il pensait, et non sans raison, que la conversation qu'il avait eue avec lui, en se rendant à la brasserie de Mardochée, avait décidé le jeune Malcolm à lui fausser compagnie et à s'enrôler sous d'autres drapeaux !

La noire ingratitude de l'Écossais le révolta donc, — et il conçut le projet de se venger de lui, — en le contrecarrant dans toutes ses intrigues et toutes ses opérations.

Toutefois il ne voulut pas, comme avait fait son élève, agir en traître, c'est-à-dire le frapper par derrière.

Non ! il résolut de l'attaquer loyalement, face à face.

Il chercha donc le lendemain Dominick toute la journée.

On sait quelle vie agitée mena l'Écossais ce jour-là, allant de Robert Margat à l'institutrice et de l'institutrice à Robert Margat, et de celui-ci aux lieux où il pouvait rencontrer les hommes dont il avait besoin.

Fragon parvint à le découvrir à sept heures du soir, rue du Rocher, au moment où il sortait de chez lui.

— Eh bien, garçon, lui dit-il, nous voulons donc en donner à garder à notre bon papa ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, mon maître, balbutia l'Écossais, qui ne s'attendait guère à trouver là son ancien patron.

— Tu ne sais pas ce que je veux dire, garçon, — reprit Fragon avec sévérité, — eh bien, je vais te l'apprendre : Tu es un imbécile, un ingrat et un traître !

— Mais, patron... dit Dominick.

— Il n'y a plus de patron, — interrompit avec dureté Fragon. — Je t'ai pardonné bien des sottises et bien des ingratitudes, je ne pardonne pas la lâcheté et la trahison ! — C'est fini, tu peux aller te faire pendre ailleurs. — Et

si tu as besoin de quelqu'un pour tirer la corde, tu sais où je loge.

— Mais, mon cher maître, reprit Dominick en donnant à sa voix l'accent de la prière et de la flagornerie, — je vous jure que vous avez été, que vous êtes et que vous serez toujours mon maître vénéré, bien-aimé.

— Tais-toi!—Je te répète que tout est fini entre nous! — Tu es mon ennemi à partir de cette heure! — Et tant pis pour toi, — si je te trouve sur mon chemin.

— Cher maître, ce n'est pas sérieux?

— Adieu.

— Écoutez-moi, cher maître.

— Rien!

— Je vous en supplie!

Fragon ne répondit pas; il traversa la rue et descendit lentement sans tourner la tête.

Dominick le suivit un moment.

Mais, en le voyant si résolu, il s'arrêta, médita un instant, puis, rebroussant chemin :

— Qu'il aille au diable! dit-il. Après tout, il a besoin de moi autant que j'ai besoin de lui.—Je serais bien bête de me faire de la bile pour si peu!

III

OU LES LIEUTENANTS DU CAPITAINE FRAGON PASSENT A L'ENNEMI

Cet agent philosophe, que nous avons appelé le cafetier du *Houx-Blond*, ce misanthrope auquel, contrairement à l'adage latin, tout ce qu'il y a d'humain était

absolument étranger, — Fragon pour tout dire, — sentit une sorte de commotion en quittant le bon Dominick.

A défaut de liens du sang, il y avait entre ces deux hommes une parenté naturelle qui devait, il semble, à tout jamais les river l'un à l'autre.

Dominick était plus qu'un disciple pour Fragon, c'était son œuvre, sa création, le fils bien-aimé de son esprit.

Il éprouva moralement une émotion semblable — si on nous permet cette noble comparaison — à celle que doit ressentir la mère quand l'enfant apparaît au seuil de la vie.

Toutefois, cette impression, si vive et si profonde qu'elle fût, n'eut pas une longue durée.

Il revint bien vite à la première pensée que lui avait suggérée l'abandon du jeune Malcolm.

Il résolut de se venger de lui, en mettant obstacle à ses projets.

Pour cela, il alla voir Cador et Albaret dès le lendemain.

Mais n'anticipons pas sur les événements du lendemain, et revenons à la conversation nocturne ou, pour mieux dire, matinale de Christian et du cafetier du *Houx-Blond*.

Comme on le voit, celui-ci méditait déjà, après le départ de Cador, ses projets de vengeance contre son disciple favori.

Il en était là depuis trois jours quand Christian, dans la nuit du jeudi au vendredi, vint le réveiller et l'interroger.

Nous avons laissé notre héros convaincu que le cafetier du *Houx-Blond* n'avait pas pris plus de part à l'incendie qu'à l'enlèvement.

En effet, d'un côté, Fragon avait signifié à Cador et à Albaret qu'il les abandonnait absolument si, de près ou de loin, ils prenaient part à une affaire concernant le bon Dominick.

On comprend si les deux Marseillais, dont l'antipathie pour le gentleman écossais est suffisamment connue, adhérèrent avec empressement à la proposition du cabaretier.

D'un autre côté, le bon Dominick avait soigneusement évité de se servir, pour l'incendie et l'enlèvement, des hommes qui, comme Cador et Albaret, étaient directement sous la coupe du cafetier du *Houx-Blond*.

Celui-ci n'avait donc pas eu réellement connaissance de l'expédition.

Voilà, pourquoi, nous le répétons, son visage exprimait un étonnement et une innocence auxquels Christian ne pouvait pas se méprendre.

Le personnage que nous avons appelé le Diable reprit :

— Je vous crois innocent, Fragon, et je ne vous interroge plus ; je vous consulte, si vous voulez bien?

— Je suis à vos ordres, mon jeune maître, répondit respectueusement le cafetier.

— Vous savez bien d'où part le coup?

— Du duc de Mauves.

— Naturellement. — Vous soupçonnez bien quelques-uns des hommes qui vous entourent d'être ses agents?

— J'en soupçonne un tout particulièrement, mon jeune maître.

— Lequel?

— Mon plus intelligent disciple, Dominick Malcolm.

— En effet! mais pour arriver à un pareil résultat, il faut des hommes.

— César l'a dit avant moi, mon jeune maître, hasarda pédamment Fragon, avec de l'argent on a des hommes.

— C'est vrai; mais avec des hommes, on n'a pas toujours de l'argent.

— Le duc de Mauves est riche.

— Non, il ne l'est plus.

— Il est donc ruiné?

— Totalement.

— J'ai eu de lui une fausse opinion, je le croyais avare.

— Qui a fait les fonds, puisque ce n'est pas le duc de Mauves?

— Voilà où je m'embrouille, mon jeune maître, dit le cafetier après avoir un peu réfléchi. — Et, à moins que M. Métral ne se soit mêlé de l'affaire...

— Dans quel but? dans quel intérêt?

— C'est vrai.

— Il faut chercher ailleurs.

— Je cherche avec opiniâtreté, mon jeune maître.

— Parmi les hommes pour lesquels vous avez travaillé pendant votre longue existence, quels sont ceux que cette opération peut intéresser, et qui par conséquent l'auraient subventionnée?

— Je n'en connais aucun.

— Je ne vous rappelle pas que je suis absolument maître de votre vie.

— Vous avez bien raison, mon jeune maître, car je m'en souviens pour nous deux.

— Alors, vous ne pouvez m'indiquer personne?

— Attendez, mon jeune maître, — j'ai peut-être le mot d'une charade que je cherche vainement à trouver depuis quatre jours et quatre nuits.

— Que voulez-vous dire? demanda Christian.

— Voici, répondit le cafetier.

Et il se mit à raconter, minutieusement, son aventure à la brasserie de Mardochée, en compagnie d'un étranger suivi de deux nègres.

Ce récit fit froncer, plus d'une fois, les sourcils à Christian de Sauveterre.

— Et vous n'aviez pas vu encore cet homme demanda-t-il.

— Non, répondit Fragon.

— Vous êtes certain de ne l'avoir jamais vu?

— Certain comme de mon existence.

— C'est étrange! murmura Christian, en hochant la tête.

Puis, regardant le cafetier :

— Avez-vous connaissance à Paris d'un certain capitaine Violette? demanda-t-il.

— Non!

— Un homme qui arrive des Indes ou de l'Amérique, et qui mène grand train à Paris depuis quelques semaines?

— Vous me mettez sur la voie, mon jeune maître. — En effet, j'ai ouï parler d'un étranger démesurément riche, récemment débarqué à Paris. — C'est son nom qui ne me revenait pas. — Comment le nommez-vous, déjà, mon jeune maître?

— Le capitaine Violette.

— Le capitaine Violette? répéta le cafetier du *Houx-Blond*. C'est ce nom de fleur, accolé à ce grade, qui est d'une mnémotechnie difficile; mais *capitaine Violette!...* c'est bien cela!

— Et le connaissez-vous?

— Par ouï dire; de vue, non.

— Avez-vous connu, il y a deux ans, un des plus illustres savants de Paris?

— Comment l'appelez-vous, mon jeune maître? interrompit le cafetier. Je me suis moi-même, à mes heures, occupé de sciences, et c'est bien le moins que je connaisse mes confrères.

Christian haussa dédaigneusement les épaules.

Il répondit :

— Il s'appelle Robert Margat.

— Je ne connais que lui, mon cher maître ; un de nos plus célèbres chimistes, élève du grand docteur Manviel.

— En effet. — Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— Deux ans, à peu près, mon jeune maître.

— Où est-il allé?

— Je l'ignore.

— Comment a-t-il quitté Paris?

— Comme un désespéré.

— A quel propos?

— A propos d'amour.

— Une infidélité?

— Avant la lettre, mon jeune maître.

— Qu'entendez-vous par ces mots?

— Un mariage manqué.

— C'est bien cela, affirma Christian de la tête... Et vous pourriez nommer la jeune fille qu'il voulait épouser?

— Parfaitement, mon jeune maître. C'est la fille aînée du duc de Mauves, mademoiselle Florence de Chastel.

— Le connaissiez-vous beaucoup?

— Presque intimement ; je le voyais une fois par semaine.

— Où le voyiez-vous donc? demanda Christian étonné en regardant le cafetier du *Houx-Blond* d'un air de doute.

— Rue Coquillière, mon jeune maître, tous les jeudis.

— Pourquoi les jeudis ?

— Parce que c'est ce jour-là qu'il allait dîner avec vous et vos amis, mon jeune maître, répondit en s'inclinant Fragon.

— Vous nous surveilliez, naturellement?

— Il faut bien vivre !

— Si vous revoyiez Robert Margat, reconnaîtriez-vous sa figure ?

— J'en suis certain, mon jeune maître.

— Eh bien, vous l'avez peut-être déjà rencontré, et vous ne l'avez pas reconnu ?

— Où cela ?

— Chez Mardochée !

— A la brasserie ?

— Oui.

— Il y est venu ?

— Je le crois.

— Il y a longtemps ?

— Quatre jours.

— Tout seul ?

— Avec deux nègres.

— Vous croyez que l'homme qui m'a endormi est Robert Margat? demanda le cafetier stupéfait.

— Je ne l'affirme pas, quoiqu'il y ait toute apparence.

— Et si vous me permettez de vous interroger, mon jeune maître, si c'était cet illustre savant, dans quel but m'aurait-il endormi?

— Jusqu'à présent je l'ignore ; mais rassurez-vous, je le saurai avant peu. Ce qu'il vous importe présentement d'apprendre, c'est que le capitaine Violette, qui n'est autre certainement que Robert Margat, et l'étranger avec les deux nègres, ne sont qu'un même personnage.

— Mais le docteur était pauvre, objecta le cafetier.

— On devient quelquefois si promptement riche en Amérique.

— Pourquoi aurait-il changé de nom?

— Parce qu'il a peut-être fait fortune trop vite.

— C'est juste, mon jeune maître! Mais vous mettez tant de bonté à répondre à mes questions, que je continue : puisque le capitaine Violette, ou plutôt Robert Margat, a jugé à propos, je ne sais dans quel dessein, de m'endormir, pourquoi a-t-il emmené Dominick, mon disciple favori?

— Sans doute parce qu'il avait besoin de votre silence et de la compagnie de Dominick.

— Certainement, mon jeune maître. Mais nous vivions côte à côte, l'ingrat Dominick et moi, nous ne passions pas un jour sans nous voir, plutôt deux fois qu'une. Nos connaissances, comme nos goûts, nos sentiments, nos secrets, sont les mêmes. Je.puis affirmer qu'il ne connaissait pas cet étranger, je veux dire Robert Margat, au moment où il a mis le pied dans la brasserie.

— Après? — interrompit Christian.

— C'est donc pendant que je dormais qu'ils ont fait connaissance; voilà où je voulais en venir, mon jeune maître.

— Que vous ayez été endormi ou éveillé, il importe peu. Ce qui nous intéresse, c'est la cause et l'effet de leur conférence.

— Une idée me vient, mon jeune maître! s'écria Fragon en se donnant une vigoureuse claque sur le front.

— Parlez.

— Qui sait si, pour se venger du duc de Mauves qui lui a refusé sa fille, Robert Margat ne vous a pas enlevé sa femme?

— En admettant cette hypothèse, quel rôle aurait joué là-dedans Dominick, qui travaille pour le compte du duc de Mauves?

— D'abord, mon jeune maître, on travaille bien juste, — jusqu'au moment où l'on peut se reposer. — Ensuite la leçon donnée par un des vôtres au pauvre Mardochée, la moralité que j'avais tirée de cet événement à l'usage de mon jeune disciple; enfin, l'appât d'un gain peut-être beaucoup plus considérable que celui promis par le duc de Mauves, l'a-t-il décidé à quitter son parti.

— Ces conjectures sont vraisemblables, dit Christian; toutefois, il me répugne de m'y arrêter. — Évidemment Robert Margat n'a pas trouvé Dominick à la brasserie de Mardochée par pur hasard; il savait qu'il était là, et il est venu le chercher. — Comment le savait-il? c'est là qu'est le nœud de l'aventure, — c'est là qu'il faut regarder, non ailleurs.

— Je m'y perds, mon jeune maître, — dit le cafetier du *Houx-Blond*, après avoir réfléchi un instant.

— Ce n'est pourtant pas le moment, — fit Christian. — Que comptez-vous faire aujourd'hui?

— Rien à quoi je ne puisse renoncer pour votre service, mon jeune maître, répondit Fragon.

— Bien! — Vous ferez surveiller Dominick par vos hommes, — rue du Rocher, chez lui, et rue de Varennes, chez le duc de Mauves. — Vous me rendrez compte ce soir de vos observations, et nous aviserons.

— Où cela, mon jeune maître?

— Au *Café Anglais*, ce soir à dix heures. Vous demanderez le cabinet n° 5.

— Ce sera fait, mon jeune maître.

— Si, d'ici là, vous aviez quelque chose d'important à me communiquer, vous viendriez chez moi, rue des

Petits-Hôtels ; — un de mes gens, à défaut de moi, recevra vos renseignements.

— Vous n'aurez pas, mon jeune maître, de serviteur plus fidèle et plus dévoué, dit le cafetier du *Houx-Blond* en s'inclinant profondément devant Christian.

— Je n'en doute pas, dit celui-ci en se levant et en s'éloignant ; à ce soir donc.

— A ce soir, mon jeune maître, dit Fragon en le reconduisant.

— Rue Picpus ! dit Christian au cocher, en montant en voiture.

Nous ne le suivrons pas, pour ce soir, dans ce pays lointain où la brume était si épaisse qu'il était presque impossible d'apercevoir la maison.

Il parvint cependant à découvrir celle de Robert Margat, et ne voyant aucune lumière, n'entendant aucun bruit, après en avoir fait le tour, quatre ou cinq fois, il remonta en voiture et retourna rue des Petits-Hôtels. — Il était environ sept heures du matin.

Laissons-le se reposer une heure, et revenons à Fragon, que la visite du Puritain, si matinale qu'elle fût, avait comblé de joie, puisqu'elle avait pour résultat de contrecarrer les plans du bon Dominick et de se venger de lui.

Aussitôt levé, Fragon alla chez Cador, au faubourg Saint-Jacques.

Cador, au moment où le cafetier du *Houx-Blond* entra dans sa chambre, déjeunait, en marivaudant, avec la blonde Nana, l'ancienne amie de Martha-la-Seyne, si l'on veut bien s'en souvenir, et l'ex-maîtresse d'Albaret.

— J'ai à te parler, dit Fragon.

— S'il s'agit de Dominick, interrompit le Marseillais qui comprit que le cafetier voulait éloigner Nana, vous

pouvez parler devant elle; elle exècre l'Écossais; par ainsi, elle sera de bon conseil.

— Soit! dit Fragon en s'asseyant, pendant que Nana plaçait devant lui un verre et une bouteille de kirchenwasser.

Après avoir avalé un verre, le cafetier commença :

— Il y a du nouveau depuis que je t'ai vu.

— Quoi donc? patron.

— As-tu été à la brasserie hier soir?

— Non! vous avez dit à Albaret et à moi d'éviter l'Écossais, nous l'avons évité.

— C'est juste! mais aujourd'hui, c'est le contraire qu'il faut faire.

— Comment cela?

— Il faut le rencontrer, savoir où il va et ce qu'il fait.

— Je m'en charge, — s'écria Nana, — dont les yeux étincelèrent de colère.

— Tu nous seras certainement utile, — dit le cafetier; — mais attends un moment pour savoir de quoi il retourne.

Puis, s'adressant au Marseillais, il continua :

— Puisque tu n'étais pas chez Mardochée, tu ne sais peut-être pas ce qui s'est passé hier soir, sur le coup de minuit, dans les environs?

— Qu'est-ce qu'il s'est passé?

— On a brûlé la maison de monsieur de Sauveterre, rue des Petits-Hôtels, et on a enlevé pendant l'incendie la duchesse de Mauves!

— Ah bah! s'écrièrent comme d'une seule voix, le Marseillais et la jeune femme.

— Voilà, reprit Fragon après avoir accordé un instant à leur stupéfaction.

— Et qui a fait le coup? demanda le Marseillais.

— Tu t'en doutes bien un peu? dit en souriant le cafetier.

— Ma foi, non, répondit Cador.

— Ni moi, dit Nana.

— Dominick, parbleu! fit l'agent amateur.

— Cela a dû coûter gros à ses patrons, observa Cador.

— Et ce qui va le plus te surprendre, — c'est que ce n'est pas pour le compte du duc de Mauves qu'il a travaillé, — à ce qu'il paraît, — attendu, d'une part, que son duc n'a pas le sou, puisqu'il est ruiné, et que, d'une autre part, le particulier aux deux nègres, qui m'a endormi, est épouvantablement riche.

— Ah! bah! — répéta le couple, de plus en plus étonné.

— Voilà! — dit pour la seconde fois Fragon. — Or, quatre jours après la rencontre de Dominick et de cet étranger célèbre, on incendie une maison et on enlève une femme que l'Écossais avait tant d'intérêt à enlever. — Tirez les conséquences. — C'est vraisemblablement le célèbre étranger ou l'ingrat Dominick qui ont opéré. — Comment se sont-ils accordés si vite? — Voilà ce que je ne peux pas me mettre dans la tête.

— Ni moi, — dit Cador.

— Ni moi, — répéta Nana.

— En conséquence, il est nécessaire de connaître les faits et gestes de Dominick, et pour cela, — contrairement à mes ordres antérieurs, — il faut le suivre comme son ombre. — De même qu'on ne fait pas d'omelettes sans œufs, — on ne fait pas de ces coups-là sans hommes. — Il faut donc ce soir, à la brasserie de Mardochée, recueillir sur ce double événement tous les renseignements nécessaires pour y remédier.

— Comment? dit Cador surpris.

— Désormais, mon bon Cador, nous ne travaillons plus pour M. le duc de Mauves, qui est dans une panne complète, mais pour la Société dite des Puritains de Paris, dont le capital social est représenté par la maison Mossè Flasham et frères, banquiers de haute futaie.

— Nous défaisons ce que nous avons fait alors?

— Comme tu le remarques, spirituel Marseillais.

— Bast! le travail est toujours le travail, observa Cador.

— A qui le dis-tu, Marseillais philosophe? dit le cafetier du *Houx-Blond* en se levant, après avoir absorbé un second verre de kirsch.

— Je descends avec vous, dit Cador en se levant, si vous allez en ville.

— Alors, hâte-toi.

Le Marseillais passa une redingote, mit son chapeau, et descendit précédé de Fragon, après avoir tendrement embrassé Nana.

Quant à celle-ci, demeurée seule, elle tira d'une armoire une feuille de papier à lettre, dit papier Bath, une plume et un encrier, et s'installant devant la table, sur laquelle elle avait déposé ces objets, elle écrivit la lettre suivante à son amie Martha-la-Seyne :

« Ma bonne et belle Martha,

» Ainsi que je te l'ai juré, je t'écris dès que je sais du nouveau qui peut t'intéresser.

» Je ne te parle pas de Cador, parce que cela pourrait te chagriner, quoique tu me l'aies si franchement abandonné.

» Je veux te dire seulement qu'Albaret a failli m'étran-

gler en apprenant que tu étais partie et que j'appartenais à Cador.

» Il a sauté deux fois sur moi pour me tordre le cou; mais Cador se trouvait là; malgré l'amitié qu'il a pour lui, il a manqué de lui casser les reins.

» Mon Albaret n'a pas demandé la fin de son compte, et il a filé tout doux, et je ne l'ai plus revu depuis.

» Quant à Cador, c'est un brave garçon qui fait tout ce que je veux, et je n'ai pas encore eu à me plaindre de lui.

» Mais ce que je t'en dirais est insignifiant pour toi,— puisque tu as renoncé à lui; j'en viens donc à ce qui t'intéresse, puisque tu m'as fait jurer de te le dire.

» Eh bien, ma belle Martha, on a enlevé la duchesse de Mauves et on a brûlé la maison de M. Christian de Sauveterre.

» Comment cela s'est-il fait? On n'en sait rien encore.

» Fragon et Cador sortent d'ici.

» Il paraît que c'est cet animal d'Écossais qui a fait le coup.

» Le fait est qu'il est capable de tout et qu'il a une figure de scélérat.

» Mais ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'il n'a pas fait cela tout seul. — Il a agi de moitié avec une espèce d'étranger qui va à la brasserie avec des nègres, — on ne sait pas pourquoi.

» Et alors, Fragon et Cador, de cette affaire-là, abandonnent les intérêts du duc de Mauves et prennent ceux de ton protecteur.

» Voilà ce qu'ils viennent de dire tout à l'heure, et je te le répète pensant que cela te fera plaisir.

» Fais donc ce que tu voudras d'après cela. — Si j'apprends autre chose, je t'écrirai tout de suite.

» Pour le moment, je n'ai plus rien à faire qu'à t'embrasser tout bonnement.

» Je t'embrasse donc.

» Ton amie jusqu'à la mort,

» NANA.

» *P. S.* Est-ce que c'est vrai qu'il y a des oranges bonnes à manger, dans notre pays?

» Si c'est vrai, rapportes-m'en donc une. »

Bien entendu, l'épître de la blonde fille était différemment orthographiée.

Elle la cacheta, mit l'adresse, et, après avoir jeté un châle sur ses épaules, elle descendit rapidement l'escalier et porta sa lettre à la poste.

Fragon et le Marseillais battirent pendant trois ou quatre heures le pavé de Paris sans rencontrer Dominick Malcolm.

Cador recruta Albaret au cabaret de la rue Montorgueil, où nous avons vu précédemment le frère de l'institutrice venir les embaucher pour l'enlèvement du procès-verbal.

Les deux Provençaux, après quelques libations, allaient se retirer, quand Albaret, frappant la table du poing, s'écria avec fureur :

— Sacrédié, non! je ne servirai pas M. de Sauveterre.

— Pourquoi, garçon? demanda Cador étonné.

— Parce que, répondit le jeune homme, s'il est vrai que je déteste l'Écossais, il est encore plus vrai que j'exècre ce Christian de Sauveterre.

— Bon, murmura Cador en haussant les épaules, — qu'est-ce qu'il t'a encore fait, celui-là?

— Ce qu'il m'a fait! — s'écria le jeune Marseillais fu-

rieux, — ce qu'il m'a fait! répéta-t-il en mordant de rage ses lèvres jusqu'au sang, — tu as donc perdu la tête?

— Que veux-tu dire?

— Qui est-ce qui a enlevé Martha?

— A coup sûr ce n'est pas moi, — répondit naïvement le Marseillais.

— Je ne parle pas de toi.

— De qui parles-tu donc?

— De ce damné Christian de Sauveterre; tu sais bien qu'il était chez elle pendant que nous étions ici à boire devant cette table.

— Je m'en souviens, mais il n'était pas là pour ce que tu crois.

— Que faisait-il chez toi alors pendant ton absence?

— Je n'en sais rien; mais je suis certain qu'il ne l'entretenait pas de mauvaises choses.

— C'est ce que je pensais; c'est son entreteneur.

— Albaret! — s'écria ou plutôt rugit le Marseillais;— je n'aime plus Martha et je n'aime pas plus que toi ce Christian de Sauveterre, mais je ne te laisserai pas les calomnier une seconde fois tous les deux, — et moi par suite... Tu sais bien, ajouta-t-il d'une voix sonore, que je ne mange pas de ce pain-là.

— Tu diras tout ce que tu voudras, je n'en garderai pas moins mon opinion sur cet individu. — Je mettrais ma main au feu qu'il est pour quelque chose dans la disparition de Martha. — On n'escamote pas une femme sous un gobelet, comme une muscade. — Elle a un compère, et c'est ce Christian. — Voilà pourquoi j'ai accepté avec une joie profonde la pensée de lui enlever la duchesse de Mauves.—C'est fait, j'en suis ravi; mais courir après elle pour être agréable à ce monsieur, jamais, Cador!

—Tu es un enfant, dit doucement celui-ci, et tu prends le plus mauvais chemin pour retrouver Martha.

— Comment cela?

— J'ai dans l'idée, reprit le Marseillais, que si M. Christian a été pour quelque chose dans la disparition de Martha, c'est bien plutôt dans son intérêt à elle que dans son intérêt à lui.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, interrompit Albaret.

— C'est pourtant bien simple. Il fait partie d'une société philanthropique, comme on l'appelle; c'est comme qui dirait les sœurs de charité, qui soignent les malades à l'hôpital ou chez eux; c'est même absolument tout pareil, excepté que ce sont des hommes au lieu d'être des femmes, et que leur charité ne leur est pas conseillée par la religion,

— Quels ragots me fais-tu là? demanda Albaret, qui n'avait rien compris à cette triviale définition du puritanisme faite en bégayant par le Marseillais, Martha n'était plus malade.

— Ce n'est pas qu'elle fût encore malade, reprit Cador. — Ce qui fait que ces hommes-là ne ressemblent pas entièrement aux sœurs de charité, c'est qu'au lieu de soigner le corps ils soignent le moral. Ils vous le remontent comme une pendule quand elle est arrêtée ou qu'elle avance, ou bien qu'elle retarde.

— Que j'aie le cou coupé si je comprends un mot à ta conversation.— Je te demande ce qu'ils ont fait de Martha, puisqu'ils sont plusieurs, et tu me réponds par des charades et des coqs-à-l'âne.

— Ce qu'ils ont fait de Martha! je n'en sais rien, reprit l'aîné des deux Marseillais; ils l'ont peut-être mise dans quelque maison d'éducation ou en apprentissage, je n'en

sais rien du tout; mais ce que je sais bien, par exemple, c'est que le moyen de la retrouver n'est pas précisément de tarabuster les gens qui, à tort ou à raison, peuvent lui vouloir du bien.

— Est-ce que je les tarabuste? interrompit d'un air de mauvaise humeur Albaret.

— Dans une pareille occasion, ne pas leur rendre service c'est leur nuire, et c'est ce que tu feras si tu ne veux pas nous aider à retrouver la duchesse de Mauves.

— Non! dit le jeune Marseillais, cela me ferait trop mal au cœur.

— Tu ne réfléchis pas, en outre, garçon, que c'est le désir de Fragon, pour ne pas dire son ordre.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Je ne sais pas ce que cela te fait; mais je puis te dire ce que cela te fera.

— Quoi donc?

— Fragon te lâchera, comme il vient de lâcher l'Écossais.

— Ensuite?

— Ensuite, tu chercheras ta vie où bon te semblera.

— Je ne suis pas embarrassé.

— Parce que tu as plus d'orgueil que d'expérience, et que tu crois pouvoir faire tout seul ce que nous avons tant de peine à faire ensemble.

— Je m'en tirerai toujours.

— Ce n'est pas vrai! — Tu n'as ni les reins assez solides, garçon, ni l'esprit assez mûr pour marcher et te conduire tout seul; à la première borne, le pied te manquera et tu tomberas dans le ruisseau. — Qui est-ce qui t'en retirera? Les camarades? Non! Ils ne voudront pas être désagréables au patron. Sera-ce moi? — Pas davantage.

— Tu m'abandonnerais! dit avec une sorte d'effroi qu'il ne put pas dissimuler, le jeune Marseillais.

— Si tu m'y forces, je t'abandonnerai, répondit Cador avec fermeté, et tu m'y forceras, garçon, si tu ne tiens pas compte de mes avis.

— Commande-moi autre chose, dit avec tristesse mais sans colère Albaret. — Ce que tu me demandes est au-dessus de mes forces.

— Je ne veux plus vivre alors avec un être aussi faible que toi.

— Est-ce ma faute?

— C'est peut-être la mienne? Oui ou non, réfléchis; c'est à prendre ou à laisser.

Ce disant, le Marseillais, après avoir appelé le garçon et payé la consommation, se leva et se disposait à s'en aller, quand Albaret le retenant par le bras lui dit :

— Encore un mot, mon bon Cador.

— Quoi?

— Jure-moi que, si je vous aide, je retrouverai Martha.

— Je ne peux jurer de rien, parce que ce n'est pas mon affaire; mais il y a des chances pour que des gens à qui tu auras été utile te soient à leur tour agréables. —Toute peine mérite salaire, n'est-ce pas?—Aide-toi, le ciel t'aidera.—Aidez les autres pour qu'ils vous aident. —Il y a autant de proverbes là-dessus que de jours dans l'année, et tu ne devrais pas me faire passer le temps à te les énumérer.

— Allons donc! dit le jeune Marseillais en se résignant.

— A la bonne heure, garçon! dit avec joie l'aîné des deux Marseillais en frappant avec amitié l'épaule de son compatriote.

Les deux compagnons sortirent du cabaret, et après avoir, sans doute pour n'en pas perdre l'habitude, fait une promenade devant les boutiques de joaillerie du Palais-Royal, et examiné avec l'œil du connaisseur, les diamants, et les pierres précieuses des devantures, les deux compagnons, disons-nous, se dirigèrent bras dessus bras dessous vers la rue du Rocher, du côté de l'habitation du frère de l'institutrice.

Le concierge, qui était de leur connaissance, consulté par eux, leur apprit que le bon Dominick n'avait pas passé la nuit chez lui et qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille.

Cador demanda si on l'attendait pour dîner.

Le concierge répondit qu'il ne prévenait jamais de ses départs ou de ses retours.

Les deux Marseillais se retirèrent et allèrent s'embusquer dans un petit *bouchon*, qui était situé presque en face de la maison du bon Dominick.

Ils firent un nœud à un des angles du rideau à carreaux blancs et rouges, qui couvrait la vitre, pour se ménager un jour sur la rue, et installés autour d'une table, devant une bouteille de vin blanc, ils devisèrent de choses et d'autres, sans perdre de vue la maison du frère de l'institutrice, en attendant les événements.

Disons tout de suite que cette première journée de recherche des deux Marseillais n'amena aucun résultat.

Nous dirons dans le chapitre suivant si les recherches des Puritains et du cafetier du *Houx-Blond* eurent une meilleure fin.

IV

OU LE CIEL DU DUC DE MAUVES S'ASSOMBRIT

Le baron Mossè Flasham, nous l'avons dit, s'était chargé de surveiller le duc de Mauves.

Il alla chez lui dès le lendemain matin, si matin même que le vieil amant de miss Malcolm n'avait pas encore sonné son valet de chambre.

Mais le baron Mossè, comme le soleil, entrait partout.

Il ne tarda donc pas, quoique le duc de Mauves en eût, à être introduit dans sa chambre à coucher.

Le duc avait passé une robe de chambre si collante qu'elle dessinait de haut en bas le corps décharné, ou, pour mieux dire, le squelette de celui qui l'habitait.

Sa figure livide, dont il n'avait pas eu le temps de réparer les ravages, exprimait, à la fois, la lâcheté, l'hypocrisie, la débauche, la bassesse enfin.

Quand il vit entrer le baron Mossè, il baissa la tête.

La seule vue du loyal visage du banquier le remplissait de terreur.

— A quel heureux hasard dois-je le bonheur de votre visite, monsieur le baron? demanda-t-il en s'inclinant.

— Je vais vous le dire, monsieur le duc, répondit le baron Mossè en regardant de tous les côtés pour s'assurer que cette scène n'aurait pas de témoins.

— Vous semblez chercher quelque chose? dit le duc de Mauves, comprenant très-bien ce mouvement, que le banquier n'avait d'ailleurs nul dessein de cacher.

— Je m'assure, monsieur le duc, que personne ne peut nous écouter.

— Je vous jure, monsieur le baron, que nous sommes seuls.

— Soit, dit négligemment le baron Mossè. Aussi bien, vous êtes plus intéressé que moi à ce que la communication, fort grave, que je vais vous faire, ne sorte pas d'ici.

— De quelle communication parlez-vous, monsieur le baron? demanda le duc de Mauves déjà effrayé.

— Il s'agit de madame la duchesse de Mauves.

— Encore!... interrompit le duc d'un air ennuyé.

— Encore et toujours, monsieur le duc, jusqu'à ce que la justice nous délivre vous et moi de ce souci.

— Et qu'avez-vous à me dire de sa part?

— De sa part, rien; de la mienne, bien des choses.

— Je vous écoute.

— D'abord, la duchesse qui avait trouvé un refuge chez des amis a été enlevée cette nuit.

— Enlevée!... s'écria le duc de Mauves, auquel l'institutrice n'avait pas jugé à propos de communiquer les projets de Dominick, et qui, par conséquent, ignorait cette aventure.

— Enlevée, monsieur le duc, riposta le baron Mossè.

— On n'enlève pas les cadavres, dit le duc à voix basse.

— Vous savez bien que madame la duchesse n'est pas morte, riposta le banquier en regardant le duc de Mauves avec sévérité.

— Je n'en ai pas la preuve, — bégaya M. de Mauves.

— Je vous la donnerai de nouveau quand vous voudrez, — dit sèchement le baron Mossè.

Il se fit un moment de silence pendant lequel le banquier laissa méditer le duc de Mauves.

Il reprit :

— Madame la duchesse de Mauves a donc été enlevée cette nuit.

— Et par qui, en admettant cette hypothèse? demanda le duc.

— Jusqu'ici on l'ignore; toutefois, on soupçonne quelqu'un.

— Qui donc, monsieur le baron?

— Vous, monsieur le duc.

— Moi! s'écria monsieur de Mauves, frissonnant de tous ses membres; moi! répéta-t-il en jetant sur le banquier des regards où se peignait la plus suprême terreur.

— Vous! répondit simplement le baron Mossè.

— C'est une infâme calomnie! s'écria le duc; qui peut me soupçonner?

— Moi! répondit le banquier d'un ton calme.

— Vous êtes donc mon plus mortel ennemi, monsieur le baron? hurla le duc.

— Oui! dit laconiquement le baron Flasham.

— Que vous ai-je donc fait?

— A moi personnellement, rien; à madame la duchesse, votre femme, à vos filles, à tout ce qui vous entoure, beaucoup de mal.

— Et de quel droit prenez-vous leur défense?

— Du droit que les forts ont de défendre les faibles, et les honnêtes gens de combattre les méchants.

— Monsieur le baron! vociféra le duc de Mauves, vous m'accablez!

— Après? dit dédaigneusement le baron Mossè.

— Vous êtes chez moi.

— Ensuite?

— Si vous voulez continuer sur ce ton, je serai contraint de vous céder la place, ou de vous prier de sortir.

— Et si je refuse?

— C'est vous qui l'aurez voulu, monsieur! s'écria le duc en sautant sur un timbre.

— Si je sors d'ici, monsieur, dit tranquillement le banquier, je n'y rentrerai qu'avec un commissaire de police; et, comme vous venez de le dire, c'est vous qui l'aurez voulu.

Ce mot de commissaire, si joyeux pour Polichinelle, si rassurant pour les gens qui n'ont rien à se reprocher, si redoutable pour les criminels, — ce mot de commissaire, disons-nous, produisit sur l'amant de l'institutrice un effet de terreur indicible.

Il reprit, en baissant la tête:

— J'écoute ce que vous avez à me dire, monsieur le baron.

— J'ai à vous répéter, monsieur, que plusieurs personnes, — moi entre autres, — vous accusent d'avoir enlevé cette nuit madame la duchesse de Mauves.

— Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur le baron, — dit le duc de Mauves avec un air de franchise auquel il était difficile de se méprendre, — que j'ignore entièrement l'aventure dont vous parlez.

— Cependant, interrompit le banquier, cet enlèvement ne saurait profiter à nul autre qu'à vous.

— Qui sait, monsieur le baron? madame la duchesse, de son vivant, a fait bien des conquêtes, dit négligemment M. de Mauves, et il se pourrait bien qu'un amoureux, plus hardi que les autres...

— Silence, monsieur! dit sévèrement le banquier. Vous calomniez la plus noble des femmes! Que vous n'ayez pas, personnellement, pris part à cet enlèvement, c'est possible; mais vous y avez puissamment contribué, et, complice ou auteur, je vous accuse!

— Monsieur, je n'en écouterai pas davantage, dit violemment le duc de Mauves en se levant.

— Je ne fais que vous accuser, — reprit froidement le baron; — si vous faites un pas de plus, je vous dénonce.

Le duc retomba sur son siége.

A ce moment, le valet de chambre entra dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il? — demanda le duc. — Pourquoi me dérange-t-on?

— Monsieur, — dit le laquais. — c'est M. Timoléon de Chastel, le neveu de monsieur, qui menace de tout casser si on ne l'introduit pas à l'instant dans la chambre à coucher de monsieur.

— Qu'il attende, — dit le duc. — Dites-lui que je suis en affaires.

— Il n'y a pas d'affaires qui tiennent, mon oncle, — s'écria Timoléon de Chastel en soulevant violemment la portière et en bondissant dans la chambre à coucher, jusqu'au fauteuil du duc de Mauves.

Le laquais sortit.

— Qu'as-tu, garçon? dit le duc qui, au fond, n'était pas fâché de la diversion que son neveu apportait dans la conversation.

— Ce que j'ai, mon oncle, s'écria le jeune lion; mais regardez-moi donc!

— Je te regarde, garçon, dit le duc qui ne l'avait pas encore vu de près; tu as la figure un peu fatiguée.

— Un peu fatiguée, mon oncle; vous pouvez dire ravagée, dévastée. Tout à l'heure, en passant devant la glace de votre salon, je me suis pris pour mon spectre, et j'ai eu peur.

— Excusez-moi, baron, dit le duc de Mauves, comme

s'il voulait congédier le banquier, mais l'état de Timoléon m'alarme; c'est le fils de ma pauvre sœur.

— Ne vous gênez pas, monsieur le duc, dit gravement le baron Mossè, j'ai le temps; je vous ai consacré toute ma matinée.

Le duc de Mauves fit une singulière grimace à cette nouvelle.

Puis, se retournant vers son neveu, il reprit :

— Que t'est-il donc arrivé, garçon?

— Une aventure extraordinaire : ma femme a disparu depuis avant-hier matin.

— Ta femme! s'écria le duc de Mauves en regardant tour à tour d'un œil hébété le baron Mossè et Timoléon de Chastel.

Celui-ci répondit :

— Oui, ma femme, votre fille,—ma cousine Florence, si vous l'aimez mieux.

— Elle a disparu?

— Depuis deux jours, mon oncle!

— On l'a donc enlevée aussi? — hasarda le duc de Mauves, en regardant le banquier du coin de l'œil.

Le baron crut à une comédie arrangée entre l'oncle et le neveu, et il ne sourcilla point.

— Il y a apparence qu'on l'a enlevée, répondit Timoléon, quoique ce soit à n'y rien comprendre.

— Voici, du reste, continua Timoléon, ce qui s'est passé; vous en tirerez les conséquences que vous voudrez : Avant-hier matin, un domestique en livrée est descendu de voiture et a fait remettre une lettre à Florence par sa femme de chambre. Florence, un instant après, a demandé un chapeau et un châle. Elle a suivi le domestique qui avait apporté la lettre; elle est montée dans la

voiture, et la voiture est partie bride abattue. Où? Le diable le sait.

— C'est étrange! murmura le duc de Mauves.

— En effet, dit le baron.

— Et, reprit M. de Mauves, elle n'a pas dit à sa femme de chambre quand elle rentrerait?

— Elle n'a rien dit absolument, mon oncle, répondit Timoléon.—La femme de chambre prétend qu'elle avait l'air très-mélancolique, mais je crois que c'est une flatterie.

— Tu me confonds, garçon, — dit en soupirant le duc de Mauves; — et pourquoi ne m'as-tu pas annoncé plus tôt cette mauvaise nouvelle?

— Parce que d'abord, mon oncle, il est toujours trop tôt pour annoncer les mauvaises nouvelles; ensuite, parce que j'ai passé ces dernières journées à courir de la préfecture chez le commissaire du quartier, et de chez le commissaire à la préfecture.

— Et tu n'as obtenu aucun renseignement.

— Aucun, mon oncle.

— Que t'a-t-on dit à la préfecture?

— Que c'était une histoire vulgaire; qu'il disparaissait des femmes tous les jours, et qu'on avait beaucoup de mal à les retrouver.

— Et qu'as-tu conjecturé?

— Que diable voulez-vous que je conjecture, mon bon oncle? — Si on l'avait enlevée la nuit, violemment, je ne m'inquiéterais pas autant d'elle.

— Comment cela, garçon?

— Ce ne serait pas de sa faute; elle serait excusable. — Mais ce n'est pas le cas! — Une femme qui reçoit une lettre quelconque et qui monte en voiture, va à un rendez-vous, et quand elle ne revient pas, c'est qu'elle se trouve mieux ailleurs que chez elle.

— Tu crois donc que c'est de son consentement que Florence n'est pas revenue?

— A moins que ce ne soit du mien, mon bon oncle.

— Tu ne me comprends pas! Je veux dire: Tu supposes donc qu'elle a du plaisir à rester où elle est?

— Je suis bien forcé de le supposer, mon bon oncle. Il y a à parier que si elle s'ennuyait où elle est, elle n'y ferait pas de vieux os.

— Il faut donc croire, dit le vieux duc d'un air affligé, en hochant la tête lentement, que ma pauvre fille a un amant?

— Si peu décevante que soit cette conjecture, murmura piteusement Timoléon, il faut bien l'admettre.

— Parmi tes amis qui lui faisaient la cour, en connais-tu un qui ait pu se livrer à cette voie de fait?

— J'en connais plusieurs, mon oncle.

— Les as-tu vus?

— Sans doute, je déjeune et je dîne avec eux depuis deux jours.

— Et tu n'as rien appris?

— Vous comprenez, mon bon oncle, que je ne leur ai rien demandé.

— Pourquoi, garçon?

— Parce qu'ils n'auraient pas été assez bêtes pour me dire quelque chose.

— C'est juste. — En soupçonnes-tu un en particulier?

— Ce n'est pas possible, mon bon oncle, puisque je les soupçonnais tous.

— Combien sont-ils?

— Six.

— Aussi amoureux l'un que l'autre?

— Oui, mon oncle.

— Diable ! Ceci est mauvais pour toi. Et que comptes-tu faire?

— Je vous le demande, mon oncle. Je ne suis venu que pour cela.

— Tu comprends, garçon, que je suis aussi embarrassé que toi.

— Nous allons étudier la question ensemble, mon bon oncle.

— Ce soir ou demain, garçon ! Aujourd'hui je n'ai pas le temps. Tu vois que je suis en train de causer d'affaires importantes avec M. le baron Mossè.

— Le baron vient de vous dire, mon bon oncle, qu'il n'était pas pressé. Il peut nous aider à élucider la question. Il est mortel, je veux dire marié comme moi, c'est donc pour son salut aussi bien que pour le mien que je prêche.

Le baron qui, jusqu'ici, avait cru, nous l'avons dit, que cette scène était une comédie arrangée entre le duc et son neveu, ne douta pas à ce moment de la véracité de cette narration.

— Je ne sais pas, monsieur, de quelle façon je puis vous être utile, dit noblement le baron Mossè en se retournant vers Timoléon, mais je suis habitué à estimer madame de Chastel comme j'estimais sa mère; vous pouvez donc disposer de moi.

— Merci, baron, reprit Timoléon, vous êtes un des hommes les plus malins de Paris.

Le baron sourit imperceptiblement en entendant ce mot.

Le jeune lion continua :

— Vous pouvez m'être d'une grande utilité. Voyons ! si vous étiez à ma place, que feriez-vous?

— Je ferais ce que vous avez fait, répondit le baron,

je déposerais ma plainte à la préfecture, et j'attendrais.

— En vous croisant les bras alors? demanda Timoléon.

— Je sais ce que le *statu quo*, dans cette circonstance, peut avoir de pénible, — mais avouez qu'en levant les bras au ciel, vous ne le changerez pas. — Toute réflexion faite, je vous conseille donc de vous les croiser.

— Soit! dit Timoléon mettant à l'instant ce conseil à profit, en se laissant tomber sur un fauteuil.

Puis, se retournant vers le duc de Mauves :

— Et vous, mon bon oncle, dit-il, ne saurai-je tirer des mines d'or de votre intelligence un conseil plus lumineux?

— Je t'avoue, garçon, répondit M. de Mauves, que je n'ai absolument rien à te conseiller.

— Cependant, mon oncle, si on vous avait enlevé votre femme, autrement dit ma belle tante, vous ne resteriez pas tranquillement dans votre chambre, en attendant les événements?

— Je te demande pardon, garçon ; tu me verrais aussi tranquille que je le suis présentement.

— Mais ma femme est votre fille, mon bon oncle.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Que vous vous fassiez un peu plus de bile, mon bon oncle.

— Quand j'aurais la jaunisse, en serais-tu plus avancé? D'ailleurs, espères-tu me faire croire que tu regrettes beaucoup Florence?

— Je la regrette vivement, oui, mon bon oncle.

— Tu m'as dit cent fois que tu ne l'aimais pas.

— C'est vrai, mon oncle, je ne l'aimais pas pour moi, mais je l'aimais pour les autres. On a beau dire, c'est un immense plaisir d'entendre répéter dans nos salons :

Quelle est donc cette ravissante jeune femme? Et répondre : C'est madame Timoléon de Chastel, la fille du duc de Mauves. Le cœur s'épanouit en entendant vanter les beautés de sa femme.

— Ne t'étonne donc pas, nigaud! interrompit le duc, qu'après avoir tant entendu vanter ta femme par tout le monde, un monsieur ait songé à ne l'entendre vanter que par lui!

— C'est un mot spirituel, mon bon oncle, je vous le pardonne, parce que vous en êtes chiche; mais ce n'est point un raisonnement, et encore moins un conseil.

— Tu m'ennuies avec tes conseils, garçon! j'ai bien assez de mes soucis, sans les tiens.

— De ce côté-là, mon bon oncle, je vous rends justice; vous n'êtes pas égoïste à moitié, vous.

— Monsieur le duc, interrompit le baron Mossè, pour lequel cette conversation devenait insupportable, voulez-vous répondre à la question que je vais vous faire? Peut-être monsieur Timoléon trouvera-t-il dans votre réponse le conseil qu'il cherche.

— Que voulez-vous dire, baron? s'écria Timoléon.

— Parlez, monsieur le baron, dit le duc de Mauves.

— Avant de donner pour femme à votre neveu mademoiselle de Chastel, reprit le banquier, n'avez-vous pas refusé sa main à un homme qui était éperdûment amoureux d'elle?

— C'est vrai, baron, répondit M. de Mauves, regardant le baron Mossè d'un air étonné, à cent lieues qu'il était de deviner où il en voulait venir.

— Cet homme n'était-il pas un savant médecin?

— En effet.

— Ne s'appelait-il pas Robert Margat?

— C'était son nom.

— Robert ! s'écria Timoléon.

— Vous le connaissez? demanda le banquier.

— C'est-à-dire je le connaissais, répondit le jeune homme, et intimement ; nous avons fait nos classes ensemble, au collége Louis-le-Grand.

— Comment l'avez-vous perdu de vue? dit le baron.

— Comme on perd de vue les gens qui sont sous terre.

— Vous croyez donc qu'il est mort?

— Parbleu ! vous le savez aussi bien que moi! C'est un capitaine d'aventures qui l'a dit chez vous, à dîner, et qui a fait passer à tout le monde le *Times*, dans lequel il y avait un article nécrologique sur lui.

— Eh bien, précisément, — reprit le banquier,— plusieurs personnes m'ont affirmé que le capitaine d'aventures, comme vous l'appelez, que vous avez vu chez moi, — et qui se nomme le capitaine Violette, — n'était autre que l'illustre docteur Robert Margat.

— Ah bah ! — s'écria Timoléon en regardant le banquier d'un air stupéfait.

— Eh bien, vous me croirez si vous voulez, monsieur le baron,—dit le duc de Mauves,—mais j'avais fait chez vous la même remarque; je l'ai même communiquée à Timoléon.

— C'est vrai, mon oncle.

— Ce capitaine, — continua M. de Mauves, — marivaudait fortement des yeux avec ma fille, et Florence ne cessait pas de le regarder.

— Croyez-vous, mon oncle?

— Je t'ai averti.

— Voilà bien ce qui prouve, mon oncle, qu'un homme averti n'en vaut pas deux.

— Et si le capitaine Violette, reprit le duc de Mauves

en s'adressant au baron Mossè, n'est autre, comme je n'en doute pas, que le célèbre Robert Margat, quelle conclusion, monsieur le baron, tirez-vous de cette aventure ?

— Une conclusion bien simple, monsieur le duc, répondit le banquier. Je connaissais aussi, ajouta-t-il en fronçant légèrement le sourcil, Robert Margat; c'est un homme de grande volonté et de grande patience; ou je me trompe fort, ou il a été demander aux aventures l'oubli d'un ardent amour qu'il n'a pas trouvé.

— De façon, baron, interrompit vivement Timoléon, que, selon vous, ce serait Robert qui aurait enlevé Florence. De la part d'un camarade de collége, ce serait petit.

— Je n'accuse pas Robert Margat, répondit le banquier ; je vous montre une piste, c'est à vous de la suivre.

— Si vous êtes bien certain que c'est lui, baron?...

— On n'est jamais absolument certain de rien, monsieur Timoléon, dit gravement le baron Mossè!—Je vous donne un renseignement, tirez-en les conséquences que vous voudrez; je n'ai plus rien à vous dire.

— Merci, baron. Je vais mettre votre renseignement à profit.

— Comment cela, garçon? — demanda le duc.

— En allant chez Robert, parbleu !—répondit le jeune homme.

— Tu crois qu'il sera assez sot pour te recevoir ?

— S'il ne me reçoit pas, j'attendrai qu'il sorte.

— Et qu'est-ce que tu lui demanderas?

— Pardieu ! ma femme.

— Et tu t'imagines, en cas qu'il l'ait, qu'il te la rendra?

— Je m'imagine cela, moi! Oui, mon bon oncle,—dit avec suffisance Timoléon.

— Eh bien, je ne te retiens pas, garçon ; tu peux commencer l'expédition dès aujourd'hui.

— Vous me prêterez bien un peu le collet, mon bon oncle?

— Ma foi, mon garçon, j'ai beaucoup à faire moi-même ces jours-ci, et je ne me soucie pas de me mêler des affaires des autres.

— Comment, mon oncle!—s'écria Timoléon exaspéré en se levant, — comment! je suis non-seulement votre neveu, mais votre gendre, et vous m'appelez : *les autres!* Vous l'avez entendu, monsieur le baron, il m'a appelé : *les autres!*

— Voyons, garçon, — dit d'un air ennuyé le duc de Mauves, — va-t'en chercher ta femme, si tu peux, et laisse-moi causer tranquillement avec M. le baron.

— Je vous revaudrai cela, mon oncle, dit Timoléon en pinçant les lèvres. Vous me laisserez bien toutefois le temps de demander au baron, s'il la sait, l'adresse de mon ami Robert Margat.

— De Robert Margat, non! répondit le banquier, mais du capitaine Violette.

— Soit, baron; et où demeure-t-il, ce capitaine Violette!

— Rue Picpus, dit le baron Mossè, au milieu de la rue, la seule maison précédée d'une haute et longue grille.

— Merci, baron, dit Timoléon en prenant son chapeau. — Quant à vous, mon bon oncle, ajouta-t-il en menaçant le duc du doigt, je vous répète que je vous revaudrai cela.

Le duc de Mauves haussa les épaules.

Timoléon sortit.

— Singulière coïncidence, monsieur le baron, dit le duc.

— En effet, reprit le banquier; mais nous nous sommes suffisamment occupés des affaires de votre neveu, revenons, s'il vous plaît, aux vôtres.

— Parlez, monsieur le baron.

— Vous avez à votre service (un service que je ne sais comment qualifier) un jeune homme nommé Dominick Malcolm.

— C'est un jeune homme d'une haute intelligence, ainsi que vous avez pu vous en apercevoir quand vous avez eu affaire à lui, monsieur le baron.

— Oui, — dit celui-ci en regardant son interlocuteur avec ironie.

— Il est plus mon ami que mon serviteur.

— Je vous en fais mon compliment. Eh bien, c'est lui que je soupçonne, et non sans raison, d'avoir enlevé madame la duchesse de Mauves.

— Y songez-vous, monsieur le baron?—s'écria le duc de Mauves de l'air le plus innocent.

— Je ne songe même qu'à cela, monsieur. Or, voici où j'en veux venir : J'affirme et je suis prêt à jurer, que c'est Dominick Malcolm qui a enlevé la duchesse. J'ai donc l'honneur de vous dire, monsieur, que si d'aujourd'hui en huit, la duchesse, qu'on peut avoir emmenée à l'étranger, n'est pas de retour à Paris, je vous fais arrêter, vous et Dominick Malcolm, aussi vrai que je m'appelle Mossé, et que je suis un honnête homme.

— M'arrêter! bégaya le duc de Mauves, dont la figure prit une teinte terreuse, m'arrêter! monsieur le baron, et pourquoi?

— Pour empoisonnement et violation de sépulture! dit le banquier en se levant.

Le duc de Mauves n'eut pas la force de dire un mot.

Le baron Mossè sortit de l'appartement, laissant M. de Mauves atterré.

Quand il releva la tête, n'apercevant plus le banquier, il poussa un cri de terreur.

Il crut que le baron Mossè était allé déjà déposer sa plainte, et qu'il avait toute la police à ses trousses.

Il sonna vivement.

Un domestique parut.

— Dites à miss Malcolm que je l'attends, dit-il.

Cinq minutes après le départ du banquier, l'institutrice entra dans la chambre à coucher.

— Qu'arrive-t-il? demanda-t-elle en entrant.

— Un épouvantable événement, chère miss! répondit le duc, un événement à faire dresser les cheveux sur la tête!

— Qu'est-ce donc? demanda d'un air indifférent miss Malcolm.

— On a enlevé la duchesse! répondit le duc de Mauves.

— Eh bien, fit l'institutrice sur le même ton, on a enlevé la duchesse. Après? C'est cela qui vous effraie? c'est cela que vous appelez un épouvantable événement?

— Comment! Élisabeth, reprit le duc étonné de son sang-froid, vous ne voyez pas les terribles conséquences de cette aventure?

— Quelles conséquences? Je vois que nous sommes arrivés au but que nous nous proposions. Qu'y a-t-il là d'affligeant pour nous! Vous voulez être délivré. Que demandez-vous maintenant?

— Vous connaissiez donc cet enlèvement, chère miss.

— Naturellement, répondit avec orgueil l'institutrice, et à vous dire vrai, je crois y avoir quelque peu contribué!

— Et vous ne m'avez pas dit un mot?

— A quoi bon?

— Nos intérêts ne sont-ils pas les mêmes?

— Sans doute, mais votre système nerveux, cher duc, est tellement irritable qu'il est bien permis d'hésiter à vous confier des projets... irritants. Remarquez, en outre, que l'aventure est des plus récentes, puisqu'elle s'est passée cette nuit. Ajoutez que je n'en ai connu le résultat, qu'il y a une heure, et que si le baron Mossè ne vous avait pas contraint à vous lever, vous dormiriez encore très-vraisemblablement.

— Vous avez raison, chère Élisabeth, dit le duc, en embrassant la jeune femme.

— Parbleu! dit celle-ci en haussant les épaules.

— Et... balbutia M. de Mauves, qu'est-il arrivé?

— La duchesse a été enlevée, comme vous savez...

— Et depuis?

— Depuis, elle est en lieu de sûreté, gardée à vue.

— Et... que fera-t-on d'elle, dit avec hésitation le duc de Mauves en baissant la tête.

— On la remettra dans son caveau, répondit froidement l'institutrice.

— Quand? demanda le duc à voix basse.

— Je vous le dirai ce soir.

— Est-on sûr de l'homme qui la garde?

— C'est Dominick.

— Ah! chère miss! s'écria le duc de Mauves, vous me faites passer de la mort à la vie! Le baron Mossè m'a menacé de me faire arrêter si on ne la retrouvait pas d'ici huit jours!

— Eh bien, on la retrouvera dans son tombeau. Qu'est-ce que cela lui fait, au baron! Pourvu qu'on la retrouve.

— Je ne sais pas pourquoi, ma chère miss, mais j'ai peur.

— Je sais bien pourquoi, moi, cher duc, c'est parce que vous avez généralement peur de tout.

— Oh! miss, dit en se défendant le duc de Mauves.

— Ne dirait-on pas que nous nous connaissons d'hier!

— Avouez, chère miss, que des événements de cette sorte sont bien de nature à donner la crainte à l'homme le plus courageux.

— A un homme, je ne dis pas, interrompit avec fierté l'institutrice.

— Puisque vous savez tout, chère miss, reprit le duc, vous connaissez peut-être aussi l'enlèvement de Florence!

— Je le connais.

— Et vous ne m'en avez rien dit?

— C'était inutile. J'ai pris le parti de ne vous montrer que les roses et de vous cacher les épines.

— Vous savez qui l'a enlevée?

— Oui.

— Le baron Mossè accuse Robert Margat?

— Il a raison.

— C'est lui?

— C'est lui.

— Il se fait appeler le capitaine Violette?

— En effet.

— Et pourquoi l'a-t-il enlevée?

— Parce qu'il l'aime, cher duc!

— Et vous avez contribué aussi à cet enlèvement?

— Un peu, répondit en souriant miss Malcolm.

— Dans quel but?

— Dans le but de vous débarrasser de la duchesse.

— Je ne vous comprends pas, chère miss.

— Je m'expliquerai plus tard, cher duc.

V

THÉORIE DE L'AMOUR

Madame Timoléon de Chastel (Florence de son prénom) n'avait pas pour Robert Margat, tant s'en faut, autant d'amour que Robert Margat en avait pour elle.

Indolente et voluptueuse comme une créole ou une Provençale, elle ne voyait dans l'amour que le côté qui le rend vif, mais rapide et court, je veux parler du plaisir.

Quand on se demande consciencieusement pourquoi on cesse d'aimer, on peut se répondre à coup sûr que c'est par abus du plaisir, par satiété.

Donc l'amour, envisagé au point de vue de la volupté seule, porte en soi sa propre cause de destruction.

La Palisse lui-même aurait pu dire qu'on perd tout à fait l'appétit quand on est rassasié.

La moitié de l'espèce humaine, pour le moins, s'imagine que le plaisir est la cause et le but de l'amour. C'en est l'effet, la résultante, rien de plus.

Il n'y a d'amour vrai, sérieux, complet, durable, ferme, que celui qui se compose de la triple force, morale, intellectuelle et physique.

Je mets la force physique en dernier à dessein.

Sans la participation de ces trois forces, de part et d'autre, l'amour est faux, nul.

Un amoureux, beau intellectuellement et physiquement, manque-t-il de la force morale, — il y a là cause de ruine.

Un amoureux beau moralement et physiquement manque-t-il de la force intellectuelle, — j'entends par là un homme beau, bon... et bête, — (j'affirme qu'il y a des exemples), il y a là cause de ruine.

Un amoureux beau moralement et intellectuellement, manque-t-il de la force physique, il porte en lui le germe de destruction de son amour.

Or, regardez autour de vous, chers lecteurs, et surtout belles lectrices, ou, pour mieux dire, regardez en vous.

A quelle cause attribuez-vous votre abandon, madame?

Comment expliquez-vous votre séparation, monsieur?

Ne vous souvient-il plus déjà, madame, de vous être cent fois adressé intérieurement cette question :

« Que manque-t-il donc à mon amoureux? »

Il lui manquait, madame, une de ces trois vertus dont je vous parle, et dont vous possédez le merveilleux trésor.

Il lui manquait le cœur, sans doute?

Ou (pardonnez-moi, madame), ou l'esprit peut-être?

Ou, malgré ses trésors d'esprit et de cœur, son nez était de travers, ses cheveux couleur acajou, son oreille rouge, son dos voûté par la méditation, ou plus simplement sa cravate mal mise, ou ses bottes mal faites?

Voilà certainement ce qui lui manquait, à votre amoureux, madame.

Et vous, monsieur, quand après avoir respiré tous les parfums de la femme que vous aimiez, vous vous êtes réveillé un beau matin en vous grattant mélancoliquement la tête, ne vous souvient-il plus de vous être adressé cette question :

« Pourquoi ai-je cessé aujourd'hui d'aimer la femme que j'adorais hier?

» Que lui manque-t-il donc? »

Ce qui lui manquait, monsieur, c'est peut-être l'esprit, la science, que la nature vous a distribué à si haute dose.

Votre amoureuse était peut-être d'une ignorance humiliante.

Vous le saviez, sans doute, le jour où vous en avez fait la conquête; mais vous vous êtes persuadé que vous étiez assez savant et assez spirituel pour deux; et vous vous êtes embarqué sur cette nef, dont vous avez tenu à la fois les rames et le gouvernail. Mais la conduite d'un esquif, si léger qu'il soit, est un labeur trop rude pour un seul.

Ce que voyant, vous n'avez trouvé rien de mieux à faire, pour alléger la barque et vos peines, que jeter votre charge à la mer.

Voilà, monsieur, comment vous avez cessé d'aimer aujourd'hui la femme que vous adoriez hier.

Si je me trompe, — ce dont je vous demande pardon, — et qu'au lieu d'être outrageusement ignorante, elle fût, au contraire, démesurément spirituelle, c'est qu'elle n'était pas, monsieur, d'une moralité... foncière... éprouvée... radicale...

Et si ce n'est pas cela encore qui lui manquait, c'est incontestablement la beauté.

Or, permettez-moi, dans ce cas, de vous adresser à mon tour cette simple question :

Que diable allez-vous faire dans cette galère?

Donc, le plaisir n'est pas la cause, mais bien l'effet de l'amour.

Dis-moi qui tu aimes, je te dirai comment tu es aimé.



Dis-moi comment tu as aimé, je te dirai pourquoi tu n'aimes plus.

Qu'on nous pardonne cette digression, que nous avons faite aussi courte que possible; elle était nécessaire pour expliquer les façons d'être, et surtout la façon d'aimer de madame Timoléon de Chastel.

En dehors de la volupté, elle ne demandait rien à l'amour.

Elle aimait comme elle respirait un parfum, comme elle écoutait la musique.

Rien d'idéal, rien d'intellectuel dans sa manière d'aimer. La force sensuelle seule, exaltée au plus haut degré, remplaçait le sentiment de l'intelligence.

Intellectuellement et moralement, elle était sourde et muette.

Elle avait des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne point entendre.

Son unique pensée, sa seule préoccupation, son goût étaient le soin de sa beauté.

Absolument dénuée de sens moral, elle ne voyait dans l'homme qu'un jouet plus ou moins agréable.

Mais que les ressorts fussent d'acier, d'or ou d'argent, elle ne s'en inquiétait guère.

Elle ne croyait pas donner le plaisir, elle ne songeait qu'à le prendre.

Qu'il lui vînt d'ici ou de là ou d'ailleurs, elle l'acceptait comme il venait, non à cause de celui qui l'offrait, mais à cause de l'offre.

En dehors, absolument rien !

Pas même le piano, auquel elle avait été exercée dès l'enfance, et sur lequel elle était d'une grande force.

Elle apportait en jouant la même indolence, la même

froideur, qu'elle apportait en amour, en dehors de la volupté.

A l'esprit près, il y avait de la chatte en elle.

Elle en avait les frissons, les engourdissements, les allongements, les langueurs, les sensations nerveuses, les soubresauts électriques.

L'orage l'abattait.

Telle était la femme qu'aimait l'illustre Robert Margat.

Telle était la femme pour laquelle, de grand, il était devenu bas.

On comprend donc, sans que nous ayons besoin de le raconter, avec quelle joie elle accepta cette bonne fortune que le hasard lui présentait dans la personne de son premier amoureux.

N'était-ce pas pour lui que son cœur avait battu pour la première fois?

Ses rougeurs, en l'entrevoyant par la fenêtre; ses pâleurs, quand l'institutrice, arrivant sur la pointe du pied, la surprenait les yeux braqués sur la maison voisine; sa fièvre pendant laquelle Robert Margat lui était apparu comme l'ange de la santé; ses luttes avec son père, ses projets de fuite ou de suicide, ses premières insomnies, ses premiers rêves, ses premiers désirs, tout son passé de jeune fille, enfin, ne lui revenait-il pas à l'esprit en retrouvant, d'une façon si inattendue, son amoureux?

Elle accueillit donc avec transport cette existence que Robert Margat lui offrait entre deux baisers.

Ce rêve adorable *du cœur* et *de la chaumière*, elle ne songea point qu'il était irréalisable.

Margat lui dit :

— C'est ici que nous devons vivre, ma belle, et mourir!



Elle répondit, sans regarder au delà, à son amoureux :

— Vivons donc et mourons ici !

Et il ne fut plus question du monde. Ils s'abandonnèrent l'un à l'autre, avec la joie ardente et la naïveté des preux qui s'en allaient mourir en Palestine.

De Timoléon, le mari, — du duc de Mauves, le père, — des parents, des amis, des valets, pas un mot, pas un souvenir ! — Un oubli absolu de tout ce qui n'était pas eux !

Voilà où ils en étaient tous les deux le jour où Timoléon de Chastel demandait conseil à son oncle et au baron Mossè.

Ils déjeunaient dans une fraîche et verte salle, qui ressemblait bien plus à une orangerie qu'à une salle à manger, quand celui des nègres que nous avons appelé Patrico apporta à Robert Margat la carte de visite du mari de madame de Chastel.

Robert Margat sourit en voyant le nom de Timoléon.

— Qu'y a-t-il ? demanda la jeune femme.

— Moins que rien ! répondit l'illustre savant.

— Une visite ?

— Oui, et tu ne devinerais jamais de qui.

— Quelqu'un du Nouveau-Monde ?

— Non, un camarade de l'ancien.

— Il faut le recevoir.

— Je veux bien, mais après que tu auras lu son nom.

— Son nom est donc un passe-port ? dit la jeune femme en prenant la carte de visite.

— Regarde !

Madame de Chastel poussa un cri en voyant le nom de son mari.

Mais qu'on se rassure bien vite, ce cri n'avait rien de douloureux ni d'effrayant.

C'était un cri *gouailleur*, si on nous permet cette expression.

Il indiquait la malice, l'ironie, une sorte de défi.

L'œil voilé, souriant, moqueur de la Joconde, n'est pas certainement plus expressif que ce cri.

Il semblait dire :

— Ce serait curieux de faire déjeuner mon mari avec nous !

Robert Margat en comprit si bien le sens intime, qu'il dit d'un ton enjoué :

— Faut-il le faire entrer ?

— A votre guise, mon seigneur, répondit en éclatant de rire madame de Chastel.

— Fais-le entrer dans mon cabinet de travail, dit Robert Margat à Patrico.

Celui-ci sortit.

— Il sait donc ton nom ! demanda la jeune femme.

— Je n'en sais rien, répondit Robert; il a demandé à parler au capitaine Violette ; le capitaine Violette va lui répondre.

— Que peut-il avoir à te demander ?

— Je n'en sais rien; mais, quoi qu'il demande, tu peux être certaine qu'à moins que ce ne soit toi, je le lui accorderai.

Robert Margat déposa un baiser sur les lèvres de madame de Chastel et se rendit sous la tente où se sont passées les dernières scènes de la troisième partie de ce livre.

Timoléon, en venant, avait fait son plan.

Il le croyait merveilleux.

Voici en quoi il consistait :

— Je vais aborder Robert Margat, s'était-il dit, en lui disant brusquement, à brûle-pourpoint : « Bonjour, Robert. » Il se déconcertera et la reconnaissance sera bientôt faite.

En attendant l'amant de sa femme dans le cabinet de travail, il repassa ces simples paroles : « Bonjour, Robert ! » et quand Margat entra, il ne manqua pas de les prononcer vivement.

Malheureusement pour lui, pendant qu'il faisait le plan de surprendre Robert, celui-ci faisait le plan de n'être pas surpris.

De façon que l'illustre savant, en lui entendant dire : Bonjour, Robert, retourna la tête comme si Timoléon parlait à quelqu'un derrière lui.

Ce que voyant, le mari de madame de Chastel répéta sa phrase, mais sans plus de succès.

— Que voulez-vous, monsieur? demanda d'une voix grave Robert Margat, en donnant à son visage l'expression la plus dure.

— Tu ne me reconnais donc pas, Robert, dit Timoléon ; je suis Timoléon, ton camarade de collége.

— Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire ! je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Mais nous avons fait presque toutes nos classes ensemble, au collége Louis-le-Grand.

— J'arrive d'Amérique, monsieur, et je n'ai jamais habité la France ! Je ne sais donc pas comment expliquer votre erreur.

Le ton sérieux sur lequel furent prononcées ces paroles déconcerta et troubla si fort Timoléon, qu'il devint rouge comme une framboise.

— Excusez-moi, capitaine, balbutia-t-il. Mais s'il y a erreur, je ne suis pas le seul à me tromper.

— Que voulez-vous dire?

— Vous connaissez le banquier Mossè Flasham?

— Le baron Mossè est mon banquier, répondit Margat.

— Eh bien, c'est lui qui m'a dit que vous étiez Robert.

— Vous aurez mal entendu.

— Il me l'a dit et répété.

— C'est impossible.

— Le duc de Mauves, mon oncle, a fait chorus avec lui.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le duc de Mauves. Quant au baron Mossè, attendu qu'il est mon banquier, et qu'il me remet constamment mes fonds, à moins d'être un fou, il n'accepterait pas ma signature, s'il la croyait fausse.

— C'est vrai, capitaine, dit Timoléon confondu, et plus je vous examine de près, moins je trouve que vous ressemblez à mon camarade Robert Margat.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire, monsieur?

— C'est tout, capitaine. Il ne me reste plus qu'à vous présenter humblement mes excuses.

— Je les reçois, monsieur, — dit d'un air hautain le capitaine. — Toutefois je n'oublierai que vous m'avez dérangé de très-graves occupations que quand vous m'aurez dit à quel titre, même en me prenant pour votre ami de collége, vous veniez chez moi. — Vous êtes peut-être étonné de ma question, mais souvenez-vous que je suis Américain,—et que tout homme du Nouveau-Monde a pour l'ancien toute la curiosité des enfants. Faites-moi donc, à moins que ce ne soit un mystère, la grâce de me dire ce que vous vouliez à l'homme auquel, au dire du baron Mossè, je ressemble si fort.

— Ce n'est pas un mystère, capitaine, répondit Timoléon, et mon erreur serait sans excuses, si je ne vous en

disais pas la cause. Comme vous avez pu le voir par ma carte de visite, je me nomme Timoléon de Chastel.

— Un beau nom ! dit gravement l'illustre Margat.

— Un des plus vieux noms de la noblesse française. Je me suis allié, par convenance, sinon par amour ou par raison, à une famille dont le nom est pour le moins aussi antique et aussi noble que le mien. Je veux parler de la famille des ducs de Mauves.

— En effet, interrompit Robert, je connais cette famille. Un de ses descendants se trouvait aux côtés de Lafayette pendant la guerre de l'Indépendance; son nom est presque aussi illustre dans notre pays que dans le vôtre.

— Eh bien, capitaine, j'ai épousé la fille du duc de Mauves, et non-seulement je suis son gendre, mais je suis aussi son neveu.

— Mes compliments sincères, monsieur, dit en souriant imperceptiblement Robert Margat.

— Or, un matin en entrant chez moi, j'ai été tout surpris d'apprendre que la fille du duc de Mauves, autrement dit ma femme, avait disparu comme par enchantement.

— Comment, disparu ? demanda Robert Margat d'un air d'incrédulité.

— Disparu comme une muscade, capitaine; envolée, évanouie ! Où? comment? je n'en sais rien.

— Vous me surprenez, monsieur. Comment une femme peut-elle disparaître aussi vite?

— C'est ce que je me demande, capitaine, comment Florence, — qui est suffisamment grasse d'ailleurs...

— Ah ! madame de Chastel s'appelle Florence ?

— Oui, sa mère habita longtemps l'Italie et en souvenir des jours qu'elle a passés dans la Péninsule, elle

a donné à sa fille le nom d'une de ses cités.—Or, disais-je, comment Florence, qui est d'ailleurs douée d'un embonpoint respectable, a-t-elle pu s'évanouir et s'envoler comme une flamme, ou filer comme une étoile?

— Je ne me l'explique pas, monsieur. Franchement, je ne parviens pas à me l'expliquer.

— Eh bien, capitaine, si vous, qui n'y avez pas d'intérêt, vous ne vous l'expliquez pas, comment voulez-vous que j'y parvienne?

— Croyez, monsieur, que je vous plains de tout mon cœur.

— Merci, capitaine.

— Je vous plains, répéta Robert Margat; mais, tout en vous plaignant, je suis forcé de vous rappeler le principal sujet de notre conversation, dont vous semblez vous écarter, involontairement sans doute, mais démesurément.

— De quoi parlions-nous donc, s'il vous plaît, capitaine.

— Nous parlions, répondit le médecin en souriant, de la personne que vous nommez Robert Margat, et pour laquelle vous me faisiez l'honneur de me prendre tout à l'heure.

— Mais nous ne parlons pas d'autre chose, capitaine.

— Comment cela?

— Vous parler de ma femme, c'est vous parler de Robert.

— Avouez que ce renseignement n'était point oiseux.

— Robert a été amoureux de ma femme avant moi, et quelques personnes assurent qu'il l'est redevenu depuis moi; en d'autres termes, on le soupçonne d'être l'auteur de l'enlèvement.

— On ne soupçonne pas un homme d'un pareil attentat sans preuve!

— Sans doute, capitaine.

— Avez-vous une preuve ?

— J'en ai deux.

— Lesquelles?

— Mon oncle et le baron Mossè.

— Ce sont des témoins et non des preuves, monsieur.

— Ce sont eux qui m'ont mis martel en tête à propos de mon camarade Robert Margat.

— Avez-vous jamais eu à vous plaindre de lui?

— Jamais, bon Dieu! c'est le plus brave garçon, ou plutôt (car on dit qu'il est mort dans l'autre monde) c'était, de son vivant, le plus brave garçon de la terre, un nigaud, ignorant les premiers éléments du savoir-vivre, mais, au demeurant, un homme intelligent et très-savant, à ce qu'on dit.

— Alors, que veniez-vous lui dire?

— Je voulais lui dire : Mon brave ami, on t'accuse d'avoir enlevé ma femme. Si c'est de ton goût et du sien, garde-là, mon camarade; mais ne me fais pas chercher plus longtemps cette aiguille qu'on appelle une femme, dans cette grande botte de foin qu'on appelle Paris.

— C'est là tout ce que vous lui auriez dit, cher monsieur?

— Absolument tout, capitaine.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, en ce cas, le regret que j'éprouve de n'être pas celui que vous cherchez.

— Vous êtes trop bon, capitaine.

— C'est bien naturel. Entre hommes qui s'estiment, il faut s'entr'aider.

— Merci mille fois, capitaine. — Tenez, capitaine, reprit Timoléon, puisque vous me paraissez d'humeur

si obligeante, permettez-moi de vous demander un conseil.

— Parlez, cher monsieur.

— Que feriez-vous à ma place?

— D'abord, je ne m'y serais pas mis.

— Bien riposté, capitaine, — mais supposez que malgré vous vous y soyez, — que feriez-vous?

— J'attendrais tranquillement le retour de ma femme.

— Vraiment, capitaine?

— Aussi vrai que votre démarche auprès de moi est infructueuse jusqu'ici.

— Qu'appelez-vous attendre tranquillement? On n'est pas tranquille quand on entend les éclats de rire du monde, et c'est ce qui va arriver indubitablement.

— Pourquoi?

— Parce que c'est un cas risible.

— Croyez-vous? dit négligemment Robert Margat.

— J'en rirais le premier, moi qui vous parle.

— Eh bien, cher monsieur, riez-en tout seul, dans votre for intérieur, et faites faire une note que vous enverrez aux journaux, dans laquelle vous direz que sur les avis d'un médecin de la Virginie, vous avez envoyé aux eaux madame de Chastel, atteinte d'une pulmonie ou d'une bronchite aiguë.

— Capitaine, vous me sauvez! je n'avais pas songé à cela.

— Rien n'est plus simple.

— On ne pense jamais qu'aux choses les plus difficiles.

— Quant à l'ordonnnance, si vous n'avez pas un médecin de la Virginie sous la main, je puis vous en procurer un sans difficulté.

— Vous me comblez, capitaine, et je ne sais comment reconnaître votre affabilité.

— L'affabilité est une seconde nature chez les gens du monde. — Avez-vous sous la main un médecin de la Virginie?

— C'est comme un fait exprès, capitaine, je n'en ai pas un seul.

— Eh bien, cher monsieur, plus privilégié que vous, j'en ai précisément un chez moi. — Il arrive tout droit d'Amérique, non pour faire fortune, — il est incroyablement riche, — mais pour enrichir la France de ses merveilleuses découvertes. — Nous devons déjeuner ensemble. Si vous voulez attendre un instant, je vais vous faire donner une ordonnance qu'il vous suffira de montrer pour empêcher de s'égayer à vos dépens les gens assez mal avisés pour rire du malheur de leur prochain.

— Vraiment, capitaine, on n'est pas plus aimable, et je n'ai pas de termes pour vous remercier.

—Vous me remercierez plus tard,— dit Robert Margat en s'éloignant.

L'illustre médecin entra dans la salle à manger, où madame de Chastel l'attendait, en se tordant de rire.

Il lui résuma la conversation qu'il venait d'avoir avec Timoléon, à la grande joie de Florence, dont la gaieté éclatait si hautement, qu'en tendant les oreilles son mari eût certainement pu l'entendre.

Robert Margat se fit apporter une plume, de l'encre et une feuille de papier, et il écrivit — la main passée autour du col de la jeune femme — l'ordonnance qu'il avait promise à Timoléon.

Il signa :

« ROBINSON (de la Virginie). »

Et après avoir embrassé amoureusement la jeune femme, il porta l'ordonnance à son mari.

Celui-ci s'en saisit, et après l'avoir lentement parcourue des yeux, remercia Robert Margat.

La lecture achevée :

— Vous me permettez, capitaine, dit-il, si je ne suis pas trop ridicule à vos yeux, de venir vous exprimer de temps à autre ma reconnaissance.

— Je recevrais avec un plaisir excessif votre agréable visite, mon cher monsieur, répondit Robert Margat; malheureusement, je pars dans quelques jours pour l'Allemagne, où je compte séjourner deux ou trois mois. Si, à cette époque, vous ne m'avez pas tout à fait oublié, je recevrai votre visite avec joie, je vous assure.

— Merci et adieu, capitaine, reprit en s'inclinant le jeune Timoléon, et une fois de plus pardonnez-moi de vous avoir pris pour cet imbécile de Robert Margat. Il faut que mon bon oncle et ce baron Mossè soient outrageusement fous pour vous avoir pris pour lui. — Maintenant que je vous connais bien, j'affirme qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre mon camarade de collége et vous.

Le docteur sourit et inclina légèrement la tête en signe d'adieu.

Timoléon sortit.

Il n'avait pas fait cent pas qu'une idée lui vint au cerveau.

L'ordonnance que lui avait donnée le célèbre Robinson de la Virginie était sans doute un passe-port pour circuler dans le monde de Paris, sans crainte d'être arrêté par les éclats de rire des passants. Mais de quelle valeur pouvait-elle être auprès de son oncle et du baron, qui avaient peut-être déjà mis la nouvelle de son infortune en circulation?

Comment expliquer à M. de Mauves que cette dispari-

tion, dont il avait fait tant de bruit, n'était qu'une simple promenade de santé.

Il n'était nullement inventif, le jeune Timoléon. Il eut donc beau se creuser le cerveau pour découvrir une idée, il ne trouva rien... mais absolument rien de vraisemblable.

Il réfléchissait aussi sérieusement qu'il pouvait le faire, au fond de sa voiture, quand un juron énergique, sorti de la bouche du cocher, retentit jusqu'à lui.

Un instant après la voiture oscilla sur le côté droit et tomba sur le pavé.

On était à ce moment au milieu du faubourg Saint-Antoine.

Timoléon poussa un cri de douleur inspiré bien plus par la crainte du mal que par le mal qu'il ressentait.

Le cocher, précipité assez lentement de son siége sur le sol, ressentit une légère commotion à l'épaule, — mais rien de plus; — de façon qu'il arriva le visage souriant auprès de Timoléon, qu'il releva en disant :

— Ma foi! mon bourgeois, vous l'avez échappé belle.

— Drôle! fit celui-ci, si tu m'avais tué?

— Si vous aviez eu une carte de visite sur vous, répondit d'un air à demi gouailleur le cocher, je vous aurais reconduit, mon bourgeois, dans votre famille; ce que je n'ai pas pu faire avant-hier pour une jeune dame à laquelle le même accident, — un peu moins grave toutefois, — est arrivé presque à cette place. Il faut que ma roue droite ait une antipathie particulière pour le pavé dû faubourg Antoine.

— De quelle jeune dame parles-tu? demanda vivement Timoléon, dans le cerveau duquel arriva cette pensée, que la jeune dame renversée pouvait bien être madame de Chastel.

— D'une jeune dame, mon bourgeois, qui est tombée par le même procédé, je veux dire par le même accident; l'essieu a cassé et la voiture est tombée à droite.

— Et la dame a-t-elle été blessée?

— Plus dangereusement que vous, mon bourgeois.

— Et qu'as-tu fait d'elle?

— Je l'ai transportée chez le pharmacien que vous voyez là-bas.

— A-t-elle dit son nom?

— La pauvre dame était incapable de prononcer une parole.

— Quel âge avait-elle?

— Vingt ans à peu près.

— Blonde, brune?

— Châtain clair.

— Jolie?

— Comme un cœur, mon bourgeois.

— Qu'est-elle devenue?

— Je n'en sais rien,—j'ai donné mon numéro au pharmacien; je suis reparti, et j'attends qu'elle me donne de ses nouvelles.

— Tu n'as pas eu la pensée de t'inquiéter d'elle?

— Je n'en ai pas eu l'occasion, mon bourgeois, — c'est d'ailleurs la première fois que je viens dans le quartier.

— Et tu dis que c'est avant-hier?

— Il y a juste aujourd'hui trois jours, oui, mon bourgeois.

— A quelle heure?

— Onze heures, midi.

Ce signalement, ces rapports d'heure et de jours flattaient trop l'esprit de Timoléon pour qu'il renonçât à trouver le mot de cette énigme.

Il résolut donc d'aller interroger le pharmacien.

Celui-ci était un gros garçon joufflu, rouge, bien vivant, et semblant n'attendre que l'occasion de se faire du bon sang.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? dit-il, en voyant entrer le jeune Timoléon.

— Monsieur, — répondit le mari de madame de Chastel, — mon cocher, qui vient de verser, m'a raconté le commencement d'une histoire dont je vous prie de me dire le dénoûment.

— A quelle histoire monsieur fait-il allusion? demanda d'un ton emphatique le pharmacien.

— A la chute récente d'une jeune dame qu'on a transportée dans votre officine.

— Boutique, monsieur, on ne dit plus officine, interrompit pédamment le pharmacien.

— Soit, monsieur! Je dis donc boutique, pour vous faire plaisir. Est-il vrai qu'on ait transporté chez vous une jeune dame, assez gravement blessée?

— C'est la pure vérité, monsieur.

— Il y a trois jours?

— Oui, monsieur.

— Qu'est devenue cette jeune dame?

— Monsieur s'intéresse à elle? demanda en souriant le pharmacien.

— Très-vraisemblablement, monsieur.

— Je n'ai pas l'honneur cependant de connaître monsieur.

— Il y a une raison bien simple pour laquelle vous ne me reconnaissez pas, c'est que vous ne m'avez jamais vu!

— En effet, monsieur, mais ayant vu parfaitement la personne qui s'intéressait à la blessée, en vous entendant

dire que vous vous intéressiez aussi à elle, je me suis permis de dire que je ne vous reconnaissais pas.

— Cette jeune dame n'était donc pas seule? demanda le mari de madame de Chastel désappointé.

— Absolument seule, non, monsieur.

— Qu'est-elle devenue, enfin?

— En recouvrant la santé, monsieur, elle a demandé une voiture; j'ai fait venir une voiture, et elle est partie après m'avoir remercié.

— Comment la nommez-vous?

— Monsieur pense bien que je n'ai pas eu l'indiscrétion de lui demander son nom.

— Jeune?

— Vingt ans.

— Jolie?

— Adorable, monsieur! et le jeune homme semblait en effet la trouver telle.

— Et le jeune homme, lui, qu'est-il devenu?

— En la voyant revenir à elle, le jeune homme a filé.

— En la laissant là?

— Positivement, monsieur.

— Ils ne se connaissaient peut-être pas? hasarda Timoléon, que le sourire permanent du pharmacien agaçait.

— Faites excuse, monsieur... ils se connaissaient si bien, que la jeune femme, en proie à une sorte de fièvre, et même de délire, en revenant à elle, jetait de côté et d'autre des regards effarés, et semblait chercher des yeux son compagnon.

— Elle cherchait, pour le remercier, le passant qui l'avait sauvée.

— Faites excuse, monsieur; elle appelait son compa-

gnon par ses noms de baptême. Il faut croire qu'il en avait par douzaines. Elle se promenait avec agitation dans la boutique, en disant : Henri ! Henri ! croyez-vous qu'il est retourné à Saint-Germain?—Édouard, Odoardo, croyez-vous qu'il est retourné là-bas !... Écrivez-lui à l'Hôtel des Empereurs, à Marseille. — Et Alphée! et le gaz ! et l'Italie ! et l'Espagne! et cent autres mots sans suite. — Voilà, monsieur, ce qui prouve qu'elle connaissait son compagnon. — On n'appelle pas ainsi par tous ses noms de baptême un inconnu.

— Qui vous dit, monsieur, qu'elle n'appelait pas dans son délire tous les... compagnons de sa connaissance!

— Je le pensais bien, monsieur, mais je n'osais pas le dire.

Timoléon, voyant qu'il ne pourrait pàs obtenir un renseignement de plus, se retira après avoir assez cavalièrement salué le pharmacien.

Celui-ci, aussitôt Timoléon parti, grimpa vivement l'escalier qui conduisait à la chambre à coucher de sa femme, et la régala de l'histoire du jeune lion.

Quant au mari de madame de Chastel, il tira de sa visite cette conclusion que la femme blessée aurait très-bien pu rester deux jours chez le pharmacien, et qu'ainsi, l'honneur était sauf.

Il courut à l'hôtel de Mauves raconter cette aventure à son oncle, et lui motrant l'ordonnance du célèbre Robinson de la Virginie, il quitta le père de Florence en disant que, dès le soir même, il allait l'envoyer aux eaux.

Il fit le même récit chez lui, le lendemain matin, en disant que madame de Chastel était revenue pendant la nuit avec lui, et il ne fut plus question d'eux dans le monde.

VI

OU IL EST PROUVÉ UNE FOIS DE PLUS QU'IL Y A DES PERLES DANS LE FUMIER

Pendant quinze jours, toutes les recherches avaient été à peu près infructueuses, et les Puritains n'étaient guère plus avancés que le premier jour.

Vainement, l'illustre Champrosé et Saint-Romain s'étaient installés, sous vingt travestissements différents, à la brasserie de Mardochée pour surprendre un mot, un indice.

Simon Richard et Justus Childebrand avaient inutilement suivi les marches et contre-marches du frère de l'institutrice.

Cayrol, qui s'était chargé de surveiller Albaret et Cador, résigna ses fonctions en apprenant par Christian que les deux Marseillais jouaient dans leur jeu.

Le docteur Manviel et Delamarche déjeunèrent, dînèrent et soupèrent tous les jours aû café de *la Perle*, sans pouvoir obtenir le moindre renseignement.

Le baron Mossè et Jacques David, tour à tour, harcelèrent le duc de Mauves sans résultat.

Enfin, Christian et Fragon remuèrent, comme on dit vulgairement, les quatre coins de Paris; mais au bout de quinze jours, ils en étaient encore réduits aux conjectures.

Voilà donc où ils en étaient le soir de cette nuit où

madame de Mauves s'était si vaillamment défendue contre les agressions de Dominick.

Nous avons laissé le frère de l'institutrice étendu, baigné dans son sang, dans la chambre à coucher de la duchesse de Mauves.

Or, pendant que Dominick attaquait la duchesse, et que celle-ci se défendait, — pendant que les Puritains, — Fragon et compagnie, et les agents de la police de sûreté couraient inutilement à sa recherche, un jeune mendiant avait à lui seul fait plus de progrès que tous les Puritains et les agents de police réunis.

Si vous vous souvenez, chers lecteurs, du petit pouilleux de Murillo, vous verrez de chez vous, sans vous déranger, le portrait du jeune mendiant dont nous venons de parler.

Il semblait avoir treize ou quatorze ans tout au plus.

Ses cheveux ras, coupés en brosse, étaient d'un noir de jais.

Ses yeux profondément enfoncés, entourés d'un cercle de bistre, étaient de la couleur des cheveux.

Le visage était d'un blanc jaunâtre, de la nuance tendre des narcisses.

On sentait à première vue que la misère et la maladie avaient ravagé ce pauvre petit être.

Tout l'indiquait, l'expression grave et presque sinistre des regards, la douceur mélancolique de la physionomie.

Une petite veste en loques, couleur chamois, et un pantalon de la même nuance, tout déguenillé, composaient tout son costume.

L'intérêt qu'inspirait à première vue ce petit personnage était tel qu'à la barrière d'Italie, par laquelle il était venu à Paris, trois ou quatre marchands, auxquels il



avait demandé sa route, lui avaient offert de le prendre chez eux et de se charger de lui.

L'enfant avait remercié, et il avait repris tristement son chemin.

C'était le soir, vers sept heures et demie à peu près.

Après avoir franchi la barrière d'Italie, il avait tourné à gauche, et avait suivi le boulevard avec une certitude d'aller là où il voulait aller, qui dénotait chez lui une grande connaissance de la route qu'il parcourait.

En effet, arrivé à la barrière Saint-Jacques, il descendit précipitamment le faubourg jusqu'au moment où, arrivé près de la rue Cassini, il s'engagea dans un corridor sombre et grimpa quatre à quatre l'escalier qui conduisait chez Nana.

L'enfant n'eut qu'à pousser la porte qui était entr'ouverte.

Nana faisait sauter le singe que lui avait légué Martha.

En voyant entrer le petit mendiant, Nana se leva précipitamment, et, allant vers lui, elle lui dit d'un air de mauvaise humeur :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, petit gamin?

L'enfant répondit :

— Tu ne me reconnais donc pas, ma bonne Nana?

— Martha! s'écria celle-ci en laissant tomber le singe et en sautant au cou de son amie, qu'elle embrassa avec effusion.

— Je suis donc bien changée? dit avec mélancolie la Provençale.

— Tu n'as jamais été plus belle, ma bonne Martha! dit la blonde maîtresse de Cador. — Mais je m'attendais si peu à te voir d'abord, ensuite à te voir sous ce costume, qu'à première vue je t'ai prise pour un gamin!

C'était bien Martha-la-Seyne, en effet, et plus belle que

jamais, comme le disait son amie; car le vice seul, et non la misère et la maladie, dégradent la beauté des êtres.

Or, dans le milieu infâme où Martha avait vécu, elle avait reçu le vice bien plus qu'elle ne l'avait conçu.

Elle avait entrevu le bien, et elle avait essayé de le pratiquer; mais ses forces bien plus que sa volonté l'avaient trahie.

Aussitôt qu'elle avait reçu la lettre de Nana, elle avait acheté, à un des ouvriers de la magnanerie où elle travaillait, le costume de son enfant pour trois pièces de cent sols, et elle était partie le soir, à pied, après avoir écrit à son patron pour quelle cause elle croyait pouvoir le quitter, sans lui en demander l'autorisation.

Elle n'avait pas tardé à trouver un charretier qui avait consenti, pour quelques sous, à l'emmener avec lui pendant dix lieues.

Le lendemain, elle était repartie avec un maraîcher, qui l'avait conduite jusqu'à Valence.

De Valence, un petit voiturin l'avait, par charité, sur sa bonne mine, transportée gratuitement à Lyon. De là, pour trois francs, un bateau à vapeur l'avait conduite à Châlon.

De Châlon à Mâcon.

A Mâcon, elle avait trouvé une place dans la diligence jusqu'à Montereau, et de Montereau elle était venue à pied à Paris, où elle était entrée, comme nous l'avons dit plus haut, par la barrière d'Italie.

— Tu viens aider ton protecteur à sauver la duchesse de Mauves? demanda Nana à la jeune femme.

— Sans doute, répondit celle-ci.

— Et quels sont tes moyens?

— Je n'en sais rien.

— Comment vas-tu t'y prendre?

— Je l'ignore encore.

— Sais-tu qu'il y a plus de cinquante personnes occupées à sa recherche?

— Je n'en sais rien, Nana; ils chercheront de leur côté, moi du mien.

— Tu as affaire à forte partie, Martha. Certes, les hommes qui la cherchent sont doués d'une grande puissance; mais ceux qui la retiennent (car ils doivent être plusieurs) sont des gaillards d'une rude trempe aussi.

— A défaut de force nous avons l'adresse, reprit Martha.

— Je t'aiderai.

— C'est inutile, Nana.

— Deux sont plus forts qu'un seul.

— Erreur, Nana, il y a des projets qu'il faut méditer et accomplir seul, et celui-là est du nombre. Te souviens-tu des gravures que nous voyions à la foire, et qui représentaient un homme assassiné dans sa baignoire par une femme? Je crois qu'on l'appelait Charlotte Corday. Eh bien, Nana, cette courageuse dame a exécuté son plan toute seule; je veux faire comme elle.

— Tu veux tuer Dominick? demanda Nana en regardant son amie avec des yeux qui exprimaient bien plus l'étonnement que la colère.

— Je ne sais pas encore bien au juste ce que je ferai, Nana, pas plus que nous ne savons au juste si c'est l'Écossais qui est le coupable. Mais ce qu'il y aura à faire, quoi que ce soit, je le ferai.

— Et tu refuses mon assistance?

— Oui, Nana, non à cause de toi, dont je connais maintenant le dévouement, mais à cause de Cador, à cause d'Albaret, à cause de Fragon et des autres qui ébruite-

raient mon arrivée. Or, si M. Christian connaissait mon escapade, nul doute qu'il ne mît obstacle à mes projets. Il faut donc, jusqu'à leur réussite, qu'il ignore mon retour.

— Mais où vas-tu aller si tu ne veux pas rester ici?

— Tu dis que l'homme qu'on soupçonne le plus d'être l'auteur de l'enlèvement de la duchesse, le capitaine Violette, demeure rue Picpus Eh bien, Nana, j'irai m'établir par là et j'attendrai les événements.

— Mais que feras-tu en attendant?

— Je n'en sais rien encore. Il me reste trente-trois francs dans ma bourse, une bague et une paire de boucles d'oreilles: j'ai de quoi vivre un mois; c'est bien le moins si en un mois je n'arrive pas à mes fins!

— Qu'il soit fait comme tu le désires, Martha, quoique j'eusse préféré t'aider dans tes recherches.

— C'est impossible, ma belle Nana, n'en parlons donc plus. Je viendrai te voir dans deux jours, à cette heure-ci, et je te dirai le résultat de mes premières démarches; si tu ne me vois pas après-demain, ne t'inquiète point, c'est que nos affaires seront en bon train.

— Adieu donc, Martha, dit la blonde fille en embrassant son amie, et bonne chance.

— Merci, dit Martha après avoir serré les mains de Nana.

Et la Provençale descendit rapidement l'escalier.

Elle remonta le faubourg, prit à droite la rue Cassini, traversa l'esplanade de l'Observatoire et attendit l'omnibus de la rue d'Enfer, *la Favorite*, qui correspondait au coin de la rue de l'École-de-Médecine et de la rue de la Harpe, avec *la Béarnaise*, qui devait la conduire à la Bastille.

Une heure après être montée dans l'omnibus, elle était

installée au sommet du faubourg Saint-Antoine, près de la rue Picpus, dans un petit hôtel garni.

La pauvre fille était brisée, elle n'eut donc pas la force d'employer la nuit à autre chose qu'à dormir.

Jusqu'ici, tout lui avait réussi.

Elle rêva qu'elle atteignait le but de ses efforts.

Non qu'elle vît la route dans laquelle elle devait marcher pour en arriver là sans obstacle.

Loin de là, elle se réveilla en frissonnant, croyant s'être piquée à des épines ensanglantées.

Mais, nous l'avons dit précédemment, c'était sous une apparence débile, sous une forme grêle, une courageuse et forte fille que rien ne devait arrêter.

Elle sauta donc vivement en bas de son lit dès qu'elle vit le jour, et, après s'être munie d'un petit pain de deux sous qu'elle grignota tout en marchant, elle parcourut lentement la rue Picpus en regardant à droite et à gauche.

Elle découvrit bien vite, selon les indications de Nana, la maison de Robert Margat.

Mais elle eut beau plonger ses regards à travers les interstices des persiennes dont la grille était environnée, elle ne vit que le sable du jardin et le pavé de la cour.

Elle eut beau traverser la rue, monter sur une borne et se hausser sur la pointe des pieds, elle ne vit que la cime des grands arbres qui entouraient la maison.

Elle s'assit donc sur la borne juste en face de la grille et mangea lentement son petit pain pour se donner une contenance.

Les sergents de ville n'étaient pas, on s'en souvient, à beaucoup près aussi nombreux à cette époque qu'aujourd'hui.

Il faisait froid, sombre, le pavé était gras, le temps, en

un mot, n'invitait guère à la promenade; les passants étaient rares et se détournaient bien vite en voyant un petit mendiant, dans la crainte d'être forcés de mettre leurs mains dans leurs poches.

Martha passa donc, sur la borne, deux heures tranquillement, sans entendre aucun bruit venu de la maison, sans voir une porte ou une fenêtre s'entr'ouvrir.

Au bout de deux heures, la grille s'ouvrit et donna passage à une des mulâtresses.

Pendant le court moment où la grille resta ouverte, Martha put plonger les yeux dans la cour d'honneur et apercevoir la maison.

La mulâtresse tira la porte derrière elle et s'engagea dans la rue du côté du faubourg Saint-Antoine sans voir Martha.

Celle-ci la suivit des yeux jusqu'au bout de la rue, et, la voyant disparaître, vint s'installer sur une des bornes qui avoisinaient l'hôtel de Robert Margat.

Une demi-heure se passa jusqu'au retour de la mulâtresse.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, Martha, qui avait médité son rôle, se frotta les yeux et fondit en larmes en sanglotant.

Quand la mulâtresse passa devant elle, elle s'arrêta le cœur ému en entendant pousser des cris de douleur à un petit garçon.

— Qu'as-tu, petit? demanda-t-elle.

L'enfant continua à se frotter les yeux et à gémir, sans regarder la mulâtresse et sans lui répondre.

— Qu'as-tu donc? répéta celle-ci.

— J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal aux jambes, j'ai mal à la tête, répondit coup sur coup Martha d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Ne pleure pas et réponds-moi, dit la mulâtresse, je te donnerai à manger et à boire ; mais d'où viens-tu ?

— Je viens de bien loin, madame, répondit Martha en laissant retomber ses mains sur ses jambes et en regardant pour la première fois la mulâtresse avec deux yeux ruisselants de larmes.

La mulâtresse fut tout d'abord éblouie par la merveilleuse beauté du petit mendiant, beauté que ses yeux mouillés rendait plus éclatante encore.

— Comment appelle-t-on le pays d'où tu viens ? dit-elle.

— De la Seyne, madame, répondit Martha.

— Où est situé ce pays-là ?

— Près de Toulon, madame.

— Tes parents demeurent donc là ?

— Oui, madame.

— Et tu les a quittés ?

— Oui, madame.

— Pourquoi ?

— Ils me battaient toute la journée.

— Et comment es-tu venu de si loin tout seul ? Tu as donc de l'argent ?

— Je suis venu à pied, madame.

— Comment as-tu mangé pendant la route ?

— En demandant mon pain à de bonnes dames comme vous.

— Comment as-tu dormi ?

— Sur le chemin ?

— Que faisais-tu donc chez tes parents, à quoi travaillais-tu ?

— Aux cocons de soie.

— Comment t'appelle-t-on ?

— Martin la Seyne.

— Et depuis quand es-tu à Paris ?

— Depuis hier soir.

— Qu'y viens-tu faire?

— Gagner ma vie.

— Sais-tu lire?

— Couramment.

— Écrire?

— Écrire et compter, oui, madame.

— Eh bien, je vais m'occuper de toi.

— Oh! que vous êtes bonne, madame, s'écria la jeune femme d'une voix émue en baisant les mains de la mulâtresse.

— Où as-tu couché cette nuit?

— Dans un garni, à côté.

— Tu avais donc de l'argent pour le payer?

— J'avais vingt sous.

— Pauvre petit! et que comptais-tu faire?

— Ce que j'ai fait, attendre une âme charitable.

— Tes réponses sont franches et ta voix est douce : je m'occuperai de toi, petit Martin.

— Bientôt, madame? demanda la jeune femme en jetant sur la mulâtresse des regards suppliants.

— Tout de suite, mon petit, répondit celle-ci. Attends-moi là, je reviens dans un instant.

Et la mulâtresse, après avoir jeté un dernier regard plein de promesse à Martha, la quitta et entra dans la maison.

Dix minutes après environ, elle revint et prenant la main de Martha :

— Viens avec moi, lui dit-elle, notre maître n'est pas en ce moment à la maison, mais jusqu'à ce qu'il revienne, tu pourras boire, manger et te reposer; à son retour nous aviserons.

Martha n'en demandait pas davantage. Elle remercia

donc cordialement la mulâtresse et lui baisa pour la seconde fois la main.

Robert Margat était allé se promener avec madame de Chastel au bois de Vincennes.

Ils ne devaient rentrer que dans la soirée.

La mulâtresse put donc faire passer la journée tout entière à Martha dans la maison de Robert Margat sans éveiller l'attention.

Elle raconta aux autres domestiques l'histoire du petit mendiant telle que Martha venait de la lui raconter, et, si banale qu'elle paraisse aux lecteurs, elle parut d'un si haut intérêt aux auditeurs de la mulâtresse, qu'à l'exception d'une seule voix, on résolut à l'unanimité de pourvoir aux besoins du jeune garçon.

Nous devons dire à l'unanimité, moins une voix.

En effet, dans la cuisine, salle basse et sombre où se tenait le conciliabule, un des domestiques avait vu d'un mauvais œil l'arrivée du petit garçon et il n'avait pas dissimulé son humeur.

Ce domestique était le nommé Domenico, celui des deux nègres, si l'on s'en souvient, que Robert Margat n'avait pu emmener, sans lui être particulièrement désagréable, dans son pays natal et à Alger.

Soit que la couleur presque cuivrée du visage du petit mendiant qui avait été sympathique à la mulâtresse, fût par esprit de race profondément antipathique à Domenico ; soit qu'il fût d'un naturel irritable, jaloux et ombrageux, il avait jeté de loin sur l'enfant un regard d'une extrême dureté, regard qui équivalait à peu près à ces paroles :

— Toi, mon bonhomme, tu ne feras pas de vieux os ici.

Ses camarades avaient remarqué sa mauvaise humeur

et l'en avaient blâmé, l'appelant *cœur sans entrailles*, et lui débitant mille brocards qui n'avaient fait que l'irriter.

De façon qu'il avait juré, à partir de ce moment, que le petit *pouilleux*, comme il l'appelait — absolument comme s'il connaissait le tableau de Murillo — ne resterait pas une heure de plus à l'hôtel.

Vainement ses camarades essayèrent-ils de le faire changer de résolution.

Il jura de s'en aller plutôt que de garder auprès de lui un pareil petit misérable.

Ce furent ses expressions.

Chacun savait les faveurs dont le comblait Robert Margat.

Le choix entre un enfant inconnu et lui ne pouvait donc être long ni douteux.

On renonça donc à le faire changer de résolution.

La mulâtresse embrassa l'enfant sur le front, lui remit une collecte faite entre tous les domestiques et un petit paquet contenant quelques linges et des nippes à l'usage des enfants, et lui présentant un gobelet rempli de vin, après avoir bu à sa santé, on le congédia en lui souhaitant bonne chance.

La mulatresse ouvrit la porte de la cuisine, porte qui donna passage à un torrent de lumière qui se répandit sur cet obscur blasphémateur de Domenico.

La lumière venue de la cuisine éclaira en même temps en plein le visage de Martha.

Domenico la regardait sortir et s'apprêtait à jeter sur elle un dernier regard foudroyant en forme de malédiction, quand tout au contraire, et à la grande stupéfaction de l'assemblée, ses yeux prirent une expression de douceur et d'étonnement indicible.

— Arrête petit, dit-il d'une voix émue.

L'enfant s'arrêta.

— Regarde-moi, dit avec la même émotion Domenico en allant vers lui. — Est-ce que tu ne me reconnais pas? dit le nègre.

— Non, répondit Martha.

— Tu ne te souviens pas de m'avoir déjà vu?

— Je ne m'en souviens pas.

— Rappelle tes souvenirs.

— Quand?

— Il y a quatre ans.

— Où?

— Chez ton père.

— A la Seyne?

— Près de Toulon. Une nuit d'été à quatre heures du matin, dit à demi-voix et en balbutiant Domenico.

— Je m'en souviens, répondit Martha, dont le visage prit une singulière expression de tristesse et dont les joues s'empourprèrent vigoureusement.

— Tu as crié en me voyant, continua le nègre sur le même ton, et tu t'es caché dans les plis de la robe de ta mère.

— Je vous reconnais maintenant, dit en frissonnant la jeune femme, vous aviez un couteau à la main et mon père vous dit : Tu n'as plus rien à craindre.

— C'est bien cela!

— Alors vous vous nommez Domenico?

— C'est mon nom.

. . . .

L'assemblée n'avait pas entendu la fin de ce dialogue, fait à voix basse de part et d'autre, elle ne put donc pas s'expliquer le revirement subit qui s'était fait dans les opinions et les sentiments de Domenico au sujet de l'enfant.

Elle comprit seulement qu'ils se connaissaient, mais rien de plus.

— Mes amis, dit le nègre, je me suis conduit tout à l'heure avec vous comme un homme sans cœur, ou, pour mieux dire, comme un simple imbécile. Outre que ce petit garçon est charmant et doué d'une physionomie tout à fait intelligente, je connais son père et sa mère, qui m'ont rendu cent fois de très-grands services..... Très-grands, répéta-t-il en regardant Martha avec intention. En outre encore, il y a longtemps que le capitaine Violette me demande un petit jockey ; on ne pouvait pas mieux tomber, et le petit garçon, je réponds de lui, s'il tient de père et mère, fera tout à fait l'affaire du capitaine ; je m'excuse donc de ce que j'ai pu dire de lui, et je me charge de son avenir, — quitte à abandonner le capitaine s'il refuse de le prendre à son service.

— Bravo ! Domenico, dit l'assemblée d'une seule voix en applaudissant à cet acte de contrition.

— Tu as donc quitté papa et maman? continua le nègre, en s'adressant à Martha.

— Oui, répondit avec tristesse la jeune femme.

— Il y a donc encore eu des histoires? demanda Domenico.

— Oui, fit Martha de la tête. Et puis... ils me battaient trop.

— Ils n'étaient pourtant pas méchants ; mais en vieillissant on se racornit et on devient dur, dit philosophiment le nègre. Et depuis quand es-tu à Paris?

— Depuis hier.

— Qu'y venais-tu faire?

— Chercher du service.

— Tu ne pouvais pas mieux tomber. Tu seras ici

comme dans du coton; il n'y a absolument rien à faire, qu'à se dorlotter du matin au soir.

— Je tâcherai de faire mon service de mon mieux, dit avec un sourire Martha, regardant l'assemblée comme pour la remercier de son engagement.

. . . .

Nous croyons inutile de dire que Domenico, en s'échappant du bagne de Toulon, où était resté son compagnon de chaîne, son frère en couleur et finalement son ami Patrico, au service, comme lui, de l'illustre Robert Margat; nous croyons, disons-nous, oiseux de raconter que Domenico, en s'échappant du bagne de Toulon, avait trouvé chez le père de Martha une hospitalité digne d'un meilleur hôte.

Martha n'était qu'une enfant à cette époque, mais elle promettait déjà d'être une très-belle jeune fille. Domenico l'avait donc remarquée, et ses traits étaient restés profondément incrustés dans sa mémoire.

Il la retrouva avec la joie du voyageur qui revoit tout à coup, au moment où il s'y attend le moins, le site qui l'a le plus vivement impressionné dans son premier voyage.

Il ne se rendit sans doute pas compte de l'émotion qu'il éprouva à la vue de la jeune femme, mais il en jouit intérieurement, et il se promit d'être son protecteur et son frère.

Il fit préparer pour elle, par la mulâtresse qui l'avait recueillie, en forme de chambre à coucher, une petite pièce qui aboutissait à la lingerie, et qui ressemblait assez bien à ces retraites mystérieuses situées au bout des dortoirs des femmes dans nos hôpitaux, où les sœurs de charité se retirent pour prier, pour se recueillir, pour recevoir les communications des internes, des malades ou des infirmiers.

Les fenêtres de cette pièce donnaient sur un jardin, c'est-à-dire derrière la maison.

La mulâtresse exigea que Martha prît quelques heures de repos.

La Provençale, sous prétexte de se reposer, monta donc dans sa chambre et étudia les lieux.

Elle aperçut d'abord des massifs de grands arbres, et au fond, au loin, le pavillon qu'habitait la duchesse de Mauves.

Elle eut beau regarder de tous ses yeux et écouter de toutes ses oreilles, cette journée n'amena aucun résultat.

Robert Margat rentra le soir et reçut avis de la nouvelle recrue de Domenico.

— Hon! hon! fit Robert Margat en hochant la tête; je ne sais pas pourquoi, mais j'ai une défiance prononcée des petits mendiants.

— Quand vous aurez vu celui-là, capitaine, dit Domenico, je vous assure que vous changerez d'avis.

— Eh bien, amène-le-moi, reprit Robert Margat, quoique, je te le répète, je n'augure rien de bon des mendiants en général, et des jeunes gens en particulier.

Domenico amena Martha.

— Qu'il est joli! s'écria madame de Chastel en voyant entrer la Provençale.

— C'est vrai, dit Robert en l'examinant attentivement, et une figure intelligente, ajouta-t-il en l'attirant près de lui. Je regrette qu'il n'ait pas de répondant.

— Où mon capitaine trouvera-t-il un meilleur répondant que moi? dit le nègre.

— Tu le connais donc?

— Je ne connais que lui, capitaine.

— Mais tu dis qu'il est arrivé hier du Midi.

— C'est vrai, capitaine, aussi n'est-ce pas depuis hier que je le connais, mais du Midi.

— Comment l'as-tu connu?

— Mon capitaine sait que j'ai habité la cité de Toulon.

— Oui.

— Son père et sa mère demeuraient dans les environs, dans un petit pays appelé la Seyne; ils m'ont donné l'hospitalité dans mes mauvais jours, et ce n'est que justice de rendre à leur enfant ce qu'ils ont fait pour moi.

— C'est vrai, — dit Robert Margat en se retournant vers madame de Chastel, — et du moment qu'il plaît à madame, et que Domenico répond de lui, nous en ferons un page pour madame et un jockey pour moi.

C'est ainsi, qu'à peine arrivée à Paris, Martha réussit, au delà de toutes ses prévisions, à entrer dans la place forte.

Elle passa la première nuit à étudier les habitudes de la maison, à examiner les couloirs, les dégagements, les portes, les serrures, les fenêtres, les verroux.

Elle fureta nu-pieds dans tous les corridors, espérant surprendre un bruit, un son, un souffle qui lui révélât la présence de madame de Mauves.

Mais on eût dit le palais de la Belle-au-Bois dormant.

Tous les habitants de l'hôtel, maîtres et laquais, semblaient plongés par un génie dans un sommeil léthargique.

Le seul renseignement que lui fit obtenir le bavardage indiscret d'un valet, fut l'installation de madame de Chastel.

Elle avait souvent entendu prononcer ce nom par Ca-

dor et par Albaret; elle revint donc se coucher, avec la joie inhérente au romain Titus, — de n'avoir pas perdu sa journée.

VII

PAUVRE MARTHA !

Le lendemain, dès le point du jour, Martha était à sa fenêtre.

Elle entendit marcher au-dessous d'elle, elle tendit l'oreille et écouta.

Le bruit qu'elle entendait venait de la chambre que Margat avait donnée à Dominick, et qu'il occupait deux ou trois fois par semaine.

Le frère de l'institutrice se promenait avec agitation, méditant aux moyens de triompher de la résistance de madame de Mauves.

Après un quart d'heure de cette promenade, il descendit dans le jardin et alla rôder du côté du pavillon, pour voir si la mulâtresse faisait toujours bonne garde.

Martha poussa un cri qui exprimait à la fois la joie et la terreur en reconnaissant Dominick.

— L'Écossais ! s'écria-t-elle en le suivant des yeux.

Elle le vit s'enfoncer dans le bois et disparaître.

Elle resta les yeux collés sur les vitres en attendant son retour.

Elle était dans cette posture depuis un moment, quand on frappa doucement à la porte.

— Qui est là? demanda la jeune femme.

— C'est moi, répondit une voix mâle, qu'elle reconnut pour celle de Domenico.

Elle alla ouvrir.

— Je savais bien que tu étais levée, Martha, dit le nègre, et je suis venu causer avec toi, avant que mon service ne soit commencé, relativement aux choses de ta nouvelle condition.

— Vous êtes bien bon, monsieur Domenico, dit la jeune femme en le remerciant des yeux.

— Voici, dit le nègre en s'asseyant sur une des chaises de la chambre, la maison dans laquelle tu es entrée n'est pas tout à fait une maison comme les autres. Notre maître n'est pas un homme comme les autres.

— Comment cela? demanda la jeune femme étonnée.

— Je veux dire par là, reprit le nègre, que notre maître est un particulier original, d'humeur bizarre, bon, très-bon, quant au fond, mais singulier dans la forme. C'est un homme qui a des lubies, un lunatique à moitié fou. C'est l'amour qui l'a rendu comme cela, à ce que j'ai pu découvrir, une femme qu'il a aimée à la passion et qui l'a planté là. Alors voilà mon homme qui s'est amusé à se désoler, à se désespérer, et qui a parcouru les quatre coins du globe, pour se refaire un peu de bon sang. Mais voilà qu'un jour les voyages ne l'ont plus amusé de tout, et qu'il est retombé plus que jamais dans le marasme et et la lycanthropie, comme ils appellent cela! Ce n'est donc pas tout à fait sa faute s'il est un peu extravagant; je devais t'en prévenir pour que tu ne sois pas trop étonnée et que tu n'en prennes pas crainte tout d'abord.

— Merci, monsieur Domenico, fit Martha en inclinant la tête.

— Toutefois, — reprit le nègre, — depuis quelques

jours les choses ont pris une autre tournure, et je crois qu'elles vont changer tout à fait.

— Comment cela?

— Notre maître a retrouvé la femme qu'il aimait.

— Celle que j'ai vue hier?

— Précisément.

— Elle est bien jolie!

— Tu trouves? Eh bien, j'en connais une encore plus jolie que cela.

— Vous, monsieur Domenico?

— Moi-même, Martha; mais, entendons-nous bien, je la connais sans la connaître. C'est encore une femme de la maison, une grande dame, à ce qu'il paraît, qu'on a fait venir ici, je ne sais pas trop pourquoi. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais c'est bien la plus belle femme blonde que j'aie encore vue de ma vie.

On comprend le tressaillement de bonheur dont fut saisie la Provençale pendant les derniers mots du nègre.

Cette grande dame que Domenico trouvait si belle, n'était-ce pas la duchesse de Mauves?

Martha résolut de s'en assurer.

La tâche était difficile. Le nègre était fin, aussi perspicace qu'elle, aussi rusé.

Un mot de trop, un geste trop brusque, un regard mal assuré, un sourire mal étudié, une question douteuse, pouvaient trahir sa curiosité, et la conséquence était certainement son expulsion de la maison.

Elle crut donc que le meilleur moyen pour en venir à ses fins était la coquetterie, et elle se mit à coquetter de son mieux avec Domenico.

Elle commença en minaudant :

— Est-elle vraiment, dit-elle, si belle que vous pré-

tendez, monsieur Domenico? C'est si rare, une femme belle, mais belle, tout à fait.

— Elle est plus belle, Martha, que je ne saurais dire, répondit le nègre. Certainement il y a des femmes très-belles sur la terre. Ainsi toi, par exemple, tu es une de ces femmes-là!

— Ah! monsieur Domenico, dit en baissant les yeux la Provençale.

— Il y en a certainement, continua Domenico qui ont la peau plus blonde que la tienne, mais outre que j'aime la couleur orange de ton teint, il n'y en a pas qui aient de plus beaux yeux et de plus beaux cheveux noirs que toi!

Ce compliment, déchargé à brûle-pourpoint, fit pousser une seconde exclamation de modestie à Martha; elle répondit :

— Je ne suis pas laide, sans doute, mais à côté de la dame dont vous parliez tout à l'heure, monsieur Domenico, je dois vous sembler une horreur.

— Tu te trompes, Martha, et plus je te regarde, plus je te trouve jolie, et aussi jolie que la dame; ses yeux n'ont pas l'éclat des tiens; quant à ses cheveux, je ne t'en dirai pas la couleur; je n'ai pas eu le temps de l'examiner à fond.

— Cette dame habite ici?

— Oui, dans un petit pavillon qui est au bout du jardin.

— C'est une parente de notre maître?

— Non.

— Sa femme légitime?

— Non plus.

— Alors, qu'est-ce que c'est?

— Ma foi! je ne pourrais pas te le dire... je n'en sais vraiment rien.

Martha sourit.

— Parole! Martha, que je n'en sais rien, reprit Domenico.

— A quel titre est-elle ici?

— Je ne puis pas te le dire non plus, car je ne m'en doute pas.

— C'est donc un mystère?

— Absolument.

— Moi qui aime tant les mystères! s'écria la Provençale avec une naïveté affectée.

— Eh bien, tu pourras te régaler de celui-là, Martha, car jamais il n'y a rien eu au monde de plus mystérieux. Déjà son nom est tout un mystère. Il paraît que c'est une femme de la haute volée, une princesse du grand monde, comme qui dirait une cousine, ou une nièce, ou une filleule du roi, ou quelque chose d'approchant; on n'en sait rien du tout. Tu vois si c'est mystérieux!

— Je crois bien, dit Martha, hochant la tête en signe d'approbation. Y a-t-il longtemps déjà qu'elle est ici?

— Douze ou quinze jours.

— Comment est-elle venue?

— On l'a amenée.

— Qui donc?

— Nous, parbleu!

— Comment vous, monsieur Domenico? vous allez me trouver bien sotte et bien curieuse, mais si c'est vous qui l'avez amenée, vous devez bien savoir qui c'est.

— Je vais bien t'étonner, Martha. Eh bien, je te jure que je n'en sais rien.

— C'est étonnant, en effet.

— C'est bien facile à comprendre.

— Pas trop.

— Si, tu vas voir. C'est l'Écossais et un de ses

hommes qui l'ont enlevée, car, au fait, il faut te dire que dans tout cela il y a un Écossais qui est mêlé à l'histoire.

— Quel Écossais? demanda Martha affectant la stupidité.

— Un Écossais comme les autres, quoi! Un monsieur qui est Écossais, comme les autres sont empereurs de la Chine ou nègres.

— Ah! oui, dit Martha, que cette bouffonne définition de l'Écossais parut satisfaire.

— Voilà donc mon Écossais qui enlève cette princesse, n'est-ce pas? continua Domenico.

— Oui, dit Martha.

— Il nous l'amène endormie ou évanouie, au coin du faubourg Saint-Denis, où nous les attendions avec une voiture. — C'était moi qui conduisais. — Tu suis bien, n'est-ce pas?

— Très-bien!

— On nous l'apporte donc et on la fourre dans la voiture, et fouette cocher, je l'amène ventre à terre ici. Voilà comment je ne la connais pas.

— Alors, monsieur Domenico, comment pouvez-vous la trouver si belle?

— Parce qu'en la montant dans sa chambre, dans le pavillon qu'elle habite, en l'étendant sur son lit, j'ai pu voir sa figure tout à mon aise.

— C'est vrai; et vous ne l'avez pas revue depuis, monsieur Domenico?

— Non! Elle est enfermée et elle ne sort jamais.

— Comme qui dirait une prisonnière?

— Justement!

— Cet Écossais est peut-être son parent ou son mari? hasarda la Provençale de l'air le plus niais.

— Que tu es naïve, Martha, reprit en souriant Dome-

nico ; si c'était son parent ou son mari, il ne l'aurait pas fait enlever.

— Que je suis donc bête! c'est vrai, il ne l'aurait pas fait conduire ici.

— Parbleu ! mais voilà précisément où est le mystère. A quel propos cet Écossais, que nous n'avions jamais vu, se trouve-t-il tout à coup installé ici, avec une femme, comme chez lui?

— Ce n'est donc pas notre maître qui l'a fait enlever?

— Il faut croire que non, puisque, au lieu d'habiter l'hôtel comme l'autre, elle réside au pavillon, et que notre maître ne la voit jamais.

— Ah! notre maître ne la voit jamais?

— Au grand jamais ! Il ne s'occupe pas plus d'elle que si elle n'existait pas.

— C'est bien curieux !

— Je le crois bien !

— Alors qui est-ce qui s'occupe d'elle?

— Toujours l'Écossais.

— Il est sans doute amoureux de cette femme?

— Je ne crois pas. Je crois qu'il manigance autre chose. Comme c'est une princesse, elle doit être riche; j'ai donc l'idée qu'il veut obtenir d'elle une forte rançon.

— Notre maître prêterait donc les mains à cela?

— Il faut croire. Quoi qu'il en soit, c'est à en donner sa langue aux chiens ; autrement dit, à n'y rien comprendre ; avec un caractère comme celui de notre maître, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. Un jour, il veut ceci ; le lendemain, il veut cela ; le surlendemain, il ne veut plus rien du tout; c'est un homme capricieux comme une chèvre.

— Pauvre monsieur Domenico, soupira la Provençale, votre service doit être bien pénible !

— Certainement, Martha, il est des plus pénibles; mais je ne m'en plains pas, car, au fond, le capitaine a un cœur d'or, et avec un peu de bonne volonté, on arrive à trouver à son service plus d'agréments que d'ennuis; tu verras cela par toi-même avant peu; mais j'ai cru devoir, dans ton intérêt, t'initier aux habitudes de la maison.

— Et je vous en remercie de tout mon cœur, monsieur Domenico; je ferai de mon mieux pour plaire à notre maître, et, guidée par vous, je suis sûre que j'y parviendrai.

— Maintenant, encore une recommandation, et la plus importante peut-être, Martha.

— Laquelle, monsieur Domenico?

— Je ne sais pas quelle est la raison qui t'a fait revêtir le costume de notre sexe; quelle qu'en soit la cause, c'est une bonne idée que tu as eue là. Voici ma recommandation: sous aucun prétexte, tu ne dois dire à personne à quel sexe tu appartiens. Notre maître, entre autre fantaisie, prend à son service le moins de femmes qu'il peut; il ne faudrait donc pas le froisser de ce côté-là. D'autre part, toutes les femmes qui sont ici s'exècrent entre elles; tu ne tarderais pas à entrer dans l'exécration générale. J'opte donc pour que tu ne dévoiles pas ton déguisement.

— C'est conveuu, monsieur Domenico, dit Martha.

— Tu me promets de t'en souvenir?

— Je vous le jure!

— Pour une première conversation, reprit Domenico en se levant, je t'en ai dit assez. Je t'initierai peu à peu à tous les secrets de la maison. Provisoirement, tu es suffisamment instruite, et tu n'as qu'à aller.

— Encore une fois, merci, monsieur Domenico.

— Je t'autorise à m'appeler Domenico tout court, dit le nègre en lui baisant le front.

— Merci donc, Domenico, dit la jeune femme en tendant la main au noir, qui se retira.

Comme on le voit, la Provençale, ainsi que venait de le dire Domenico, était suffisamment instruite et n'avait qu'à aller.

Mais aller où et comment? Jusque-là tout avait marché le mieux du monde, mais ici commençaient les difficultés.

Heureusement, Martha n'était pas femme à se laisser décourager par les obstacles.

Ce qu'elle appréhendait le plus, c'était de rencontrer le frère de l'institutrice et d'être reconnue par lui.

Sans doute, il l'avait peu vue; sans doute elle était presque méconnaissable sous son travestissement; mais le hasard qui devait les mettre à un moment face à face pouvait la trahir.

Il pouvait aussi la sauver, et c'est ce qu'il fit, en bon vieux hasard qu'il est.

Dominick revint ce jour-là du pavillon sans rentrer dans sa chambre.

Martha le vit franchir vivement le bois et disparaître du côté de la porte d'entrée.

Quelques instants après, en déjeunant à la cuisine avec les autres domestiques, elle apprit que le jeune Malcolm était sorti et qu'il ne reviendrait vraisemblablement que le lendemain.

Pour ce jour-là, elle était donc débarrassée de lui.

Le lendemain, c'était le quinzième jour de l'arrivée de madame de Mauves au pavillon, et le jour que Dominick avait fixé à la duchesse comme dernier délai.

On se souvient des termes de l'*ultimatum* du frère de l'institutrice.

Rappelons-en les derniers mots :

Il avait répondu à madame de Mauves qui lui avait dit :

— « Sortez, misérable !... »

Il avait répondu :

— « Recommandez votre âme à Dieu, s'il y a un Dieu, madame ; avant vingt-quatre heures, aussi vrai que je m'appelle Dominick Malcolm, vous aurez cessé de vivre. »

Ce jour-là, Martha vit venir le frère de l'institutrice du pavillon comme elle l'avait déjà vu la veille.

Seulement, ce jour-là, il ne marchait pas avec agitation.

Loin de là, on eût dit qu'il ne pouvait pas se traîner.

Il était pâle, il avait les cheveux en désordre et les yeux hagards ; il marchait lentement, s'arrêtant par intervalle et se frappant le front avec une sorte de rage et de désespoir.

La jeune femme ne put pas définir précisément l'expression de son visage. Toutefois, elle ressentit une commotion analogue à celle qu'elle eût éprouvée en voyant un fantôme.

Ce jour-là, Dominick remonta dans sa chambre.

Que se passa-t-il depuis ce moment jusqu'au soir? Martha l'ignora.

Elle apprit en dînant qu'il n'avait pas quitté la maison et qu'il devait y passer toute la nuit.

— Il était bien sombre, aujourd'hui, l'Écossais, dit un des domestiques à Domenico.

— Tous les Écossais sont, à ce qu'il paraît, naturellement tristes, dit le nègre, c'est sans doute à cause du voisinage de l'Angleterre.

— Je ne l'ai jamais vu aussi noir que cela, reprit le

domestique qui avait parlé le premier. C'est au point que je te trouve blanc à côté de lui, Domenico.

— C'est vrai qu'il n'avait pas l'air joyeux en me demandant son dîner, reprit celui-ci. Je crois qu'il médite un mauvais coup.

— Il va peut-être *escoffier* la particulière, reprit le premier valet.

On comprend si ces mots firent frémir la Provençale.

Après le dîner, les domestiques restaient à fumer, à causer, à commérer autour de l'âtre. Ce soir-là, la conversation, dont le sujet avait été dès le début la mélancolie de Dominick Malcolm, continua sur ce chapitre.

Chacun, à tour de rôle, dit du frère de l'institutrice tout le mal qu'il pensait de lui.

Nous avons déjà vu le bon Dominick dans plusieurs cercles choisis, et l'on peut remarquer que nulle part il ne s'attirait précisément l'admiration et la tendresse des sociétaires.

Cette causerie domestique eut cela de bon que Martha résolut de veiller toute la nuit.

Elle avait déjà fait la veille cinq ou six fois le tour du pavillon, elle en connaissait tous les tours et détours, et elle eût pu le trouver les yeux bandés.

Elle avait fait la connaissance des gros chiens qui gardaient la maison, et s'étaient attiré leur amitié en jouant avec eux et en les bourrant de pain, de fromage, de sucre et autres friandises.

Elle résolut donc, dès que les domestiques seraient couchés, de descendre à pas de loup et d'aller faire le guet autour du pavillon.

Il était minuit environ quand il sembla à la Provençale que toute la maison était endormie.

Ce qui l'étonna ce fut de n'avoir pas entendu Dominick sortir.

Elle se laissa glisser légèrement le long de la rampe plutôt qu'elle ne descendit, et elle arriva sur le palierdu vestibule sans avoir fait craquer le parquet de l'escalier.

La porte d'entrée de la maison était fermée à double tour.

Mais Martha ne devait pas s'arrêter pour si peu.

Elle pénétra à travers le corridor, dans la tente qui servait de cabinet de travail à Robert Margat, dont les fenêtres donnaient sur le jardin.

On se souvient que ce cabinet de travail était situé au rez-de-chaussée de la maison.

Elle se disposait donc à ouvrir une des fenêtres, et à sauter dans le jardin, quand, en mettant la main sur l'espagnolette, elle entendit au-dessous d'elle le craquement produit par le pied sur le sable.

— C'est lui, pensa-t-elle; ce ne peut être que lui.

Elle tendit l'oreille du côté du pavillon, et elle reconnut distinctement que le bruit des pas allait bien de ce côté.

Elle pesa lentement sur l'espagnolette, pour éviter le grincement, et elle entr'ouvrit la fenêtre.

Elle écouta.

Le bruit des pas se perdait déjà dans l'éloignement.

Il n'y avait donc pas une minute à perdre.

Elle enjamba prestement la croisée, et sauta dans le jardin.

Au lieu de marcher sur le sable, elle entra dans le bois, dont la terre, détrempée par les pluies de l'automne, devait amortir le bruit des pas.

Malheureusement, elle entendit ouvrir et fermer la porte du pavillon, au moment où elle arriva à dix pas de Dominick.

Elle colla son oreille contre la porte et entendit monter le frère de l'institutrice.

Puis, plus rien !...

Un silence lugubre !

La Provençale frissonna de tous ses membres.

Que faire ?

Évidemment à deux pas d'elle un crime horrible allait être commis ; quel crime ? peu importait.

Évidemment, la protégée de son protecteur allait être victime d'un attentat quelconque : viol ou assassinat.

Que faire ?

Appeler au secours les gens de la maison, c'était appeler autant de complices.

Appeler les passants par-dessus le mur.

Il ne pouvait pas y avoir de passants, à cette heure de la nuit, dans cette rue déserte.

Cependant, après s'être tordu les poings et les cheveux, après s'être mordu les lèvres de désespoir, après avoir, en une minute, tourné et retourner dans son esprit tous les moyens de salut imaginables, elle prit le parti d'attendre un passant et de l'évoquer.

Elle grimpa alors au sommet d'un des haut maronniers qui bordaient la maison, et dont les branches supérieures s'étendaient par-dessus la muraille, jusque dans la rue, et, saisissant un de ces rameaux, elle se laissa glisser, et tomba à la califourchon sur le mur.

La pauvre fille n'avait pas songé que le mur était émaillé de tessons de bouteilles, de verres pilés, de pierres aiguës et autres engins adaptés à certaines maisons pour effaroucher sans doute les oiseaux, bien plus que pour effrayer les voleurs.

Elle poussa un sourd gémissement en sentant entrer cent pointes féroces dans sa chair.

Elle sentit son sang ruisseler à flots de toutes parts.

Ses yeux se troublèrent; une lourde atmosphère sembla l'envelopper, elle crut entendre marcher dans la rue et elle voulut crier au secours.

Mais sa voix s'arrêta dans son gosier.

Elle se sentit défaillir et voulut se cramponner à la muraille.

Mais la malheureuse créature, après s'être écorché les mains à toutes les pointes qu'elle rencontra, perdit peu à peu connaissance et tomba de l'autre côté de la muraille, dans la rue, sur le pavé, ensanglantée du haut en bas, et privée de sentiment.

Voilà ce qui se passait dans le jardin de Robert Margat, quelques instants après que le bon Dominick était entré dans le pavillon.

. . . .

VIII

OU ROBERT MARGAT RETROUVE DES ANCIENNES CONNAISSANCES

Bien, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, que la rue Picpus soit une rue extraordinairement déserte, et particulièrement au milieu de la nuit, elle était habitée cette nuit-là d'une façon vraiment curieuse.

Si Martha eût poussé une seule fois le cri : « au secours! » évidemment plusieurs voix eussent répondu à son cri, et plusieurs individus fussent accourus à son appel.

Quelques lecteurs diront sans doute, sans aucune charité pour l'auteur : « Voilà bien les romanciers, ils vous jettent une femme par-dessus un mur, dans une rue déserte, au milieu de la nuit, et voilà que la rue se trouve habitée. »

Eh bien, oui, lecteurs, et nous espérons contenter les esprits les plus chagrins, en disant pour quelle bonne raison, pour quelle raison simple, naturelle, irréfutable, elle était parfaitement habitée.

Voici :

On se souvient que Martha avait recommandé à son amie Nana la discrétion la plus absolue sur ses projets.

Nana avait juré ses grands dieux qu'elle serait discrète.

Mais elle était femme (pardon, lectrices), variable par conséquent, désireuse de garder un secret et prête à le donner au premier requérant.

Or, la première journée elle l'avait très-bellement gardé.

Cador, en rentrant à son domicile le soir,—et ne trouvant pas au visage de sa blonde camarade son expression coutumière, — lui avait demandé la cause de ce changement de front.

Mais comme il n'était pas difficile à contenter, et qu'il avait d'ailleurs une profonde envie de dormir, il s'était payé de la première défaite que lui avait présentée la blonde Provençale.

Quant à celle-ci, au lieu de dormir comme Cador, elle avait passé une nuit fort agitée, mi-partie en insomnie et mi-partie en cauchemars de la plus vilaine espèce.

Elle avait vu son amie, grelottant de froid, de faim et de fièvre au coin d'une borne, la tête sur le mur et les pieds dans la boue froide.

Ce spectacle lui avait navré le cœur, et elle avait frissonné et frémi à cette pensée.

Le matin venu, elle s'était résolue à tout raconter à son camarade, et dès que celui-ci avait eu les yeux ouverts, elle avait mis son projet à exécution.

— Brave fille! ne put s'empêcher de dire Cador au récit du dévouement de son ex-amie.

Fragon vint prendre Cador au moment où il déjeunait.

Nouveau récit de la belle action de Martha-la-Seyne, à l'usage du cafetier du *Houx-Blond*.

Fragon, aussitôt instruit, fit habiller le Marseillais à la hâte, et les deux compagnons détalèrent aussitôt.

Un fiacre passait; ils se jetèrent dedans, et trois quarts d'heure après, malgré la mauvaise volonté du cocher, ils étaient rue des Petits-Hôtels, et se faisaient arrêter devant la maison de Christian.

Chez Christian, qui déjeunait en compagnaie de Saint-Romain et de Champrosé, nouveau récit du pèlerinage de la Provençale.

Mais, pour qu'on comprenne bien l'impression que ce récit produisit sur Christian et ses commensaux, il est nécessaire de dire dans quelle situation d'esprit se trouvait le sauveur de madame de Mauves au moment où le cafetier du *Houx-Blond* et son accolyte Cador étaient venus annoncer le retour et l'histoire de Martha.

Christian, après avoir inutilement fouillé Paris pour découvrir le lieu où l'on avait caché la duchesse de Mauves, avait résolu de cerner la maison de Robert Margat.

De façon que jour et nuit, deux des puritains, tantôt l'un, tantôt l'autre, étaient de garde tour à tour, rue Picpus, sous toute espèce de travestissements.

A l'exception de trois ou quatre visites du bon Domi-

nick à l'hôtel Margat, ou plutôt Violette, et des sorties matinales en voiture de l'illustre médecin, en compagnie d'une jeune femme, dans laquelle les Puritains avaient bien vite reconnu madame de Chastel, nul indice, si léger qu'il fût, ne révélait la présence de madame de Mauves à l'hôtel.

Cependant, instinctivement, Christian veillait et faisait veiller ses amis avec acharnement.

Un matin, accompagné du baron Flasham, il sonna à la porte de l'hôtel.

Un nègre vint ouvrir :

— Que désirez-vous, messieurs? —demanda-t-il.

— Voir le capitaine Violette, — répondirent les deux Puritains.

— Il est absent.

— Nous l'attendrons.

— Il rentrera peut-être fort tard dans la soirée.

— Nous sommes résolus à attendre son retour.

— Où cela, messieurs?

— Ici, parbleu!

— Le capitaine ne m'a pas donné la permission de recevoir des étrangers en son absence.

— Nous ne sommes pas étrangers, dit le baron Flasham, je suis le banquier de votre maître, et c'est à ce titre que je veux lui parler. Allez donc dire que le baron Mossè Flasham a une communication importante à lui faire.

Si riche que fut son maître, le nègre s'inclina respectueusement en entendant le nom de l'illustre banquier.

— Si ces messieurs sont des amis de mon maître, reprit-il, je vais avoir l'honneur de les introduire auprès de lui.

Et, faisant signe au baron et à Christian de le suivre,

il les fit entrer dans le cabinet de travail de Robert Margat.

Un instant après, Robert entra.

— C'est vous, baron, dit-il en allant au banquier, et en lui tendant la main.

Le baron n'accepta pas la main que le médecin lui présentait.

Celui-ci fit un pas en arrière, et en reconnaissant le compagnon du banquier, qu'il n'avait pas vu tout d'abord, il frissonna involontairement.

— Qu'y a-t-il donc, messieurs? — demanda t-il d'une voix grave en regardant ses deux visiteurs.

— Vous ne me reconnaissez pas, dit Christian.

— J'ai eu le plaisir de dîner avec vous chez le baron, répondit Robert Margat.

— Chez le baron seulement? continua Christian.

— Il est possible que je vous aie vu ailleurs, monsieur; mais j'ai une fort mauvaise mémoire, je ne m'en souviens pas.

— Alors je vais vous le rappeler, dit sévèrement le jeune homme.

— Monsieur, interrompit Margat, j'aurais une grande joie à vous entendre, mais je suis aussi économe du temps des autres que du mien, et je vous demande la permission d'entendre la communication que le baron a à me faire.

— Que cette communication soit faite, dit le baron Mossè en désignant Christian, par monsieur ou par moi, le résultat sera le même. Veuillez donc lui permettre de vous rappeler où vous vous êtes vus tous les deux, et où nous nous sommes vus aussi, ailleurs que chez moi?

— Soit, baron, dit Robert Margat.

Puis, se tournant du côté de Christian :

— Rappelez-moi donc, monsieur, où j'ai eu le plaisir de vous voir, dit-il en s'inclinant légèrement.

— Rue Coquillière, dit Christian.

— Rue Coquillière, répéta le baron Mossè.

— Je ne connais pas cette rue, dit Robert, après avoir, pendant un instant, fait semblant de rappeler ses souvenirs.

— Regarde-moi donc en face, Robert, dit Christian, en s'avançant vers lui les bras croisés et en le regardant fixement.

— Regarde-moi aussi en face, — dit le baron Mossè, imitant ce mouvement.

— J'ai beau vous regarder, — balbutia Robert avec une certaine émotion, — vous ne me rappelez rien dont je puis me souvenir.

— Allons, Robert ! répondit Christian, c'est assez feindre. Nous t'avons reconnu dès le premier jour où tu nous es revenu sous le nom du capitaine Violette. Pas un de nous n'a été dupe de ton déguisement. Dans quel but as-tu changé ton grand nom pour celui d'un autre ? Qu'as-tu fait depuis que tu nous a quittés? Je l'ignore. Mais je sais que tu as été, parmi nous, un de ceux sur lequel notre regard s'attachait avec le plus de confiance et d'espoir. Je sais que tu as été l'honneur et la gloire de notre compagnie, et que tu ne peux, sans forfaire à tout ton passé, méconnaître deux de tes frères en bien, quel que soit le mauvais chemin dans lequel tu peux t'être engagé; cesse donc de feindre, si tu as encore connaissance de toi-même, Robert, et réponds-nous.

— Je ne suis pas Robert, dit profondément ému le médecin. Je me souviens d'avoir porté ce nom devant vous; mais je me souviens encore mieux de l'avoir rejeté bien loin derrière moi en quittant la France. Ne me le

rappelez donc pas, car la rougeur me monte au visage, en songeant que je l'ai porté.

— Bien, Robert! dit Christian, la rougeur est la plus belle fleur du bien! — Tu as donc bien souffert, tu as donc bien lutté, là-bas, sur la terre où tu t'étais exilé?— Ingrat! N'avais-tu pas toutes nos mains pour te tirer de l'abîme où tu allais tomber? N'avais-tu pas tous nos bras pour t'aider à porter le fardeau de tes peines? De quoi n'étions-nous pas capables pour te sauver?— Tu as erré par les mondes, en cherchant dans les profondeurs de la terre le bonheur dont la source était en toi ; — et tu ne l'as pas trouvé, — et tu reviens ici plus accablé, plus triste, plus blessé que jamais, et qui sait! mortellement frappé peut-être!

— Mortellement! — murmura Robert Margat en fronçant le sourcil et en courbant la tête.

— Robert! Robert! — dit Christian sur le ton de la plus douce mélancolie, — ou tu n'es plus le Robert que j'ai appelé mon frère, ou ton désespoir, au lieu de venir d'une peine, vient d'une honte. — Il n'y a pas de douleur humaine qu'un vaillant et un fort comme tu étais, — et comme nous nous efforçons d'être, ne finisse par dompter. — Donc, ton mal vient du mal : est-ce vrai?

— Oui! balbutia d'une voix faible Robert.

— Et... reprit avec une sorte d'hésitation Christian, et... il est trop tard... pour te sauver?

— Oui!... répéta le savant.

— Alors, que vas-tu faire?

— Jouir un instant et mourir! répondit Margat.

— Ainsi, — dit sur le ton le plus douloureux Christian, — tu as été un homme, et voilà ce que tu es devenu! — Nous t'avons révélé le grand secret de la vie, et il ne t'a servi qu'à chercher le mot de la mort! oh! Robert!

— Et tu étais fort entre nous tous ! et nous t'aurions confié les destinées d'un monde ! — Mais, si tu dois mourir, que ta mort soit au moins un exemple pour les nôtres. — Dis-nous comment, étant parti de la lumière, tu es arrivé brusquement dans les sentiers du pays sombre où tu veux entrer? Quelle lutte as-tu soutenue avant d'en venir là? Quel terrible ennemi as-tu combattu? Quel ennemi invincible t'a-t-il vaincu? Parle, Robert, tu dois cette confiance à ceux qui ont si précieusement eu soin de ton âme! Meurs vaincu, si tu veux, puisque c'est ta destinée, mais ne meurs pas traître et ingrat.

— J'ai aimé! — gémit Robert Margat; j'ai aimé passionnément, éperdûment.

— Je le sais, Robert, — reprit Christian ; — mais l'amour réconforte au lieu d'affaiblir : ton amour était donc mal situé, puisque tu as perdu tes forces au lieu de les augmenter? Parles-tu de Florence?

— Oui, dit Robert,

— Ainsi, dit en soupirant Christian, c'est pour cette femme sans cœur, sans âme, sans intelligence, c'est pour cette femme qui n'a que des yeux et des lèvres, que tu as sacrifié ta belle âme, ton grand cœur, ton noble esprit ! et tu n'as vu l'amour que dans une statue de chair. Oh ! Robert, est-ce là ce grand, beau et noble amour pour la femme que nous pratiquons tous et que nous t'avons enseigné ?

— J'ai aimé trop tard ou trop tôt, interrompit Robert ; j'ai pris la première femme que j'ai rencontrée pour l'idéal adorable que j'avais en moi. — Elle n'en avait, comme tu le dis, Christian, que les yeux et les lèvres, et la chair d'albâtre. — Il n'était plus temps quand j'ai reconnu mon erreur. — Pour avoir aimé si bassement,

j'avais perdu le sens moral; je n'étais plus propre à rien, je n'étais plus bon qu'à mourir.

— Ainsi, Robert, dit le baron Mossè, tu vas réparer une lâcheté par une autre?

— Il le faut! dit le savant d'une voix sombre.

— Eh quoi! s'écria Christian avec vivacité, il faut être lâche! c'est toi qui dis cela. Il faut effacer un crime par un autre! Mais tu n'as pas perdu seulement le sens moral! Robert, tu as aussi perdu l'esprit!

— J'ai perdu l'esprit! dit le savant d'un air désespéré.

— Non, Robert! tu nous trompes, ou plutôt tu te trompes toi-même, tu ne t'entends pas! tu ne te vois pas, tu ne te sens plus! Tu es aveugle et sourd pour toi-même; en un mot, tu es endormi! tu es plongé dans une profonde léthargie, et tu rêves que tu es lâche! Mais nous voici, nous te prenons le bras, et nous te secouons jusqu'à ce que tu te réveilles! Allons, debout, Robert!

— Éveille-toi, mon frère, dit le baron Mossè.

— Laisse-moi! laisse-moi! dit le malheureux Robert. — La vie me semble mille fois plus amère que la mort. — Laisse-moi mourir!

— Non, Robert! — dit avec solennité Christian; — tu n'as pas le droit de mourir, puisque nous ne t'avons pas délié de ton serment! — Tu t'es donné à nous corps et âme, tu nous appartiens, — jusqu'à ce que nous t'ayons dit: tu es libre! — Or, au nom de tous nos frères absents, je te défends de mourir; car ta vie, si amère qu'elle soit pour toi, sera utile aux autres, et, si tu as mérité une peine, il n'est pas juste de nous la faire supporter! — Donc, tu vivras pour être utile, tu donneras à tes semblables tout ce que tu peux donner, pour expier tes fautes et tes crimes, sinon par amour du bien. — Écoute-nous donc et réponds-nous.

— Parle, dit Robert Margat, au comble de l'émotion.

— C'est toi, reprit le baron Mossè, qui as fait enlever madame de Chastel?

— Oui, répondit Margat.

— Elle est ici ? demanda Christian.

— Oui ! reprit Robert.

— Comptes-tu vivre avec elle?

— Non ! puisque je veux mourir!

— Nous avons dit que c'était impossible, reprit Christian.

— Soit! je la ferai rentrer chez elle.

— Bien! tu l'as fait enlever, dit le baron Mossè, par un aventurier qui se nomme Dominick Malcolm, et qui est frère ou amant d'une institutrice qui est la maîtresse du duc de Mauves.

— En effet, dit Robert.

— Par une singulière coïncidence, reprit Christian, la duchesse de Mauves, — que nous avions arrachée aux bras de son mari,—a été enlevée presque en même temps, et presque assassinée par le même homme.

— Je le sais, dit Robert.

— Tu le sais ! s'écria Christian en regardant Robert Margat avec une sorte de stupeur.

— Je le sais, répéta le savant.

— Et tu sais aussi ce qu'elle est devenue, sans doute?... continua Christian.

— Oui !

— Elle vit?

— Elle vit.

Le front du jeune homme rayonna d'une immense joie.

Il reprit :

— Où est-elle?

Robert Margat baissa la tête et garda le silence.

— Où est-elle? répéta Christian, en regardant avec effroi Robert Margat.

Celui-ci ne répondit pas encore.

— Réponds, Robert! s'écria le jeune homme, si tu ne veux pas que je croie que tu es complice de cet enlèvement.

— Je suis complice, en effet, dit Robert Margat d'une voix sombre, et c'est pour cela que je veux mourir!

— Robert, c'est infâme! dit avec indignation Christian; mais, même pour ce crime, tu ne dois pas mourir. Il faut le confesser, tu aimais la duchesse.

— Non, répondit Margat.

— C'est donc par passion charnelle que tu l'as fait enlever?

— Je ne l'ai vue qu'une fois, chez le baron Mossè, et depuis son enlèvement je ne l'ai pas vue.

— Tu le jures, Robert?

— Je te le dis, Christian! dit noblement Margat.

— Et pourquoi ne nous apprends-tu pas où elle est?

— Je ne puis pas le dire.

— Pour quelle cause?

— Je l'ai juré.

— Ainsi, Robert, tu laisseras déshonorer, et peut-être mourir, une femme que tu peux sauver?

— Tout à l'heure, répondit Robert Margat, j'aurais laissé faire.

— Et maintenant... demanda Christian d'une voix émue.

— Maintenant... non, répondit Robert Margat, après avoir hésité un moment.

— Bien, Robert! dit le baron Mossè en le remerciant d'un regard.

— Bien, Robert! — répéta Christian en inclinant la tête.

— Je vous demande deux jours pour me dégager de mon serment et pour délivrer la duchesse, — dit le médecin. — Si je n'ai pas réussi, je mourrai, comme je vous l'ai dit; mais avant de mourir, je vous ferai connaître le lieu de sa retraite.

— Ce n'est pas ici? — demanda le baron Mossè en regardant de côté et d'autre.

— Ici ou ailleurs, — dit Robert Margat, — peu importe! Je vous jure, avant deux jours, de l'avoir délivrée, soit moi-même, soit en vous donnant le moyen d'arriver à ce résultat.

— Maintenant, — dit Christian d'une voix grave et en même temps émue, — j'exige de toi un autre serment.

— Lequel?

— Jure de vivre.

Robert baissa la tête.

— Jure de vivre! répéta le baron Flasham en prenant la main droite du savant, pendant que Christian prenait sa main gauche.

— Jure! reprit celui-ci, ou meurs infâme en traître à tout ce qui est grand, à tout ce qui est noble, à tout ce qui est beau, au travail, à l'amour, au bien, enfin!

— Je jure de vivre!... dit en frissonnant d'émotion Robert.

— Donc, continua Christian, après-demain, à pareille heure, nous reviendrons te demander la duchesse.

— Après-demain, à pareille heure, répondit Margat.

Les deux Puritains se retirèrent.

. . . .

Or, la visite du baron de Mossè et de Christian avait eu lieu le matin du jour où Martha la Seyne avait été re-

cueillie au coin de la borne, dans la rue Picpus, par la mulâtresse et amenée à l'office, au grand chagrin de Domenico.

Ce fut donc au retour de cette expédition que Christian, déjeunant, ainsi que nous l'avons dit, avec Champrosé et Saint-Romain, reçut la visite de Cador et de Fragon, et, par suite, les communications faites par Nana relativement à l'arrivée de Martha la Seyne.

Christian dit à Fragon qu'il était certain maintenant de délivrer la duchesse; mais que néanmoins il fallait plus que jamais faire bonne garde autour de la maison de Robert Margat.

Il fut convenu que Fragon, Cador et Albaret seraient de garde la nuit suivante, et que le lendemain ce serait le tour de Champrosé, de Saint-Romain et de Christian.

On comprend maintenant, sans plus amples explications, comment, pendant la nuit où la malheureuse Martha s'était si cruellement blessée, il y avait au moins trois personnes dans la rue Picpus, si déserte que soit d'ordinaire cette rue à cette heure, et si noire que fût la nuit.

Il ne nous reste plus à dire à présent que les causes qui empêchèrent Robert Margat de tenir le serment qu'il avait fait aux deux Puritains.

Derrière eux, il fit appeler le bon Dominick.

Le bon Dominick n'avait pas paru depuis quatre jours.

Robert avait promis à madame de Chastel de la conduire au bois de Vincennes; quand Dominick arriva, dans la journée, le savant était parti après avoir recommandé à Domenico, — qui était au service du jeune Malcolm, — d'aller rue du Rocher, chez le frère de l'institutrice, lui faire savoir qu'il l'attendrait le lendemain.

Dominick étant arrivé quelques instants après le départ de Robert Margat, le nègre n'avait pas eu besoin d'aller rue du Rocher pour lui faire part du désir de son maître.

Si Patrico était tout dévoué à Robert Margat, Domenico, son infidèle Achate, commençait à être tout dévoué à son homonyme Dominick Malcolm.

L'Écossais, par quelques mots, quelques regards, l'avait subjugué, fasciné, magnétisé.

Dominick (nous l'avons dit plusieurs fois, mais nous ne saurions trop le répéter), déplaisait généralement à tout le monde, à première vue. Eh bien, à première vue, il avait été sympathique à Domenico.

Le nègre avait reconnu un maître dans ce blanc.

Il avait été à lui sans effort, naturellement, comme l'aiguille au pôle, comme le lierre à l'ormeau, comme le fourreau à la lame.

Avec quelques paroles, — magiques sans doute, — le frère de l'institutrice avait fait de lui son esclave dévoué.

Il lui avait dit, dès le premier jour :

— Eh bien, nous avons donc passé quelques joyeuses années au bagne, ami Domenico?

Puis il avait ajouté d'un air indifférent :

— C'est un si beau climat que le climat béni de Toulon.

Et encore :

— Tu avais choisi le plus beau moment pour faire ton entrée dans ce beau pays, mon gaillard.

De façon que Domenico, voyant son nouveau maître si bien instruit de ses faits et gestes et de ses goûts, s'était dévoué à lui corps et âme.

Dominick, qui avait fait naître cette sympathie, s'était bien promis de la mettre à contribution.

Aussi, quand il se trouva seul avec lui, ne manqua-t-il pas de lui adresser la question qu'il lui faisait chaque fois qu'il venait à l'hôtel.

— Y a-t-il du nouveau? Est-il venu quelqu'un ces jours-ci? As-tu vu un visage étranger?

Domenico, qui jusqu'ici n'avait eu rien à répondre aux questions du bon Dominick, faillit mourir de joie en songeant qu'il aurait, cette fois, quelque chose de nouveau à lui apprendre.

Donc, quand Dominick lui adressa cette question :

— Y a-t-il du nouveau?

Le nègre répondit à voix basse et d'un air mystérieux :

— Oui.

Quand le frère de l'institutrice lui demanda :

— Est-il venu quelqu'un aujourd'hui?

Domenico répondit :

— Oui.

Et enfin, quand le jeune Malcolm lui dit :

— As-tu vu un visage nouveau?

Le cœur de Domenico battit à tout rompre en répondant :

— J'en ai vu deux.

— Et comment appelles-tu les porteurs de ces visages? demanda le bon Dominick.

— L'un, répondit le nègre, se nomme Christian de Sauveterre, — et l'autre le baron Mossè Flasham, — un banquier qui a de l'aisance, — à ce que dit Patrico.

— Christian et le baron! — murmura à part lui le bon Dominick, — dont les sourcils se froncèrent démesurément.

Après cette confidence, le nègre lui apprit que Robert Margat désirait le voir le lendemain.

Le visage du jeune Malcolm prit à cette nouvelle une expression encore un peu plus soucieuse qu'en apprenant la visite des deux Puritains.

— Domenico! dit-il après quelques instants de méditation, tu m'as parlé dix fois depuis quinze jours de ton dévouement.

— Et j'espère vous en parler toujours, mon jeune maître, répondit le nègre.

— Et tu es disposé à me le prouver au premier jour?

— Je n'attends que l'occasion.

— Tu ne l'attendras pas longtemps! Que gagnes-tu au service du capitaine Violette ?

— Parlez-vous de mes gages ou de mes gains, mon jeune maître? demanda Domenico.

— Des uns et des autres.

— Avec mes gages et mes gains; — car il y a beaucoup de casuel chez nous, — je me fais cinq à six mille francs par année.

— Si je te donnais six mille francs de fixe par année, — sans compter le casuel, — cela t'irait-il?

— Comme un gant, mon jeune maître.

— Tu me suivrais partout?

— Jusqu'en Nigritie, jusqu'en enfer, si cela vous est agréable, mon maître.

— Eh bien, apprête-toi à partir d'un jour à l'autre, d'une part.

— Ce soir, si vous voulez.

— Et, d'autre part, à me délivrer d'un ennemi.

— L'ennemi de mon maître est le mien, répondit gravement Domenico.

— Tu veilleras toute cette nuit autour du pavillon.

— Je veillerai.

— Si quelqu'un approche, qui que ce soit, tu le tueras.

— Comme un chien!

— Même ton ancien maître?

— Qu'appelez-vous mon ancien maître? demanda Domenico vivement troublé, en entendant le frère de l'institutrice lui proposer de tuer Robert.

— Le capitaine! répondit Dominick.

— Tuer le capitaine! s'écria le nègre alarmé.

— Sans doute! dit froidement Malcolm. Si ton ancien maître cherche à pénétrer dans le pavillon, tu tueras ton ancien maître, c'est bien simple, et il me semble que je m'exprime clairement.

— Mais, mon jeune maître, objecta le nègre, il ne m'a jamais fait de mal!

— Aussi n'est-ce pas pour toi que tu le tueras, mais pour moi, auquel il en ferait, en cherchant à pénétrer dans le pavillon qu'habite la duchesse.

Domenico garda le silence.

Voilà ton dévouement dit le jeune Malcolm en regardant le nègre avec mépris; au premier mot que je te dis, tu te rebiffes, à la première avance que je fais, tu recules! Va te faire pendre ailleurs, garçon, je ne prendrais jamais à mon service un homme aussi mou que toi.

— Mais, mon jeune maître, dit Domenico d'un ton suppliant, dites-moi de tuer n'importe qui: Patrico, Joseph, Baptiste, les mulâtresses, toute la maison, enfin, et mon père et ma mère, si j'en avais, mais le capitaine, qui ne m'a jamais rien fait...

— Et les autres, qu'est-ce donc qu'ils t'ont fait, imbécile?

— C'est vrai, mon jeune maître; mais les autres sont des domestiques comme moi, c'est-à-dire mes égaux, et à cause de cela...

— Et sous prétexte qu'ils ne sont pas tes maîtres, in-

terrompit le bon Dominick, tu consentirais à les tuer, grand nigaud?

— C'est vrai! reprit philosophiquement Domenico, que du moment que l'on tue quelqu'un, autant que ce soit l'un que l'autre.

— Tu as découvert cela tout seul?

— Je n'ai aucune présence d'esprit, dit le nègre souriant pour dissimuler son émotion passagère.

— Songe que ce n'est qu'une supposition, reprit Dominick, et que je ne veux pas plus que toi la mort du capitaine, qui ne m'a rien fait non plus à moi; mais je suppose qu'il me fasse du mal, et ce serait m'en faire considérablement que de m'enlever une femme pour laquelle j'ai risqué ma tête; eh bien, je dis que dans ce cas, Domenico, mais dans ce cas seulement, il est du devoir d'un domestique dévoué de tuer n'importe qui pour obliger son maître. Me comprends-tu?

— Parfaitement, mon jeune maître, — répondit Domenico.

— Quand tout le monde sera couché, tu iras donc t'embusquer, bien armé, derrière le pavillon, et tu feras bonne garde. Si tu n'as affaire qu'à un ou deux ennemis, ne te sers que du couteau; garde le revolver, si tu as affaire à plusieurs à la fois.

— C'est convenu, mon jeune maître, — dit le nègre.

. . . .

C'est après cette conversation que Martha la Seyne, installée dans sa petite chambre, à côté de la lingerie, vit le frère de l'institutrice se diriger à travers les arbres du côté du pavillon, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, et qu'un instant après que Dominick avait recommandé à son nègre de faire bonne garde, elle résolut de veiller aussi de son côté.

IX

LE MAITRE ET LE DISCIPLE

Si coquin que fût Dominick Malcolm, il n'en était pas pour cela moins intelligent qu'un autre, — nous pouvons dire plus qu'un autre; il avait l'instinct, le flair, si on nous permet cette expression qui rend bien notre pensée.

Un mot, un geste, un regard, une piste, lui faisait deviner ce qu'un autre eût mis dix années à comprendre.

Il y avait en lui du serpent, du renard, du singe, du chat, du Mohican et de la femme.

Toutes les finesses, toutes les astuces des animaux fins et astucieux semblaient réunies miraculeusement en lui, et le cafetier du *Houx-Blond*, qui appartenait à cette grande famille, avait bien su ce qu'il faisait en prenant l'Écossais pour disciple.

Doué de pareilles facultés, il était donc impossible qu'en peu de temps il n'eût pas une entière connaissance des sentiments, des goûts, des vices et des vertus, enfin des tenants et des aboutissants de son nouveau maître.

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, de remarquer avec quelle incroyable précision, avec quelle inimaginable lucidité, la femme que vous aimez depuis huit jours vous raconte, dans les plus minutieux détails, votre existence depuis votre extrême jeunesse, comme si elle vous connaissait depuis quinze ou vingt ans?

D'où vient cela?

Nous ne l'avions jamais vue, le jour où nous l'avons aimée !

Elle arrivait on ne sait d'où, du bout du monde !

Elle habitait le pôle arctique, nous le pôle antarctique.

Et au bout de huit jours, elle nous connaissait depuis notre enfance, — comme une sœur de lait.

L'explique qui voudra. — Je me contente d'expliquer la puissance d'intuition de Dominick, par la puissance d'intuition inexplicable de la femme.

De sorte qu'au bout de huit jours, il savait son capitaine Violette par cœur, exactement comme s'il eût lu sa biographie intime.

Il ne se trompa pas un instant dans son étude sur cet homme à double face et à double existence.

La tristesse avec laquelle Robert Margat reçut toutes les allusions que le jeune Malcolm faisait aux Puritains, le mépris avec lequel il le regardait quand il parlait d'eux dédaigneusement, lui révélèrent sans autre indice, presque à première vue, l'étroite parenté qui unissait son nouveau patron à ses onze casseurs de jambes.

La visite de Christian et du baron Mossè lui sembla donc bien significative.

Il ne savait rien de ce qui s'était passé. Il n'avait pas entendu un seul mot de leur conversation. Et cependant il flaira le danger avec une perspicacité merveilleuse.

Il devina presque mot à mot le sujet de l'entretien que Robert Margat désirait avoir avec lui le lendemain.

Il entendit les demandes, et il prépara les réponses.

Il vit le champ de bataille, il fourbit ses armes et s'apprêta à la lutte.

Mais son caractère ne serait pas complet si nous ne faisions pas assister les lecteurs à la scène qui se joua, le lendemain, entre Robert Margat et lui.

Il était midi à peu près quand il se présenta dans le cabinet de travail de Robert, enfoncé dans un voltaire et méditant profondément.

— Vous m'avez fait demander, mon maître, — dit-il en entrant, — me voici!

— Assieds-toi, garcon! — dit Robert, — prends un chibouk ou un houka, et écoute-moi, j'ai à causer sérieusement avec toi.

— Je vous écoute, mon maître, dit Dominick en allumant une longue pipe turque et en s'asseyant nonchalamment sur un coussin.

— Premièrement, garçon, dit doucement Robert Margat, j'ai un reproche à te faire, et j'aime autant commencer que finir par là.

— Un reproche! à moi, mon cher maître, s'écria le bon Dominick de l'air le plus étonné à la fois et le plus ému; — à moi, qui me creuse l'imagination pour trouver un moyen de vous complaire! Vous m'affligez profondément.

— Tu cherches à me complaire, dis-tu, mon bon Dominick? Pourquoi alors te vois-je si rarement?

— J'ai peur de vous ennuyer, mon cher maître.

— Dominick, vous êtes trop vaniteux ou trop modeste. Tu ne peux m'ennuyer, garçon, que par ton absence. Crois-tu que la vie d'un homme comme moi puisse être remplie par la conversation d'une femme? Si intelligente que soit une femme, cher enfant, elle ne saurait remplacer un homme comme toi.

— Vous me flattez, mon cher maître, dit en courbant légèrement la tête le jeune Malcolm.

— Non, Dominick, je ne fais qu'exprimer ma pensée. Je disais donc que je te voyais trop rarement. Je m'expliquais ton abandon pendant les premiers jours, par l'amour que tu prétendais porter à la duchesse. Je me disais : il ne la quitte pas, il ne vit que pour elle, il m'oublie. — Sans doute, il y a dans son fait une nuance d'ingratitude; mais on n'est pas arrivé à mon âge sans savoir que la femme la plus sotté et la plus laide fait oublier à l'homme le mieux trempé son meilleur ami ; et je t'excusais dans mon cœur de te savoir si ingrat, te sachant si amoureux ! Mais j'apprends que tu négliges autant que moi la femme dont tu es épris, et alors tes absences n'ont plus d'explications. Si tu en as à me présenter, toutefois, je les sollicite, garçon. Car, au fond, j'ai une grande affection pour toi, sans en avoir l'air, et je ne demande qu'a te pardonner.

— Me serais-je trompé? pensa Dominick en entendant ces paroles, qui lui parurent dictées par une amitié véritable.

Mais une pointe d'ironie, qui rayonnait dans les yeux de Robert Margat, lui apprit bien vite la vérité.

Le regard de Margat exprimait clairement cette pensée :

— Tu es très-malin, sans doute; mais je suis aussi malin que toi!

Dominick ne vit pas par quelle transition il allait en arriver à ses fins, mais il flaira le piége et se tint en garde.

A ces mots de Robert : « Je ne demande qu'à te pardonner, » il répondit d'un ton ému :

— Je n'ai rien fait encore, cher maître, pour mériter l'affection d'un homme tel que vous! mais la bonne volonté ne me manque pas et je n'attends qu'une occasion

extraordinaire pour vous prouver mon dévouement. Cependant, je ne veux pas vous laisser croire que c'est par égoïsme, par oubli, par ingratitude, que je vous visite si rarement! Que diraient les gens que je fréquente d'habitude si je cessais tout à coup de les voir ? quelles conjectures n'auraient-ils pas droit de faire à mon sujet? En outre, cher maître, je suis toujours occupé de vous, quoique absent. Il ne se passe pas un jour sans que je n'entende parler de votre double enlèvement. Dieu sait les propos de toute nature tenus par les uns et par les autres sur cet événement. J'écoute, et je prends part aux conversations qu'on tient devant moi sur notre aventure. Je démens tel propos, je confirme tel autre. Je détourne chacun de la vérité. Enfin, cher maître, et je vous ai gardé la véritable raison de mon absence, en dernier, parce que c'est la meilleure. Je vous vois plus rarement depuis quelques jours, parce que je redoute de devenir un trouble-fête.

— Je ne te comprends pas, Dominick, interrompit Robert Margat qui, en effet, à mille lieues d'une fête, n'imaginait pas comment le jeune Malcolm pouvait, de façon ou d'autre, la troubler.

— Pourtant, cher maître, reprit celui-ci, il me semble aisé de comprendre que toute ombre, si douce qu'elle soit, fait tache sur le premier quartier d'une lune de miel. En d'autres termes, j'ai craint de jouer le rôle de nuage noir entre madame de Chastel et vous.

— Hélas! dit mélancoliquement Robert, si cette pensée a été tienne, je regrette bien que tu l'aies mise à exécution, cher enfant!

— A mon tour, je ne vous comprends pas, cher maître.

— Au lieu d'être un nuage entre nous, reprit Margat,

sur le même ton dolent, tu aurais été une sorte de paratonnerre.—Oui, tu pouvais peut-être empêcher la foudre de tomber entre elle et moi.

— Que voulez-vous dire?

— Je t'ai dit combien j'aimais, n'est-ce pas?

— Sans doute, cher maître.

— Eh bien, laisse-moi te dire combien je n'aime plus. Vois-tu, garçon, l'amour ressemble aux décors de théâtre; c'est donc gai, beau, agréable, séduisant, de loin; — de près, c'est laid, grossier, presque monstrueux. Il y a une perspective pour le cœur et pour les sens, comme pour celui des sens qu'on appelle la vue :

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien,

a dit le joyeux bonhomme, à propos de la conséquence fatale de presque tout amour. — On rêve qu'on aime, Dominick; on rêve qu'on est aimé; — on rêve que la femme que vous pressez dans vos bras vous appartient à vous seul, et que vous n'appartenez qu'à elle. On rêve cela et tout ce qu'il y a dê consolant, et mille autres choses encore; puis on se réveille, garçon. On se réveille lourd, glacé, endolori, honteux! — Voilà le dernier mot de l'amour! — Pourquoi n'est-il pas le premier?—Voilà mon histoire, en deux mots, avec madame de Chastel : je l'ai aimée, je ne l'aime plus!

— Que vous avez dû souffrir, cher maître, dit Dominick, auquel le ton ému dont Robert Margat avait prononcé ces paroles avait communiqué une assez vive émotion.

— Et je souffre encore, — reprit l'illustre savant. — Mais j'arracherai mon cœur de ma poitrine plutôt que de souffrir encore une heure de plus. Or, Dominick,

c'est précisément de ce sujet, l'amour, que je voulais t'entretenir.

Entre le ton dans lequel étaient dites les premières paroles de cette phrase, et le ton dans lequel étaient prononcées les dernières, il y avait une telle différence, un contraste si violent, que le frère de l'institutrice devina immédiatement où Robert Margat voulait en venir.

— Bon ! se dit-il, il est certainement ému d'être arrivé si rapidement à n'aimer plus ; mais, sous couleur d'être revenu de sa passion, il veut me dégoûter de la mienne.

C'était là, en effet, qu'en voulait arriver Robert, et nous ne mettons pas en doute que nos lecteurs ne l'aient deviné aussitôt que le bon Dominick.

Au lieu d'attendre de se tenir sur la défensive, comme il avait fait jusque-là, il lui sembla de meilleure tactique d'attaquer à son tour.

Il commença en ces termes :

— Vous avez trouvé précisément, mon cher maître, dit-il d'un air convaincu, le sujet d'entretien qui peut m'être le plus agréable. Je ne me serais pas permis de l'entamer sans votre autorisation; mais puisque vous êtes venu de vous-même, guidé seulement par la pure affection que vous daignez me témoigner, je l'accepte, non-seulement avec joie, mais avec une véritable reconnaissance.

— Explique-toi, garçon, dit Robert Margat en fronçant le sourcil et en regardant fixement le jeune Malcolm.

— Vous êtes revenu de l'amour, mon cher maître, — reprit Dominick, — et vous en parlez amèrement, — avec beaucoup de raison apparemment; mais le moyen de montrer les couleurs aux aveugles et de faire entendre

la musique aux sourds, et d'enseigner la parole aux muets? Or, en amour, tout sujet est aveugle, — sourd — et muet! Sans doute, quand on n'aime pas, — ou qu'on n'aime plus, — ce qui revient absolument au même, — on peut regarder l'amour comme un rêve. — Mais à quoi bon réveiller le pauvre diable, qui a le bonheur d'être endormi. Qui nous dit, d'ailleurs, que la vie n'est pas, pour presque tout le monde, un rêve? Entre celui qui rêve le bien et celui qui ne songe qu'au mal, où est l'homme éveillé? Vous qui êtes si savant, mon illustre maître, est-ce que vous ne croyez pas que, sans le rêve, la vie n'a pas de raison? Permis aux uns de se réveiller, permis aux autres de dormir. Ainsi, moi qui vous parle en ce moment, que le hasard a fait amoureux passionné d'une grande dame, — vous imaginez-vous que, quelque discours qu'on pût me tenir, j'abandonnerais l'amour que la Providence m'a donné? — Mais, pour rien au monde, mon cher maître, — fût-ce mon père, fût-ce ma mère, fût-ce vous, pour lequel je me jetterais cependant au feu, (vous savez que je ne redoute point l'incendie!) je ne consentirais à renoncer à l'amour que j'ai conçu.

— Et cependant, Dominick, dit d'une voix sombre Robert Margat, si cela était nécessaire?

— La première nécessité, c'est la satisfaction de ses désirs, riposta Dominick.

— Nous aurons du mal à nous entendre, reprit plus doucement Robert Margat, et pourtant, garçon, il faut que nous nous entendions.

— J'entends, cher maître, dit avec une certaine roideur le frère de l'institutrice,

— Tu n'aimes pas la duchesse de Mauves, dit Robert en regardant sévèrement Malcolm.

— Vous avez raison, mon maître, interrompit le bon Dominick. Je n'aime pas madame la duchesse de Mauves, je l'adore!

— Dis donc, malheureux, que tu la désires!

— Soit, mon maître. — Ne désire pas qui veut.

— Tu as un but dans la vie, reprit Margat, lequel, je l'ignore, il importe peu de le savoir; mais j'imagine que tu es ambitieux, et que, sous une forme ou une autre, tu veux faire figure, et grande figure dans le monde.

— En effet, mon maître.

— Ton désir, ton besoin, avant tes autres besoins, tes autres désirs, c'est d'être riche.

— L'argent, mon maître, n'est chez moi ni un désir ni un besoin. — La richesse n'est pour moi qu'un moyen de satisfaire mes appétits.

— Eh bien, je t'offre ce moyen.

— Je vous écoute.

— Quelle fortune as-tu rêvée?

— Demandez-moi plutôt, mon maître, la grandeur et la somme de mes appétits.

— Soit.

— Je l'ignore, mon maître. — L'appétit que j'aurai demain ne sera pas celui que j'ai eu hier, ou que j'ai aujourd'hui.

— Cependant, l'appétit a une limite.

— Non, mon maître; autrement ce ne serait plus l'appétit. Car j'entends par ce mot ce que vous entendez par passion, et, si savant que vous soyez, vous ne m'indiquerez pas la borne d'une passion.

— Pourtant, je veux t'indiquer la borne de la tienne.

— Allez, mon maître, dit Dominick en regardant fixement, à son tour, Robert Margat.

— Je t'offre, reprit celui-ci, de t'acheter ton désir un

million. Je crois que j'aurai payé noblement ton service.

— Comme un roi, mon maître! (Comme un des rois qui payent, bien entendu.) Mais, puisque je vous ai dit que je sacrifierais père et mère, et vous-même, pour ma passion, c'est vous exprimer que toute votre fortune ne me ferait pas renoncer à mon désir. Vous avez donc oublié votre conversation à la brasserie de Mardochée? Ne m'avez-vous pas offert, ce soir-là, une fortune royale pour enlever madame de Chastel? Que vous ai-je répondu? Troc pour troc, enlèvement pour enlèvement. J'ai été fidèle à mon serment. De quel droit essayez-vous, depuis que nous sommes réunis, d'être infidèle au vôtre?

— Malheureux, dit Robert Margat profondément troublé, peux-tu bien comparer nos deux destinées? Songes-tu que j'ai fait le tour du monde pour me soustraire à un appétit? Songes-tu que j'ai cherché vingt fois à mourir pour fuir une passion mauvaise? Tu vois une femme deux fois et tu prétends l'aimer! Et comment l'aimes-tu? Comme tu la vois : non par amour, non même par désir des sens, mais parce qu'à travers les rideaux de son alcôve tu as entrevu sur son front sa couronne de duchesse! Tu désires par orgueil, rien de plus! Mais que lui as-tu donc sacrifié, misérable?

— Ma tête, mon cher maître, dit impertinemment Dominick; vous savez que la justice n'est pas des plus complaisantes pour les infortunés incendiaires! Quand vous avez imaginé pour moi (et je vous en garde une profonde reconnaissance) ce mode d'enlèvement, j'ai eu l'honneur de vous dire que ma tête courait de grands risques, et je ne me permettrais pas de vous le rappeler, si vous ne me demandiez quel sacrifice j'ai fait pour la duchesse.

— Soit! garçon, reprit Robert Margat en se levant et en se promenant d'un air indifférent dans son cabinet de travail, je ne te savais pas si chevaleresque. Puisque tu as sacrifié ta tête pour satisfaire ton appétit, je t'autorise à le satisfaire; mais aussi vrai que j'ai tué devant toi un de mes chiens pour t'apprendre de quoi j'étais capable, ta tête tombera.

Ces paroles, dites en apparence indifféremment, arrivèrent si lugubrement aux oreilles du bon Dominick, qu'il eut un moment le vertige, et que Robert Margat se promenant lui fit l'effet d'une potence.

Il appela à son secours tous les génies de son imagination.

Mais les génies de l'imagination sont aussi timorés que les sylphes, et le frère de l'institutrice en fut pour ses frais d'appel.

Soit que Robert Margat voulût lui laisser le temps de méditer; soit qu'il fût préoccupé par toute autre pensée, il continua à se promener lentement, sans paraître remarquer le jeune Malcolm, absolument comme s'il eût été seul.

Ce silence dura quelques minutes.

Ce fut Dominick qui le rompit en disant :

— Mon cher maître!

— Qu'y a-t-il? fit Robert Margat en regardant son ingrat disciple d'un air hautain.

— Ne pouvons-nous pas nous entendre? dit Dominick.

— Est-ce que je te demande autre chose, coquin? dit Robert.

— J'ai réfléchi, reprit Malcolm; vous m'offriez tout à l'heure un million pour mon désir. Eh bien, j'accepte.

— Il est trop tard, maintenant! — dit le savant. — Tout à l'heure, je discutais avec toi, je te croyais intel-

ligent; j'ai vu depuis que tu ne l'étais pas : il n'y a plus de marché possible entre nous! Fais ce que tu voudras : si tu m'obéis, je te récompenserai; si tu ne m'obéis pas, je te livrerai sans miséricorde.

Dominick essaya d'entrer en rébellion.

Il dit :

— Moi aussi, je puis vous livrer, mon maître.

Le maître haussa les épaules, et sourit dédaigneusement.

— Vous êtes mon complice, — continua Dominick, — ou plutôt je ne suis que votre instrument.

— Tu vois bien que tu manques d'intelligence, — fit Robert Margat après avoir une seconde fois levé les épaules et souri. — Est-ce que j'ai incendié une maison? Est-ce que j'ai enlevé une femme? Mais, imbécile que tu es, tu n'as pas une ligne de moi qui prouve que je suis ton complice, et j'ai des lettres de madame de Chastel qui prouvent qu'elle est venue volontairement à moi.

— Cependant, si vous me poussiez à bout... s'écria Dominick blême, l'écume à la bouche.

— Eh bien, dit Robert Margat froidement, quand je te pousserais à bout; après?

— Ce serait un duel à mort entre nous! dit entre ses dents le jeune Malcolm.

— Si j'avais cru un duel possible entre nous, fit Robert Margat en le prenant par le nœud de sa cravate et en lui serrant le cou, il y a déjà une demi-heure que tu serais mort, nigaud!

Puis le lâchant, et le poussant dédaigneusement par l'épaule :

— Allons, va-t-en! dit-il, je ne ferai rien de toi, sinon un homme sans tête, ce qui te changera peut-être au physique, mais nullement au moral.

Ces derniers mots produisirent sur Dominick l'effet de la foudre.

Il resta près de la porte du cabinet, vers laquelle Margat l'avait poussé, anéanti et comme paralysé.

— Mon maître, dit-il en faisant un suprême effort pour recouvrer son sang-froid, exprimez-moi votre désir, je ferai tout ce que vous voudrez.

— Tu as mis du temps pour te décider, dit durement Robert Margat. Je désire que tu ne reparaisses plus ici à partir d'aujourd'hui, et qu'ainsi la duchesse soit libre d'aller, dans un moment, où il lui plaira.

— J'y consens, mon maître, dit d'un air piteux Dominick, quoique mon obéissance me déchire le cœur; mais, en retour, ne pouvez-vous m'accorder une grâce?

— Laquelle?

— Vous savez qu'en enlevant la duchesse, j'exécutais les ordres de M. le duc de Mauves.

— Après.

— Je vous demande la permission, avant qu'on ait arrêté le duc, de me réfugier dans un lieu sûr.

— Où veux-tu en venir?

— Si madame la duchesse, — reprit Dominick, — reparaît dans le monde aujourd'hui, M. le duc sera infailliblement arrêté dans la journée.

— C'est vraisemblable.

— Et moi par suite.

— C'est presque certain.

— Vous ne voulez pas la mort du pécheur, mon cher maître?

— Que puis-je faire pour te sauver au moins la vie?

— Me donner vingt-quatre heures pour m'éloigner.

— Qu'entends-tu par ces paroles? — Tu peux t'en aller à l'instant même.

— Sans doute, mon maître ! — Mais j'ai quelques dispositions à prendre avant mon départ.

— Enfin, que désires-tu?

— Je désire, mon cher maître, si ce n'est pas trop réclamer de votre bonté, que madame la duchesse ne quitte pas votre maison avant vingt-quatre heures. Dans vingt-quatre heures je serai en Angleterre ou en Allemagne, et, par suite, à peu près certain de vivre les jours que la Providence m'a réservés.

— Soit ! dit Robert Margat, qui ne vit nul piége dans la demande de Dominick, et qui ne crut pas devoir moins faire pour assurer la vie de son complice. Il est deux heures, ajouta-t-il en regardant sa montre ; demain à deux heures la duchesse sera libre.

— Merci ! mon maître, dit Dominick triomphant, et malgré ce douloureux épisode et cette triste fin de nos courtes relations, croyez que je reste votre serviteur dévoué, et qu'à votre premier appel je reviendrai me mettre à votre service.

— Je n'en ai plus besoin, dit mélancoliquement Robert Margat en congédiant Dominick.

X

OU L'INSTITUTRICE ET LE BON DOMINICK JOUENT A LA BALLE AVEC TIMOLÉON

Dominick sortit du cabinet du docteur Margat le cœur plein de haine contre son nouveau patron.

Il traversa le corridor, dans lequel se tenaient les do-

mestiques, comme un fou furieux, bousculant celui-ci, regardant celui-là d'un œil féroce, comme s'il eût voulu le dévorer.

Il monta dans sa chambre, méditant les projets les plus féroces pour se venger de Robert.

Il sonna violemment, et le nègre Domenico apparut.

— Ferme la porte, approche et écoute, dit-il.

Le nègre exécuta ce triple commandement.

— Je viens de voir le capitaine, dit amèrement le frère de l'institutrice; tu peux te vanter d'avoir eu pour maître un homme qui tôt ou tard t'aurait envoyé promener à la barrière Saint-Jacques ou tout au moins à Bicêtre. C'est un particulier dont le cerveau est totalement délabré; et je m'étonne que tu aies pu rester si longtemps au service d'un individu qui change d'idées huit ou dix fois en une minute. — Tu sais, toi qui le connais depuis plus longtemps que moi, s'il était amoureux passionné de madame de Chastel.

— Amoureux comme un fou! mon jeune maître.

— Eh bien, il nie qu'il ait jamais été amoureux d'elle; et pour preuve, il s'apprête à la renvoyer aujourd'hui ou demain dans sa famille.

— Est-ce possible? s'écria Domenico étonné.

— Tu pourras jouir de ce spectacle ce soir ou demain. Voilà donc un homme qui a failli nous envoyer aux galères, toi et moi, mon bon Domenico, pour un caprice de quelques heures! Or, vois si j'ai été bien inspiré en me méfiant de lui? Sais-tu ce qu'il est en train de rêver? Sais-tu ce qu'il convoite en ce moment?

— Non, dit Domenico; mais d'après vos renseignements, mon jeune maître, je le crois capable de tout.

— Et tu as raison, Domenico, reprit vivement Malcolm. Eh bien, il convoite la duchesse de Mauves. Après

qu'au péril de ma vie, je lui ai livré la femme qu'il aimait, pour me récompenser de mon dévouement il veut m'enlever la femme que j'aime.

— Est-ce possible! s'écria pour la seconde fois le nègre.

— Domenico, ton ancien maître, poursuivit Malcolm, outre qu'il est complétement insensé, est un homme infâme, et je ne lui donne pas six mois pour se faire enfermer dans une maison de fous.

— En effet, dit Domenico, — maintenant que vous me mettez sur la voie, je me souviens de lui avoir vu faire en se promenant les gestes les plus insensés. Ainsi il se frappe continuellement le front; il fronce le sourcil à tout propos. La moitié du temps il ne répond pas quand on lui parle, et il lui arrive parfois de chanter d'une voix lugubre une chanson qui commence par ces mots :

Il était une bergère
Qui gardait ses moutons.

Je ne sais pas au juste le véritable sens de cette romance; mais je frissonne toutes les fois que je la lui entends chanter. — D'où je conclus avec vous, mon jeune maître, que mon ancien patron est insensé.

— J'en reviens donc, Domenico, à la question que je t'adressais hier : si l'occasion se présente, refuseras-tu de me donner une preuve de ton dévouement?

— Non, mon jeune maître; j'ai bien réfléchi cette nuit, et je suis décidé à tout faire pour vous être agréable.

— Bien, Domenico, dit le jeune Malcolm en tirant de sa poche un billet de mille francs et en le remettant au nègre. Voici les arrhes de notre marché.

— Merci, mon jeune maître, dit le noir en fourrant

le billet dans la poche de sa veste. Quels ordres avez-vous à me donner!

— Ceux que je prévoyais devoir te donner hier.

— Tuer le patron? — demanda le nègre en regardant froidement le bon Dominick.

— S'il sort de chez lui cette nuit, oui, répondit le descendant des héros d'Ossian.

— Il doit donc sortir de chez lui cette nuit?

— Je n'en sais rien, mais je le crains.

— Je comprends, mon jeune maître, —dit Dominick en clignant les yeux d'une façon significative. — Le patron peut avoir le désir d'aller au pavillon.

— Tu es plein de perspicacité, bon Domenico! En effet, le patron peut avoir le désir énoncé par toi.

— Alors, mon jeune maître, pardon si je vous interromps, mais ne serait-il pas plus profitable de veiller cette nuit autour du pavillon, comme j'ai fait la nuit dernière?

— Merci de ton offre, bon serviteur! mais ta garde serait inutile. C'est moi qui me charge de ce soin. Je veillerai à mon tour! Je te réserve une garde aussi importante pour le moins que la mienne.

— Laquelle, mon jeune maître?

— Quand le capitaine sera entré dans sa chambre, tu te coucheras devant sa porte et tu attendras les événements.

— Jusqu'à quelle heure faudra-t-il veiller, mon jeune maître, si le capitaine ne sort pas de sa chambre à coucher?

— Jusqu'à trois heures du matin, répondit le jeune Malcolm, après avoir réfléchi.

— Et si le capitaine sort? demanda Domenico.

— Tu sais ce que tu as à faire.

— Compris, mon jeune maître.

Le nègre s'inclina et sortit.

Quelques instants après cet entretien, Dominick alla faire un tour au pavillon et donna ses ordres à la mulâtresse.

On connaît ces ordres.

Sa visite au pavillon faite et ses ordres donnés, le frère de l'institutrice, dans le trouble où l'avait plongé la scène qu'il avait eue avec le docteur Margat, ne crut avoir rien de mieux à faire qu'à consulter son Égérie ordinaire, miss Élisabeth Malcolm.

Il se fit donc conduire rue de Varennes, à l'hôtel de Mauves.

L'institutrice était en tête-à-tête avec Timoléon de Chastel.

Hâtons-nous de dire que miss Élisabeth ne cherchait qu'une occasion de le rompre, et que le bon Dominick arriva comme le dieu de la machine tragique des anciens.

— Mon cher frère!

— Ma chère sœur!

Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années.

Un coup d'œil de l'institutrice révéla à Dominick son rôle de Providence.

Il comprit à l'instant que le jeune lion agaçait depuis une demi-heure miss Malcolm, et que celle-ci était victime de son dévouement.

Il allait renvoyer Timoléon sous le premier prétexte venu, en lui disant tout simplement, par exemple : — « J'ai à parler à ma sœur !... » quand la pensée de se servir de Timoléon et de l'envoyer à Robert Margat pour l'occuper une partie de la journée, lui traversa le cerveau.

Un coup d'œil lancé à miss Élisabeth apprit à la jeune femme que Timoléon, qui n'était pas agréable, allait devenir utile.

— Enchanté de vous voir, monsieur de Chastel, dit le bon Dominick d'un air dégagé.

— Et moi, ravi, monsieur Malcolm, dit Timoléon.

— Monsieur, reprit Malcolm, je suis d'autant plus content de vous voir, que j'ai à causer très-sérieusement avec vous.

— Avec moi? fit le lion, étonné que quelqu'un pût avoir à causer sérieusement avec lui.

— Oui, monsieur, dit Dominick; j'aurais pu en chercher l'occasion, j'ai préféré l'attendre.

— Parlez! — dit Timoléon, — à cent lieues de deviner où le frère de l'institutrice voulait en venir.

Celle-ci se leva.

— Je pense, dit-elle, que je suis indiscrète, et je me retire.

— Nullement, Lisbeth! — dit vivement Dominick, — et, loin de là, ta présence est en quelque sorte nécessaire, puisqu'il s'agit de toi.

— De moi! — s'écria miss Malcolm, — de l'air le plus naïvement étonné.

— Sans doute, Lisbeth, de toi! et je vais te donner une preuve nouvelle de mon affection, en te parlant doucement et sans colère d'une aventure où ton nom — et par suite le mien — étaient dangereusement engagés.

— Que veux-tu dire? demanda miss Malcolm, qui comprit aussitôt dans quel but le jeune Malcolm lui tenait ce langage.

Quant à Timoléon, il continua à ne rien comprendre.

Dominick reprit :

— Où dîniez-vous, miss Lisbeth, s'il vous plaît, il y a juste aujourd'hui quinze jours?

— Aujourd'hui?... il y a quinze jours?... dit miss Malcolm en baissant la tête et en feignant d'être profondément troublée.

Puis, levant les yeux et les tournant lentement vers le jeune Timoléon, elle dit :

— Où j'étais à dîner il y a quinze jours? En vérité, je n'en sais rien, mon frère... Je dînais ici... sans doute, avec la famille de Mauves, selon mon habitude.

— Lisbeth! Lisbeth! poursuivit Dominick, affectant la plus grande gravité, vous êtes la franchise incarnée, la loyauté faite femme! ne mentez donc pas à tout votre passé en me refusant la vérité... ou je serais forcé de faire appel aux souvenirs de M. de Chastel.

— Je vous assure, mon frère, balbutia miss Malcolm en baissant de nouveau la tête d'un air confus, que j'ignore où j'ai dîné ce jour-là.

— Soit, miss, reprit Malcolm en regardant l'institutrice d'un air sévère : je veux croire que vous êtes de bonne foi, et que vous avez oublié cette date mémorable. Mais M. de Chastel sera moins oublieux que vous, j'en suis certain; il a une double raison pour se souvenir de ce qu'il a fait il y a aujourd'hui quinze jours, puisque c'est le lendemain, en rentrant chez lui, qu'il a appris la disparition de madame de Chastel.

Timoléon fut troublé véritablement, lui.

Il s'attendit à une scène de provocation, et il pensa qu'il allait jouer un assez sot rôle, en présence du frère et de la sœur.

Le bon Dominick comprit son émotion, mais il ne parut pas la remarquer. Il se tourna vers lui et lui demanda avec la plus grande douceur :

— Vous souvenez-vous, monsieur, du lieu où vous avez dîné il y a aujourd'hui quinze jours, c'est-à-dire, pour être précis, la veille du jour où la noble dame de Chastel vous fut ravie?

— En vérité, mon cher monsieur Malcolm, balbutia Timoléon, je ne m'en souviens pas.

— Je vais vous rafraîchir la mémoire à tous les deux, — continua Dominick. — Vous avez dîné, monsieur de Chastel, en tête-à-tête avec miss Élisabeth Malcolm, descendante de la grande famille Malcolm d'Écosse, ma sœur, dans un cabinet particulier, au pavillon Henri IV, situé sur la terrasse, à Saint-Germain, et dirigé par le nommé Collinet. Vous voyez que je suis bien informé, et que, quand il s'agit de préciser, je précise.

Miss Malcolm se cacha pudiquement le visage dans ses deux mains et poussa un immense soupir.

Quant à Timoléon, il resta un moment atterré.

A travers ses doigts, miss Élisabeth regarda Dominick, et sembla lui dire :

— C'est amusant! continue.

— J'attends votre réponse, monsieur de Chastel, dit Dominick, ou la vôtre, miss Malcolm, ajouta-t-il en souriant de loin à l'institutrice.

Timoléon regarda Élisabeth, Élisabeth regarda Timoléon ; mais tous les deux gardèrent un silence absolu.

De façon que Dominick fut obligé de faire les gros yeux et de dire d'une voix sourde :

— Il me faut pourtant une réponse, quelle qu'elle soit, ou je prendrai votre silence pour un aveu, et alors je sais ce qu'il me restera à faire.

Ce disant, il traversa le boudoir de miss Malcolm à grands pas, comme un mari furieux et résolu à venger, séance tenante, son affront.

Puis, fermant la porte à double tour et mettant la clef dans sa poche, il revint lentement vers ses auditeurs, et, croisant les bras, il les regarda d'un œil féroce.

— A moins d'explications satisfaisantes, dit-il d'une voix sombre, vous ne sortirez vivants d'ici ni l'un ni l'autre; ce boudoir sera le tombeau des derniers des Malcolm.

Le ton mélodramatique dans lequel ces dernières paroles furent prononcées par le descendant des héros d'Ossian fut pour Élisabeth d'un si haut comique, qu'involontairement elle partit d'un immense éclat de rire et faillit compromettre le succès d'une scène si bien jouée par l'auteur-acteur Dominick Malcolm.

— Ma sœur! ma sœur chérie! s'écria-t-il en se précipitant sur elle et en la prenant dans ses bras.

Tout bas, il lui dit :

— Es-tu bête!

Tout haut il dit, en se tournant vers Timoléon :

— Vous voyez le triste résultat de votre silence, ou, pour mieux dire, de votre conduite. Ma sœur est momentanément plongée dans une de ces terribles attaques de nerfs dont on ne saurait dire le terme. — Après avoir exposé son honneur, — l'honneur d'une Malcolm! — c'est sa vie que vous mettez présentement en jeu! Vous êtes donc bien cruel! Que vous a-t-elle fait, cette pauvre et loyale créature, pour que vous la déchiriez ainsi impitoyablement?

— Tais-toi! dit tout bas miss Malcolm, qui mourait d'envie de rire, ou j'éclate de nouveau.

— Vous l'entendez, monsieur, dit d'un air affligé Dominick, la pauvre fille me demande pardon. N'aurez-vous pas un mot de compassion pour elle! Vous êtes jeune encore. Votre sensibilité ne peut être émoussée au

point de ne pas trouver un de ces mots du cœur qui consolent. Parlez-lui, de grâce, monsieur de Chastel. Rendons-la d'abord à la vie, nous nous expliquerons plus tard. Moi-même, j'ai été un peu vif, mais que voulez-vous, je l'ai élevée; je suis plus son père que son frère. Un mot, un seul mot, monsieur de Chastel!

Vraiment, c'était une scène de haute comédie.

Timoléon n'y vit naïvement qu'une scène de drame.

Sa vanité de lion imbécile fut flattée intérieurement.

L'idée ne lui vint pas un seul instant qu'il fût mystifié par le frère et la sœur.

Au moment où Dominick entra, Élisabeth, pour se débarrasser de lui, lui faisait les plus décevantes promesses. Il devenait sérieusement épris d'elle.

Tout à coup, un homme se présentait, le frère, le dernier descendant des Malcolm! le frère, le vengeur, le frère outragé, demandant compte à sa sœur du déshonneur du nom des Malcolm qu'il lui avait confié!

A moins qu'un seul de nos lecteurs n'ait trouvé que Timoléon de Chastel n'était pas complétement dépourvu d'intelligence et démesurément pourvu de fatuité, on avouera que le courroux , admirablement joué , de Dominick , devait vivement impressionner ce jeune idiot.

— Il fut donc réellement ému, en entendant les paroles du frère, et les soupirs étouffés, et les gémissements de la sœur.

Il fit un pas vers le canapé, sur lequel était étendue miss Malcolm.

— Miss Malcolm! dit-il, revenez à vous.

— Ah! soupira la sœur, se livrant à mille ingénieuses contorsions, se tordant les poignets et les cheveux en faisant des sauts et des soubresauts comme une carpe,

et montrant le blanc de ses yeux, en se pâmant. Ah! que je souffre! mon Dieu! que je souffre!

— Miss Malcolm, répéta Timoléon, revenez à vous!

— Timoléon! Timoléon! c'est vous! bégaya miss Élisabeth en prenant la main du jeune lion et en la serrant à la briser. Oh! restez près de moi, je veux mourir auprès de vous!

Dominick détourna la tête et fit semblant, en entendant ces paroles, de rougir et de se voiler la face.

Quant à miss Malcolm, elle pressa étroitement la main de Timoléon en poussant des exclamations de toute nature.

Quelques gouttes d'eau, et surtout un mot de Dominick rendirent les esprits à miss Élisabeth.

Elle sembla revenir d'un long sommeil et regarda Dominick et Timoléon d'un air hébété.

— Que s'est-il passé? demanda-t-elle de l'air le plus naïf.

— Rien, rien, s'empressa de dire Timoléon.

— Peu de chose, du moins, ajouta le jeune Malcolm en fronçant le sourcil et en regardant avec dureté, tour à tour, miss Élisabeth et Timoléon.

Un moment après, pendant lequel le jeune lion et l'institutrice avaient baissé les yeux et gardé le silence, comme Adam et Ève, — après... la lettre, — le descendant des héros d'Ossian reprit :

— L'attaque de nerfs de miss Malcolm, — ses soupirs, — ses exclamations, — ses serrements de main frénétiques, — d'une part, — d'autre part, la profonde émotion de M. Timoléon de Chastel, — ses mouvements fébriles, révélés par des contractions de muscles surnaturelles, — la sueur qui ruisselle sur son front, — ses yeux baissés vers la terre, — son attitude, en un mot, et

l'expression de son visage, sont autant d'indices révélateurs, et cette scène, pour tout dire, n'est pour moi qu'un sincère aveu.

— Mon frère..., balbutia miss Malcolm, pardonnez-moi.

— La mémoire vous est donc revenue? demanda Dominick.

— Oui, répondit ou plutôt siffla miss Malcolm, car les deux auditeurs entendirent à peine ce monosyllabe; oui, répéta-t-elle.

— Qu'en dites-vous, monsieur? s'écria Dominick en croisant les bras et en jetant au jeune lion des regards tragiques.

— Je ne suis pas aussi coupable que vous semblez le croire, monsieur Malcolm, balbutia Timoléon; je reconnais, en effet, avoir dîné en tête-à-tête avec mademoiselle votre sœur, il y a aujourd'hui quinze jours, veille de la disparition de madame de Chastel. Mais, aussi vrai que nous sommes en présence, il ne s'est rien passé entre nous dont la vertu de miss Malcolm puisse rougir, et dont vous ayez sujet de vous formaliser.

— Il ne manquerait plus, mon cher monsieur, reprit d'un air sévère Dominick, que la descendante des Malcolm eût à rougir! Je la connais comme moi-même; aussi n'est-ce que d'une légèreté, d'une étourderie que je l'accuse; et vous, complice de cette étourderie, songez que vous n'auriez pas vécu une heure si le nom des Malcolm eût été entaché. — Cependant, comme, somme toute, une faute a été commise par vous deux, c'est vous seul que j'en rends responsable, et, à ce titre, je vous demande une réparation.

— Je suis à votre disposition, — répondit le jeune lion légèrement ému.

— Vous aimez miss Malcolm?

Timoléon garda le silence.

— Répondez, s'il vous plaît, — reprit Dominick; — nous sommes en famille, et ma sœur n'ayant rien de caché pour moi, — à moi et à elle, vous êtes tenu de dire la vérité. Je réitère donc, si vous le permettez, ma question :

— Vous aimez miss Malcolm?

— Oui, répondit Timoléon en rougissant.

L'institutrice crut devoir se voiler de nouveau la face.

— De quel droit, continua Dominick, étant marié, vous permettez-vous d'aimer ailleurs que chez vous? De quel droit vous introduisez-vous au sein d'une famille sous prétexte qu'elle est la vôtre, et cherchez-vous à détourner de ses devoirs une chaste jeune fille à laquelle le grand nom qu'elle porte impose une double vertu? Est-ce la conduite d'un gentilhomme? Non, n'est-ce pas : Votre silence est une éloquente réponse. Eh bien, en retour du mal que vous m'avez fait et de celui que vous auriez pu me faire, je vais vous rendre un immense service, mon cher monsieur.

— Je te reconnais bien là, Dominick, s'écria miss Malcolm du ton dont le capitaine Buridan dit à Marguerite de Bourgogne, dans *la Tour de Nesle :* « Je te reconnais bien là, Marguerite !!! » Tu rends toujours le bien pour le mal, mon frère chéri, ajouta-t-elle en regardant tendrement le jeune Malcolm.

— Pendant que vous courtisiez la descendante des Malcolm, reprit Dominick, moi, je cherchais, sur la demande du duc de Mauves, à retrouver les traces de la descendante des marquis de Chastel.

— Ma femme? s'écria Timoléon en regardant Dominick d'un air étonné; vous cherchiez ma femme?

— Mais oui, mon cher monsieur.

— Et dans quel but?

— Dans le but de la retrouver probablement.

— Je veux dire : Dans quel intérêt?

— Je vous le répète : Pour être agréable à son père.

— Et vos recherches ont-elles abouti?

— Au delà de mes espérances.

— Ah! bah! s'écria Timoléon stupéfait.

— Vous ne vous attendiez peut-être pas à cette bonne nouvelle?

— Franchement, non! et vous l'avez retrouvée?

— J'ai eu ce bonheur!

— Elle est à Paris?

— Vous avez passé, sans vous en douter, une heure à côté d'elle!

— Où donc? demanda le jeune lion de plus en plus étonné.

— Tenez-vous beaucoup à le savoir?

— Sans doute!

— A quoi bon?

— Pour plaider en séparation.

— Si ce n'est que dans ce but, vous n'avez qu'à la laisser où elle est; jamais vous ne seriez si bien séparés!

— Je veux être séparé d'elle judiciairement. On la croit aux eaux pour sa santé, mais il faudra bien qu'elle en revienne. — Quelle figure ferai-je, si elle ne reparaît pas un moment dans le monde?

— Je conviens que vous ferez une figure singulière; mais avouez entre nous que si j'étais méchant, j'aurais un certain plaisir à vous la voir faire.

— Mon frère, — dit doucement miss Malcolm, — ne sois pas cruel pour un homme qui n'a d'autre tort que de m'aimer.

— Soit ! dit brusquement Dominick ; vous désirez donc que je vous rende le service de vous dire où s'est réfugié madame de Chastel.

— Oui, monsieur Malcolm, dit Timoléon, et en retour du service que vous allez me rendre, je me mets à votre disposition, et je suis prêt à faire pour vous tout ce que vous pourrez exiger.

— J'accepte, dit Dominick, qui en était venu à ses fins, et je vous demande la permission de mettre à l'instant même votre bonne volonté à l'épreuve.

— Parlez, monsieur Malcolm, s'empressa de dire le lion.

— Nous sommes bien d'accord, n'est-ce pas, sur le point principal? Vous ne mettez pas en doute que madame de Chastel n'ait été enlevée, soit avec son consentement, soit sans son consentement?

— J'aime mieux croire, avoua piteusement Timoléon, qu'elle a été enlevée sans son consentement.

— C'est plus flatteur sans doute, mon cher monsieur, mais c'est moins vraisemblable. Du reste, je vais vous édifier à ce sujet, ce sera un premier renseignement. L'homme chez lequel se trouve en ce moment madame de Chastel, a dans les mains des lettres de madame votre femme, qui prouvent qu'elle est venue chez lui, de son plein gré, et, par conséquent, nullement contrainte.

Maintenant que vous savez à quoi vous en tenir là-dessus, je continue.

Si je vous apprends le nom de l'homme chez lequel séjourne présentement madame de Chastel, faites-moi le plaisir de me dire, mon cher monsieur, quelle conduite vous tiendrez vis-à-vis de lui en lui redemandant votre femme?

De votre réponse dépend le service que je veux vous rendre.

Comment vous conduirez-vous donc vis-à-vis de cet homme en lui redemandant votre femme?

— Je le provoquerai! dit Timoléon en se campant fièrement, le poing sur la hanche.

— Et si cet homme part demain matin, par hasard?

— Je le forcerai à se battre à l'instant même.

— Et s'il refuse?

— Je saurai bien l'y contraindre.

— Et de quelle façon?

— En lui cravachant le visage.

— Et s'il a des muscles plus solides que les vôtres, — ce qui me paraît démontré, — et que la fantaisie lui prenne, pour répondre à vos coups de cravache, de vous jeter un peu par la fenêtre, comment riposterez-vous?

— Je n'irai pas seul, dit Timoléon, après avoir un moment réfléchi; j'emmènerai avec moi deux de mes amis.

— A la bonne heure. — Et si vous me donnez votre parole de vous conduire ainsi, je vais vous dire le nom de cet homme.

— Je vous jure de me conduire ainsi, dit Timoléon.

— L'homme qui a enlevé madame de Chastel, et qui se fait appeler le capitaine Violette, se nomme Robert Margat.

— Vous vous trompez, mon cher monsieur, — interrompit Timoléon avec une sublime confiance en lui-même, — et je vois que vous avez été dupe comme mon oncle, comme moi-même, comme tout le monde, de la ressemblance apparente qu'il y a entre le capitaine Violette et mon ancien camarade de collége, Robert Margat.

— Vous croyez? — dit froidement Dominick en souriant à demi.

— J'ai été le voir, — répondit le jeune lion.

— Et vous avez la naïveté de croire, — reprit Malcolm, — que ce capitaine ou ce Margat, comme vous voudrez, ne vous a pas fait poser comme un enfant?

— Il se serait moqué de moi aussi impudemment! s'écria Timoléon, rougissant de honte.

— Je ne vous le fais pas dire, mon cher monsieur.

— Vous me jurez que c'est lui qui a enlevé ma femme?

— Je vous jure qu'il y a deux heures, j'ai vu votre femme chez lui.

— Merci!... dit Timoléon, en saluant miss Malcolm; et je vous le répète, en retour de ce que vous venez de m'apprendre, exigez de moi le plus grand service.

— Faites ce que vous m'avez dit, et à votre insu, c'est peut-être un immense service que vous m'aurez rendu.

— Aussi vrai que nous sommes trois en ce moment, dit le lion en se retirant, je tuerai cet homme, ou cet homme me tuera.

— Bonne chance! dirent en même temps miss Élisabeth et Dominick.

Quand Timoléon fut parti, miss Malcolm étendit les bras en appelant Dominick :

— Viens m'embrasser! dit-elle, tu as été beau comme l'antique?

XI

COMMENT LA NOBLE DAME DE CHASTEL FUT RÉINTÉGRÉE AU DOMICILE CONJUGAL

Le but du bon Dominick, vivement impressionné après son entretien avec Robert Margat, en venant voir sa sœur, était de prendre conseil d'elle et de prévoir les événements qui pouvaient résulter de la lutte qu'il allait engager avec l'illustre savant et les dix Puritains.

La présence de Timoléon avait modifié, mais non changé ses projets.

— Quelques instants après le départ du jeune lion, il raconta mot à mot à l'institutrice tout ce qui venait de se passer entre Robert Margat et lui.

Miss Élisabeth accueillit la nouvelle de cette aventure par un froncement de sourcils.

Fragon, Cador et Albaret, passés à l'ennemi; Robert Margat retourné à ses amis, il y avait là de quoi déconcerter les plus vaillants. — Aussi miss Malcolm, en regardant de tous les côtés, n'aperçut-elle que des nuages à l'horizon.

— C'est pourtant toi, Dominick, dit-elle en soupirant après une longue méditation, c'est pourtant toi qui nous as conduits là.

— Moi, Lisbeth! s'écria Dominick en regardant l'institutrice d'un air étonné.

— Sans doute.

— Comment cela!

— En étant asez naïf pour t'éprendre de la duchesse.

— Suppose que je ne l'ai pas aimée, Lisbeth, où en seraient les choses à cette heure?

— A cette heure, dit l'institutrice en baissant la voix, le duc de Mauves serait veuf.

— Qui sait, si n'étant pas amoureux d'elle, j'aurais eu le courage, pour l'enlever, de tuer un homme et d'incendier une maison?

— Tu demandes qui le sait? interrompit miss Malcolm, en regardant Dominick avec expression. — Moi!

Ce regard fit frissonner le descendant des héros d'Ossian.

Il contenait toute une sombre histoire, tout un passé plein de crimes.

Il étalait, depuis sa première heure, jusqu'à ce moment, la vie entière de ces deux créatures.

— Lisbeth, dit d'une voix sombre Dominick, nous sommes frères de crime, sinon frères de sang. Ne nous reprochons donc rien l'un à l'autre, ma sœur, et avisons à nous tirer d'embarras, sans nous demander lequel des deux a pu nuire involontairement à l'autre.

Nous sommes deux marchands voyageant sur la même route, allant au même but. Ne nous reprochons pas, toi de respirer une fleur, moi de goûter un fruit. Regardons l'abîme qui est devant nous, et tombons ou sauvons-nous ensemble!

Rien n'est peut-être désespéré, d'ailleurs, ma belle.

— Comment?

— Cette nuit peut décider de notre existence entière.

— Explique-toi.

— Je n'aime plus la duchesse! dit Dominick, dont le visage prit la plus méchante expression.

— Oh! mon cher Nick, nous sommes sauvés! s'écria l'institutrice en sautant au cou du jeune homme.

— Attends! dit celui-ci. Je n'aime plus la duchesse, mais je la hais; à ce point, que ma haine équivaut à l'amour! Je la veux! je l'aurai! Mais, sur ma vie, elle ne sortira pas vivante de mes mains!

— Soit! mon Nick, dit miss Malcolm, sur le front de laquelle rayonna une joie immense!—et tu dis que cette nuit notre existence sera décidée?

— Oui! murmura Dominick à voix basse.

— Tu es sûr de la mulâtresse?

— Oui, répéta le jeune Malcolm sur le même ton.

— Et des nègres?

— Un seul me suffit; il m'est dévoué comme un chien.

— Bon nègre! dit miss Malcolm en levant les yeux au plafond.... — Que feras-tu de Robert? ajouta-t-elle un instant après.

— C'est l'affaire de Domenico, si cet imbécile de Timoléon ne nous a pas débarrassés de lui d'ici ce soir, Domenico passe la nuit devant sa porte.

— Bien! bien! dit coup sur coup miss Malcolm; ce que je comprends moins, c'est ce que tu feras de la duchesse après trois heures.

— En te quittant, je préviendrai mes hommes, ils seront dans une voiture à quelques pas de la maison, sur un signe, deux d'entre eux escaladeront le mur et viendront chercher la duchesse.

— Où la conduirez-vous?

— Dans le caveau où elle devrait être, répondit Dominick.

— Bien! répéta miss Malcolm. Oh! mon bon Dominick, que la nuit va me paraître longue!

— Aussitôt la cérémonie terminée, dit Dominick, j'arriverai ici.

— Merci, mon Nick. Faut-il prévenir le duc?

— Non, il sera temps demain matin. Ses terreurs épileptiques ne manqueraient pas de le reprendre. Maintenant, avant de partir, encore un mot : si par hasard tu ne m'avais pas vu demain matin.... c'est que...

Il hésita en prononçant ces dernières paroles.

— C'est.... demanda miss Malcolm inquiète.

— C'est que... l'affaire aurait manqué, dit avec une certaine émotion le bon Dominick.

— Et alors... Nick?

— Alors.... Lisbeth, il faudrait me pardonner ce que j'ai pu te faire de mal.

— Nick... tu m'effraies!... Car tu n'aurais par le courage de plaisanter sur un pareil sujet, Nick ; tu me caches quelque chose ; tu me trompes, ou tu as des doutes sur le résultat de l'opération.

— Naturellement, j'ai des doutes. Depuis quelque temps, la chance est évidemment contre nous. Alors je doute. Peut-être ai-je tòrt. Je l'espère pour tous deux. Mais je ne peux pas m'empêcher de douter...

Ces paroles, qui pour les lecteurs connaissant le résultat de la visite nocturne de Dominick au pavillon, doivent sembler un pressentiment, furent prononcées par le jeune Malcolm d'une voix si émue, que l'institutrice, entourant son cou de ses bras, lui dit en le regardant d'un œil suppliant :

— Nick ! mon bon Nick ! mon cher Nick ! tu n'es pas homme à t'émouvoir pour peu de chose. Tu flaires un danger et tu veux me le cacher. Tu n'iras pas ce soir au pavillon ! Tu ne me quitteras pas, je t'enferme ici, et je m'attache à toi !

— C'est une terreur d'enfant, reprit Dominick en essayant de sourire ; pourquoi diable, t'en ai-je parlé? C'est fini, je n'y songe plus maintenant.

— Tu mens, Nick!

— Non, ma belle! Je suis aussi sûr du résultat que de ta tendresse pour moi.

— Nick! ne t'en va pas! ou laisse-moi t'accompagner.

— Tu n'y songes pas! Lisbeth! A quel titre veux-tu que je te présente au capitaine Violette, outre que j'aurai déjà une certaine difficulté à me présenter de nouveau moi-même dans sa maison!

— Eh bien, je passerai la nuit à t'attendre dans une voiture.

— C'est inutile, chère belle! et à présent que je t'ai confié mes lâches terreurs, je te jure que les choses iront le mieux du monde.

— Tu en es certain, Nick?

— Je te le jure! répéta le jeune Malcolm.

— Adieu donc, dit l'institutrice, et à demain matin.

— Avant le jour, Lisbeth, et plus tôt, si c'est possible.

Les deux associés s'embrassèrent tendrement, et le bon Dominick quitta l'appartement de miss Malcolm un peu plus violemment impressionné qu'au moment où il y était entré, c'est-à-dire rempli de très-sombres pressentiments.

Nous laisserons Dominick aller recruter des hommes pour enlever le cadavre de la duchesse, en disant une fois de plus qu'il n'était nullement étonnant que la rue Picpus, si déserte d'ordinaire à cette heure-là, fût, la nuit de cet événement, très-peuplée.

Si le lecteur le veut bien, nous nous transporterons, le même jour, chez Robert Margat.

Il allait sortir quand on lui annonça la visite de Timoléon de Chastel.

Mais, pour qu'on suive bien cette scène, il est néces-

saire de résumer, en quelques mots, les impressions amoureuses de l'illustre savant pendant la quinzaine qu'il avait passée avec madame de Chastel.

Il y a une vieille chanson qui dit :

Nos amours ont duré toute une semaine.

C'est l'histoire de Robert Margat tout entière.

Ses amours avaient duré tout une semaine, et pas un jour, pas une minute de plus.

A qui la faute? Certainement ce n'était pas à lui, car le pauvre homme avait assez *peiné* pour oublier sa peine.

Avait-il assez sillonné les grandes routes de la terre et tous les sentiers boueux de la vie pour se distraire de son amour et l'oublier?

S'était-il fait assez de mauvais sang, pendant deux années, pour tuer son ver rongeur ?

Voyages inutiles, sacrifices inféconds, peines perdues! Il avait, comme un enfant, franchi des montagnes et des rivières, pour conquérir... une poupée! Et, rien qu'en posant le doigt sur sa tête, elle s'était dégonflée, et il n'en était sorti que du vent.

Imagine-t-on ce colosse, à côté de cette petite fille! ce lion, à côté de cette mouche?

Le moins qu'il pouvait lui arriver, à la pauvrette, c'était d'être étouffée dans le premier embrassement.

C'est ce qui arriva.

Seulement, l'embrassement dura une semaine.

Encore la dernière heure du dernier jour de la première semaine fut-elle longue, longue, longue à n'en point voir la fin.

Vous savez ce qui arrive en Suisse ou en Italie (dans le Milanais particulièrement), ou en Auvergne, ou dans tout autre pays :

On s'engage résolûment sur une grand'route ou dans un petit sentier, et on va, on va aussi loin qu'on peut aller.

Les sites sont beaux, la route est verte, le ciel est bleu, l'air frais; tout est pour le mieux.

Voilà pour le départ.

Mais le retour :

Au retour, les sites, la route, l'air, le ciel sont les mêmes, et cependant vous trouvez les sites monotones, la route longue, l'air lourd et le ciel sombre.

Et plus vous avancez, et plus le chemin que vous avez à faire pour trouver la ville s'accroît — comme votre ombre — démesurément.

C'est qu'on se fatigue de tout, même du site le plus beau, même de la route la plus verdoyante, même de l'air le plus frais, même du ciel le plus bleu!

C'est ce qui arriva à l'illustre Robert Margat au bout d'une semaine de voyages dans le pays de l'amour.

Ni les sites, ni la route, ni l'air, ni le ciel de cette région ne parvinrent à le retenir.

Il ne vit plus que les cailloux et les épines du chemin.

Il se promit de les éviter.

Mais le moyen d'expliquer à une femme qu'on a enlevée à son mari, à sa famille, au monde; le moyen de lui expliquer son brusque changement... de front?

Le moyen de lui dire :

« J'ai cru vous aimer, je vous demande mille pardons, je ne vous aime pas le moins du monde. »

La femme à laquelle vous adresserez ces paroles répondra peut-être :

« — De quoi me parlez-vous? Est-ce que c'est moi qui vous ai fait la cour? Est-ce que j'ai attenté à votre vertu? Est-ce que, pour tout dire, je vous ai forcé la main? Non

pas, mon cher seigneur! C'est vous qui avez nuitamment gratté de la guitare sous mon balcon. Je vous vois encore d'ici; et, qui plus est, je vous entends. Et vous croyez qu'après avoir ouvert ma fenêtre et m'être exposée aux rigueurs de la nuit, au risque de prendre une pleurésie, pour vous écouter de plus près, je vais lâcher sottement ma proie? Nenni, mon Roméo! Je serai votre Juliette, quoi qu'il vous en coûte. Une Juliette sérieuse, tenace, acharnée, à perpétuité! »

Voilà ce que la femme à laquelle vous direz : Je ne vous aime plus, — pourra vous répondre.

Robert Margat voulut éviter une réponse semblable.

Il résolut d'atermoyer.

Il atermoya un jour, un jour et demi au plus.

Puis les regrets, les récriminations, les repentirs arrivèrent en foule, avec leurs couronnes fanées au front.

On parla de séparation.

A ce moment, le petit Timoléon de Chastel grandit, devant Florence, de plusieurs coudées.

Lui qui était l'amoureux forcé (c'est-à-dire le mari), il n'avait pas encore parlé de séparation.

Il grandit à vue d'œil dans l'esprit de sa femme.

De monnaie de billon, il devint monnaie d'argent et d'or!

Elle coula son mari en cette pâte qu'on appelle biscuit par cette apologie dédaigneuse :

« Au fond, c'est un bon garçon! »

Elle avait bien raison, la chère femme, c'était un niais.

Avec cette vanité qui, auprès des femmes inintelligentes comme Florence, passe pour de la fierté, elle résolut de proposer elle-même la séparation, et, pour arriver à ce résultat, d'attaquer, comme on dit, le taureau par les cornes.

Elle lui dit doucement un soir :

— Comme ta désillusion a dû être grande le jour où tu m'as retrouvée !

Et le lendemain :

— Je vois bien que tu ne m'aimes pas. C'est ma faute... ma très-grande faute !

Et le surlendemain :

— Pourquoi m'as-tu aimée ? Je n'étais pas faite pour toi.

Et une autre fois, rappelant la vieille chanson :

— Qui m'eût dit que nos amours ne dureraient pas plus d'une semaine ?

Et enfin :

— Au moins nous nous quitterons bons amis ! et nous rirons bien plus tard d'avoir cru que nous nous aimions passionnément.

Voilà en peu de mots toute leur histoire, ou, pour mieux dire, l'histoire de cet ancien homme de bien, de cet illustre savant qu'on appelait Robert Margat.

Voilà dans quelle disposition d'esprit il se trouvait le jour où Christian et le baron Mossè vinrent le visiter.

A quelques heures près, Florence et lui étaient décidés à se séparer.

Ce fut Timoléon de Chastel, autrement dit le mari lui-même, — qui leur en fournit l'occasion.

Il arriva suivi ou précédé, ou, pour mieux dire, accompagné de deux jeunes lionceaux, ses amis.

Il avait bien médité son plan d'attaque. Il avait répété généralement, à part lui, son entrée et sa sortie.

Il présenta dédaigneusement sa carte à Patrico.

Le nègre lui rit involontairement au nez en lisant son nom.

Le jeune Timoléon ne remarqua pas ou fit semblant de ne pas remarquer le rire équivoque du bon Patrico.

Un instant après avoir remis sa carte, Timoléon fut introduit auprès de Robert Margat.

Voici le plan des deux personnes qui allaient se trouver en présence :

Timoléon s'était dit :

— Je vais confondre cet imposteur en lui disant :

« L'autre jour, tu m'as fait poser, mon camarade; je t'ai laissé faire, parce que tu as des muscles plus solides que les miens; mais aujourd'hui je suis en force et je ne te crains pas! J'ai derrière moi deux jeunes lions qui ne demandent qu'à te dévorer! Rends-moi donc à l'instant raison... et ma femme! »

Voilà ce que s'était dit le jeune Timoléon.

D'autre part, Robert Margat avait fait, en recevant sa carte, exactement la même réflexion que le bon Dominick, en le trouvant dans le boudoir de miss Malcolm.

Il s'était dit :

— A quelque chose, mari est bon.

Il avait entrevu qu'il était peut-être le seul homme capable de le débarrasser de sa femme.

Et c'est avec une joie véritable qu'il improvisa pour Patrico cet hexamètre :

Fais monter, Patrico, ce noble gentilhomme.

Timoléon monta.

Il fit une entrée majestueuse, pleine de dignité, à ce qu'il croyait, s'apprêtant à admonester vertement son ancien camarade de collége, l'appelant imposteur, traître, etc.

Mais quel ne fut pas son étonnement quand, avant même qu'il eût ouvert la bouche, Robert Margat alla à lui, et, lui tendant la main, lui dit :

— Bonjour, mon camarade !

Ne s'attendant pas à cet exorde *ex abrupto*, quoiqu'il l'eût répété généralement, n'ayant pas préparé de réplique, il se tint coi et se contenta de regarder Robert Margat d'un air ébahi.

Celui-ci se servit de son silence.

— Eh quoi ! dit-il, est-il possible que tu restes froid devant un camarade de collége, un ami de vingt ans ! Puisque tu m'as envoyé ta carte, c'est que tu m'as découvert dans ma retraite. Je te pardonne de me déranger dans mes travaux, mon cher Timoléon. Les occasions sont si rares de retrouver des anciens camarades. Hélas ! chaque année moissonne l'un de nous, et c'est un bonheur véritable de retrouver un de ses anciens compagnons bien portant. A propos, tu vas bien ?

— Merci ! cela va assez bien ! répondit machinalement Timoléon.

— Allons, tant mieux ! tant mieux ! dit négligemment Margat. Tu n'étais pas bien solide au collége, mais tu as retrouvé des forces ; avant peu tu prendras du ventre.

A ce moment, mais à ce moment seulement, Timoléon se souvint qu'il était venu chez Robert Margat pour lui demander réparation.

Jusque-là il avait été littéralement abruti par le sans-façon de son camarade de collége.

Il se ravisa tout à coup.

— Pardon, dit-il, monsieur ; mais c'est au capitaine Violette que je croyais avoir l'honneur de parler.

— Vraiment ! dit en souriant Robert Margat.

— Je ne plaisante pas, monsieur ! interrompit Timoléon.

— Tant pis, reprit le médecin, avec une nuance de mélancolie.

— J'ai déjà eu le plaisir de vous faire une visite.

— Je ne l'ai point oublié.

— Vous vous appeliez à cette époque le capitaine Violette.

— C'est possible!—Je suis très-superstitieux, comme les gens qui ont beaucoup voyagé. Il y a des jours où, par superstition, je porte le nom de capitaine Violette! — C'est un vœu que j'ai fait.

— Vous riez, capitaine, dit gravement Timoléon, mais rira bien qui rira le dernier!

— Pourquoi, dit en éclatant de rire Robert Margat, t'acharnes-tu à m'appeler *capitaine* aujourd'hui, puisque je t'ai dit que ce n'est pas mon jour? appelle-moi tout simplement Robert, comme autrefois, comme dans le bon temps.

— Ainsi, vous avouez être Robert Margat?

— Que tu es simple! je ne l'avoue pas, je le dis, je le proclame! je te le rappelle.

— Donc vous m'avez mystifié quand, il y a quinze jours, je suis venu vous demander si ce n'était point vous qui m'aviez enlevé ma femme.

— Écoute, Timoléon, mets-toi à ma place...

— Il fallait me dire cela avant de vous mettre à la mienne, riposta Timoléon.

— Tu ne me comprends pas, reprit Robert; je veux dire qu'on ne vient pas faire à un homme la question que tu m'as faite.

— Quelle question inconvenante vous ai-je donc faite?

— Je n'aurais pas osé dire le mot: inconvenant! pour qualifier ta question; mais, puisqu'il est tombé de tes lèvres, mon camarade, je le ramasse; tu m'as fait cette inconvenante question : « Est-ce vous qui avez enlevé

ma femme? » Qu'avais-je à répondre? Rien, n'est-ce pas? *C'est ce que je t'ai répondu.*

— Capitaine, c'est une nouvelle mystification, s'écria Timoléon.

— S'il y a quelqu'un de mystifié ici, dit Robert en fronçant énergiquement le sourcil, c'est moi, puisque tu persistes à m'appeler capitaine.

Timoléon, à cet instant, se demandait si depuis la scène dans laquelle il avait joué un rôle si piteux chez l'institutrice, son cerveau ne s'était pas troublé.

Il regarda Robert.

Mais en le voyant grave, la pensée ne lui vint pas qu'il eût pu avoir un seul instant l'idée de faire de l'esprit avec lui.

Il résolut donc de changer sa manière, et sans avoir répété généralement, il dit :

— Je te demande pardon, Robert, de t'appeler capitaine! mais j'ignorais, sur mon honneur, qu'il y eût des jours où tu te croyais obligé de porter un autre nom. La façon avec laquelle tu m'as abordé est pleine de franchise, et je regrette d'avoir suspecté ta bonne foi.

— N'en parlons plus! mon camarade, dit négligemment Robert Margat.

— Ainsi, tu es bien Robert Margat?

— Tu recommences!...

— Non! je veux dire, puisque tu es Robert Margat, c'est bien toi qui as demandé, il y a deux ans, la main de Florence au duc de Mauves, mon oncle?

— C'est bien moi!

— Ce que tu es devenu depuis, je n'en sais rien; j'ai entendu dire que tu avais voyagé.

— J'ai fait presque deux fois le tour du monde.

— Que je t'envie! mais là n'est pas la question.

Puisque tu as aimé Florence autrefois, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, pendant tes voyages, tu eusses continué à l'aimer.

— J'ai continué à l'aimer, en effet.

— Ta loyauté m'enchante. De retour de l'autre monde (pour continuer le même raisonnement), il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la pensée te fût venue de l'enlever.

— Cette pensée m'est venue.

— Merci toujours, — pour ta loyauté, — de la pensée à l'exécution, — pour un homme comme toi, — il n'y a qu'un pas!

— Je l'ai franchi.

— Pour la troisième fois, merci, mon camarade, — et à présent que nous sommes d'accord, — je crois que nous pouvons nous entendre.

— Si je puis t'être agréable, fit Robert Margat, dis-le moi franchement, Timoléon, rien ne me coûtera.

Ici, Timoléon fut embarrassé pour répondre à son camarade de collége.

Il n'avait pas prévu la tournure que prendrait la conversation, et, persuadé que Robert Margat adorait sa femme, il était à cent lieues de soupçonner qu'ils ne cherchaient tous les deux qu'une occasion de divorcer.

— Certainement, balbutia-t-il sans trop savoir où il en venait; certainement tu peux m'être agréable, en m'offrant une réparation.

— Je ne te comprends pas, dit avec un admirable sang-froid l'illustre médecin.

— Tu m'as porté un préjudice, reprit Timoléon.

— Que me dis-tu là? moi qui ne ferais pas de mal à une mouche! j'ai pu te porter préjudice?

— Sans doute, puisque tu as enlevé ma femme.

— Quel préjudice cela t'a-t-il causé, puisque tu ne l'aimes pas; c'est toi qui me l'as appris, mon camarade, autrement je ne me permettrais pas de te le dire.

— C'est vrai, au fond, je ne l'aime pas, mais dans la forme, c'est bien autre chose.

— Qu'appelles-tu la forme?

— Tu es si savant que tu ignores cela : la forme, c'est le monde!

— Eh bien, qu'est-ce que le monde a à voir là-dedans?

— Le monde est bavard.

— Cela vaut mieux que d'être muet... Après?

— Quand on saura que c'est toi qui as enlevé Florence, on me tympanisera de tous les côtés.

— Qui est-ce qui le dira? Ce n'est pas moi, riposta Margat en étouffant un éclat de rire. — Je te donne ma parole de ne révéler ce secret à personne, pas même à mon meilleur ami.

— Si j'avais su cela, dit Timoléon en se grattant la tête, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait.

— Qu'as-tu donc fait?

— J'ai amené deux amis avec moi.

— Eh bien, si ce sont de braves garçons, fais-les monter.

— Ce sont de braves garçons! mais je leur ai dit la chose.

— Quelle chose?

— L'enlèvement de ma femme.

— Tu as eu tort! dit froidement Robert Margat.

— On ne pense pas à tout.

— A qui le dis-tu?

— Comment leur expliquerai-je nos conventions?

— Naturellement.

— De quelle façon, entre autres? — Tu es convenu

de réparer le préjudice que tu m'avais causé devant le monde?

— C'est vrai; mais tu ne m'as pas dit par quel moyen.

— En me rendant Florence.

— C'est là ton moyen?

— En connais-tu un meilleur?

— Franchement, non.

— J'ai dit qu'elle était allée aux eaux, je dirai qu'elle en revient; rien n'est plus simple.

— En effet.

— Ce qui m'ennuie, c'est ce que je dirai aux deux amis qui m'attendent en bas.

— Tu leur diras qu'il y a ici huit chevaux de selle à leur disposition, notamment un cheval qui me vient du sultan; et, pour peu qu'ils soient connaisseurs, ils t'oublieront bien vite pour mes bêtes.

— Tu as raison, dit Timoléon après avoir un instant médité sa réponse.

— Je n'ai plus qu'une question à te faire, ajouta-t-il.

— Laquelle?

— Relativement à Florence.

— Parle!

— Je vais plaider en séparation; plusieurs de mes amis me le conseillent, d'autres m'en détournent. Dis-moi franchement ton avis.

— A ta place, je demanderais l'avis de Florence.

— Je t'avoue que je n'avais pas songé à le lui demander.

— C'est un tort, les femmes sont quelquefois de bon conseil.

— Je le lui demanderai.

— Et tu feras bien! Au fond, c'est la femme qu'il te faut; sois indulgent pour elle, elle sera indulgente pour toi.

— Merci de tes bons conseils, mon illustre ami ; si je suis jamais embarrassé, je viendrai te consulter.

— Tu n'auras jamais de consultation plus désintéressée, dit Robert Margat en réprimant un sourire.

. . . .

Et voilà comment Timoléon de Chastel ne provoqua pas Robert Margat, malgré la parole qu'il avait donnée au jeune Malcolm.

Deux heures après la visite du jeune lion, qui avait fait voir à ses deux amis les écuries du docteur Margat, — qu'il continuait d'appeler le capitaine Violette, — madame de Chastel rentrait tranquillement chez elle, au grand étonnement de sa femme de chambre.

Quand on apprit le soir à Timoléon que sa femme était revenue des eaux, il ne parut nullement surpris de son retour, et il se contenta de répondre :

— Je l'attendais à dix heures moins un quart.

Elle était rentrée à neuf heures et demie.

. . . .

Il la trouva plus belle que jamais !

XII

QU'ON A LE DROIT DE PASSER, POUR PEU QU'ON N'AIME PAS LA PROCÉDURE

Nous demandons la permission au lecteur d'abandonner un moment l'histoire de madame de Mauves, dont on connaît à peu près le dénoûment, pour revenir à un

personnage placé dans une situation au moins aussi critique, sinon aussi intéressante.

Nous voulons parler de l'amoureux de Christina, le marquis Gaston de Gèvres.

On ignore assez généralement quelles phases suit l'instruction d'un crime, soit qu'il ait été commis, soit qu'on ait tenté de le commettre et qu'il n'ait échoué que par la volonté de son auteur.

Il est nécessaire de le rappeler à ceux qui l'ont publié et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

Le commissaire du quartier où s'est commis le crime, — ou à son défaut le commissaire de police d'un des quartiers de Paris, — se transporte immédiatement, aussitôt prévenu, sur le théâtre de l'événement,—comme on dit en style judiciaire.

On se souvient, en effet, que le commissaire du quartier du faubourg Poissonnière, dans le ressort duquel était située la rue d'Hauteville, s'était transporté, sur avis, dans cette rue, au domicile de M. Métral, pour arrêter le marquis Gaston de Gèvres comme auteur présumé de la tentative d'assassinat commise sur le banquier.

Mais suivons minutieusement les phases de l'instruction.

Le commissaire de police, arrivé sur le *champ de manœuvres*, arrête le prévenu et le met à la disposition de la justice, c'est-à-dire qu'il l'envoie, soit dans la maison d'arrêt du quartier, soit à la prison appelée la Force, où il doit attendre aussi patiemment que possible la solution de l'instruction.

Outre que le commissaire de police, appelé sur les lieux où s'est perpétré le crime, a charge d'arrêter le prévenu, il doit réunir de son mieux les éléments propres à éclairer la justice.

C'est tout simplement un des travaux les plus pénibles et les plus difficiles. Non-seulement il est nécessaire d'être perspicace, mais encore doué de présence d'esprit et de la double faculté de primesauterie et d'assimilation.

Tel crime est commis; dans quel but et comment?

Il faut se mettre immédiatement à la place de l'auteur présumé du crime et se dire :

« A sa place, comment m'y serais-je pris? »

En deux mots, il faut partir de soi pour faire des découvertes dans le sombre pays des autres.

La rédaction du procès-verbal, dans lequel doivent être consignés la nature et les circonstances du crime, le temps et le lieu où il a été commis, les preuves ou indices à la charge de celle ou de ceux qui en sont accusés, les déclarations, plus ou moins précises, fantasques, excentriques, vraies ou fausses des témoins du fait; la rédaction d'un procès-verbal de cette sorte, disons-nous, est un chef-d'œuvre de patience, de perspicacité et de vive présence d'esprit.

Le commissaire doit saisir les armes ou instruments qui ont servi à la perpétration du crime.

Mais, dans l'affaire pour laquelle Gaston de Gèvres était arrêté, il n'y avait eu ni saisie d'armes ni d'instruments quelconques.

Le commissaire avait simplement constaté qu'il y avait un trou fait par une balle de pistolet dans un des panneaux de la voiture de M. Métral, et rien de plus.

Sur sa demande, Gaston avait été conduit à la Force, où il avait *pris la pistole*, désirant éviter tout contact avec les malheureux qui grouillaient dans cette prison.

Il faut lire, à ce propos, le beau livre de M. Delaborde, intitulé : *Mémoires sur les prisons.*

Nous dirons, dans un moment, comment Gaston de Gèvres passait les journées et les nuits à la prison de la Force; continuons à indiquer la marche de l'instruction.

Le procureur du roi (personne n'oublie que notre drame se joue avant 1848), le procureur du roi du lieu où s'est passé l'événement doit en être immédiatement informé.

Aussitôt instruit de l'affaire, il prévient dans le plus bref délai le juge d'instruction, et il se transporte, avec ou sans lui, sur le *théâtre du crime.*

Arrivé là, il reprend minutieusement l'instruction, commencée par le commissaire de police, et il la réforme ou la complète, s'il y a lieu.

Un nouveau procès-verbal complémentaire est dressé par lui, et présenté à la signature du prévenu, que celui-ci peut refuser de signer, dont mention est faite au procès-verbal.

Le procureur du roi, après s'être assuré de la personne du prévenu, s'il n'a pas été arrêté par le commissaire, peut se transporter, s'il le juge convenable, au domicile de l'inculpé et saisir toutes pièces et documents qu'il croira utiles à l'instruction de cette affaire.

Il dressera procès-verbal, et les objets saisis par lui seront clos et cachetés, après avoir préalablement sommé le prévenu de s'expliquer sur les choses saisies qui lui seront représentées.

Il va sans dire que le procureur du roi peut appeler ainsi à son procès-verbal les parents, voisins, amis, concierges, domestiques, passants, présumés en état de donner des éclaircissements sur le fait.

Il reçoit leur déclaration, qu'il leur fait signer, sinon mention est faite de leur refus.

Toutes ces opérations doivent être faites en présence du prévenu ou de son fondé de pouvoirs.

Arrivé à ce point de l'interrogatoire, le procureur du roi transmet sans délai au juge d'instruction, avec les réquisitions qu'il jugera convenables, les procès-verbaux, actes, pièces et instruments donnés ou saisis, pour être procédé comme il sera expliqué ultérieurement.

Le prévenu restera sous la main de la justice jusqu'à ce que le juge d'instruction ait statué à son égard.

Le procureur du roi pourra autoriser le commissaire de police qui a commencé la procédure décrite ci-dessus à la continuer.

C'est ce qui arriva dans l'affaire Gaston de Gèvres.

Le procureur du roi autorisa le commissaire de police à continuer l'instruction.

Après avoir transmis au juge d'instruction tous les actes et pièces nécessaires, le procureur du roi doit, sans délai, prévenir du crime commis le procureur général du ressort, et exécuter tous ses ordres, relativement à tous actes de police judiciaire.

Le juge d'instruction peut faire directement et par lui-même tous les actes ci-dessus indiqués. Il peut requérir la présence des procureurs royaux, mais sans que les opérations prescrites par la loi puissent subir aucun retard.

Lorsque le flagrant délit a été constaté, et que le procureur du roi a transmis les pièces et les actes au juge d'instruction, celui-ci est tenu d'examiner sans délai la procédure et de réformer, s'il y a lieu, ou compléter les actes ou ceux des actes qui lui paraîtront vicieux ou incomplets.

N'oublions pas de dire que quand le juge d'instruction se transporte sur les lieux, il doit être toujours accom-

pagné du procureur du roi et du greffier du tribunal.

Le juge d'instruction doit interroger le prévenu dans les vingt-quatre heures de son écrou à la maison d'arrêt de l'arrondissement.

Après cet interrogatoire, — et le procureur du roi entendu, — il décerne, lorsque le crime lui paraît complétement établi,— un mandat d'arrêt contre le prévenu.

Le mandat lui est exhibé, même lorsqu'il est prévenu, et copie lui en est laissée.

Le juge d'instruction fait citer devant lui toutes les personnes qui lui ont été désignées comme ayant connaissance soit du crime, soit de ses circonstances.

Il peut faire, s'il le juge convenable, toute espèce de perquisition qu'il juge utile, soit au domicile de l'accusé, soit chez ses parents, soit chez ses amis, soit dans tous les lieux quelconques où il présume qu'on a caché des pièces ou objets, preuves de conviction d'une nature ou d'une autre, utiles à la manifestation de la vérité.

Le juge d'instruction est tenu de rendre compte, au moins une fois par semaine, de l'état de l'affaire dont l'instruction lui est confiée.

Ce compte est rendu par lui à la chambre du conseil, composée de trois juges au moins, y compris le juge d'instruction lui-même.

Communication est préalablement donnée au procureur du roi, pour être par lui requis ce qu'il appartiendra.

Si les juges sont d'avis que le fait qui leur est soumis ne présente ni crime, ni délit, ni contravention, ou qu'il n'existe aucune charge contre l'inculpé, il est déclaré qu'il n'y a pas lieu à suivre; et si l'inculpé a été arrêté, il est mis en liberté.

Si, sur le rapport fait à la chambre du conseil par le

juge d'instruction, les juges — ou l'un d'eux — estiment que le fait est de nature à être puni comme crime, et que la prévention contre l'accusé est suffisamment établie, les pièces d'instruction, le procès-verbal constatant le corps du délit et un état des pièces servant à conviction, sont transmis sans délai par le procureur du roi au procureur général près la cour royale.

Dans ce cas, la chambre du conseil décerne contre le prévenu une ordonnance de prise de corps qui est adressée, avec les autres pièces, au procureur général.

Le procureur du roi et la partie civile peuvent former opposition à l'élargissement du prévenu, ordonné par la chambre du conseil.

Mais le prévenu gardera la prison jusqu'à ce qu'il ait été statué.

La chambre des mises en accusation (cour royale) est saisie alors par le procureur général et statue.

Dans les cinq jours de la réception des pièces, qui lui auront été transmises par le procureur du roi, comme il a été dit ci-dessus, le procureur général est tenu de mettre l'affaire en état et de présenter son rapport.

Pendant ce temps, la partie civile et le prévenu peuvent fournir tels mémoires qu'ils jugent convenables, sans que le rapport puisse être retardé.

Une section de la cour royale, spécialement formée à cet effet, est tenue de se réunir, au moins une fois par semaine, à la chambre du conseil, pour entendre le rapport du procureur général et statuer sur ses réquisitions.

Le président est tenu de faire prononcer la section, dans les trois jours au plus tard, du rapport du procureur général.

Les juges examinent alors s'il existe contre le prévenu

des preuves ou indices suffisants d'un fait qualifié crime par la loi, et si ces preuves ou indices sont assez graves pour que la mise en accusation soit prononcée.

Le greffier donne aux juges, en présence du procureur général, lecture de toutes les pièces du procès qui sont laissées sur le bureau, ainsi que les mémoires que la partie civile, ou le prévenu, ont pu fournir.

La partie civile, le prévenu et les témoins ne paraissent pas.

Après avoir déposé sur le bureau sa réquisition écrite et signée, le procureur général se retire, ainsi que le greffier.

Le procureur général parti, les juges délibèrent entre eux, sans désemparer et sans communiquer, sous aucun prétexte, avec personne.

Après mûre délibération, s'ils ne sont pas suffisamment éclairés, ils peuvent ordonner des informations nouvelles.

Ils peuvent ordonner l'apport des pièces servant à conviction, qui sont restées déposées au greffe du tribunal de première instance.

Si le fait est qualifié *crime* par la loi et que la cour trouve des charges suffisantes pour motiver la mise en accusation, elle ordonne le renvoi du prévenu aux assises.

L'ordonnance de prise de corps, soit qu'elle ait été rendue par les premiers juges, soit qu'elle l'ait été par la cour, est insérée dans l'arrêt de mise en accusation, laquelle contient l'ordre de conduire l'accusé de la maison d'arrêt, où il est détenu, dans la maison de justice (à Paris, la Force ou la Conciergerie), établie près la cour où il sera renvoyé.

Tant que la mise en accusation n'est point ordonnée,

la chambre des mises en accusation peut exiger que l'instruction soit recommencée.

L'un des conseillers en est chargé, et procède dans les mêmes formes que le juge d'instruction.

Les arrêts sont signés par chacun des juges qui les ont rendus.

Dans tous les cas où le prévenu est renvoyé devant la cour d'assises, le procureur du roi est tenu de rédiger un acte d'accusation.

Cet acte d'accusation expose :

Premièrement :

La nature du délit qui en forme la base ;

Deuxièmement :

Les faits et toutes les circonstances qui peuvent aggraver ou alléger la peine.

Le prévenu y est dénommé par ses nom, prénoms, etc.; enfin, clairement désigné.

L'acte d'accusation se termine par le résumé suivant :

« En conséquence, *** est accusé d'avoir commis tel crime, avec telles et telles circonstances ! »

L'arrêt de renvoi et l'acte d'accusation sont signifiés à l'accusé, et il lui en est laissé copie.

Dans les vingt-quatre heures qui suivent cette signification, l'accusé est transféré de la maison d'arrêt dans la maison de justice, établie près de la cour où il va être jugé.

Les membres de la cour royale qui ont voté sur la mise en accusation, ne peuvent, dans la même affaire, ni présider les assises ni assister le président, — à peine de nullité.

Les accusés qui ne sont arrivés dans la maison de justice qu'après l'ouverture des assises, ne peuvent y être jugés que lorsque le procureur général l'a requis.

Encore faut-il le consentement des accusés.

En ce cas, alors, le procureur général et l'accusé sont considérés comme ayant renoncé à la faculté de se pourvoir en nullité contre l'arrêt ordonnant le renvoi à la cour d'assises.

Aussitôt que le procureur général a reçu les pièces, il doit apporter les soins les plus minutieux à faire tous les actes préliminaires, mettre tout en état, afin que les débats puissent commencer à l'époque de l'ouverture des assises.

Vingt-quatre heures (au plus) après la remise des pièces au greffe de la cour et l'arrivée de l'accusé dans la maison de justice, celui-ci doit être interrogé par le président de la cour d'assises ou par le juge qu'il a délégué.

L'accusé est interpellé de déclarer le choix qu'il a fait d'un conseil pour l'aider dans sa défense, sinon, et faute par lui d'avoir choisi un défenseur, le juge lui en désigne un sur-le-champ, à peine de nullité de tout ce qui suivra.

De plus, le juge doit avertir l'accusé que dans le cas où il se croit fondé à former une demande en nullité, il a à faire sa déclaration dans les cinq jours suivants, à peine de n'y être plus recevable après l'expiration de ce délai.

Bien entendu que l'exécution de toutes ces formalités est constatée par un procès-verbal signé par l'accusé, le juge et le greffier.

La demande en nullité de l'arrêt de renvoi devant la cour d'assises, fourni par l'accusé ou le procureur général, est jugée par la cour de cassation.

C'était le cas du marquis Gaston de Gèvres.

Qu'on nous pardonne donc le long développement que nous avons tâché de rendre le plus court possible, des phases que suit l'instruction de toute affaire criminelle.

Ces explications étaient nécessaires pour faire comprendre par quelle série d'aventures l'amoureux de Christina avait passé, depuis que nous ne nous sommes plus occupé de lui, et à la suite de quelles questions ordinaires et extraordinaires il en était arrivé, de concert avec le procureur général, à se pourvoir en nullité, devant la cour de cassation, contre l'arrêt ordonnant son renvoi devant la cour d'assises.

Cela dit, reprenons notre récit :

Nous avons dit que, par grâce spéciale, c'est-à-dire par déférence du commissaire de police pour lui, sur sa demande, Gaston de Gèvres, au lieu d'être transporté dans une maison d'arrêt du quartier, avait été immédiatement, c'est-à-dire peu de temps après son arrestation, écroué à la Force. On l'a démolie. Il est peut-être bon de rappeler, pour ceux qui ne le savent pas, ce que c'était que la prison appelée la Force.

Elle était située dans le septième arrondissement, quartier du marché Saint-Jean, au coin de la rue du Roi-de-Sicile, ainsi nommée à cause de Charles, comte d'Anjou et de Provence, roi de Naples et de Sicile, et s'étendait jusqu'au numéro 22 de la rue Pavée-au-Marais.

Le même frère de saint Louis, Charles, roi de Naples et de Sicile, occupait dans la rue de ce nom un hôtel dont Charles de Valois, fils de Philippe-le-Hardi, fit l'acquisition en 1292.

De Charles de Valois, l'hôtel passa, en 1389, aux mains de Charles VI, puis à Robert et Charles de Bousson, aux rois de Navare, au comte de Tancarville, aux cardinaux de Meudon et de Biragues. En 1583, au maréchal de Roquelaure. Après, au comte de Saint-Paul; à M. de Chavigny, et finalement au duc de La Force, dont il a conservé le nom jusqu'à nos jours.

La partie de la prison qu'habitait Gaston était, à l'époque où nous l'avons vue, un immense bâtiment construit de pierres de taille unies entre elles par des liens de fer.

Il était formé de quatre étages voûtés, et contenait de longues et vastes salles meublées de lits de camp et des cachots plus noirs, plus humides, plus infects que les plus ténébreuses prisons que nous avons visitées jusqu'ici.

On aura un spécimen de l'intérieur de la Force par les quelques traits suivants, empruntés au beau tableau que M. Delaborde a fait de cette prison :

« A la grande Force, dit-il, sont entassés dans une salle basse, tenant lieu de chauffoir, cent cinquante à deux cents malheureux, la plupart sans bas, sans souliers, couverts de haillons, ne recevant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et une cuillerée de soupe à la Rumfort, appelée communément *pitance d'oisif;* n'ayant qu'un retrait commun, qu'il est impossible de nettoyer, et qui exhale une odeur fétide.

« Il en est à peu près de même du troisième corps de logis (appelé *bâtiment du centre*), donnant sur la cour, nommé le *préau*, du *bâtiment neuf*, où sont deux cents détenus, qu'on entasse la nuit, soixante ensemble, sur un lit de bois, sur des paillasses puantes, et dans des salles qui n'ont pas été blanchies depuis qu'elles existent.

» Un baquet leur sert de latrines communes.

» Dans les longues nuits de l'hiver, pendant quinze à seize heures de suite, ces malheureux, qui ne sont que prévenus, respirent un air empesté.

» L'administration, au lieu de réparer leur triste demeure, élève devant eux des chapelles somptueuses. »

Ces chapelles avaient été construites de 1816 à 1818.

M. Delaborde ajoute :

« Plus loin, dans une cour séparée (la *nouvelle infirmerie*), sont quinze ou vingt enfants de dix ou douze ans, la plupart pieds nus, et ne tenant des bas et des habits que de la charité publique.

» Ils sont abandonnés à eux-mêmes, et livrés au plus honteux exemple, sans que personne s'occupe de leur sort (1). »

Qui ne sait que dans ce pays de haute civilisation qu'on appelle la France, il y a encore des prisons et des prisonniers exactement semblables à ceux qui sont représentés dans ce sombre tableau?

On distinguait sous le nom : *Prisons de la Force*, deux prisons qui étaient contiguës sans se communiquer, la *Grande* et la *Petite Force*.

Le ministre Necker, dit Dulaure, voulant établir des prisons plus commodes, plus salubres (il avait bien réussi, le bon Necker !), proposa la suppression de deux prisons corruptrices, au physique comme au moral, celle du *Fort-l'Évêque* et celle du *Petit-Châtelet*, et l'établissement de prisons plus saines et plus vastes.

Il en resulta une déclaration du roi du 30 août 1780, qui ordonna l'établissement d'une prison à l'hôtel de la Force, et la suppression de deux prisons que celle-ci devait remplacer.

L'hôtel de la Force fut alors disposé pour y recevoir des prisonniers, et ils y furent transférés au mois de janvier 1782.

C'est celui qu'on appelait la *Grande-Force*.

Quant à la Petite-Force, ci-devant hôtel de Brienne,

(1) *Mémoires sur les Prisons*, par M. Delaborde.

elle était, nous l'avons dit, contiguë à la prison nommée la Grande-Force.

Dans celle-ci, on enfermait tous les prévenus de délits.

Dans celle-là, les prévenues de délit, autrement dit les prostituées.

Dulaure dit qu'elles s'enivraient, se caressaient, se querellaient, se battaient, fumaient la pipe, et, pour se réchauffer pendant l'hiver, dansaient des rondes.

Les choses se passent peut-être bien encore ainsi à Saint-Lazare!

Il faut bien fumer et danser pour se réchauffer en hiver, et se quereller un peu — et au besoin se battre — pour rompre la monotonie des heures de prison.

Dulaure ajoute (et il a bien raison) : « Il est dans la société, — même dans les hauts rangs, — des professions plus infâmes que la leur, mais il n'en est pas de plus malheureuse que celle des femmes livrées à la prostitution. »

C'était donc dans la *Grande-Force* que résidait, pour le moment, l'amoureux de Christina, le noble marquis Gaston de Gèvres.

Le bâtiment qu'il habitait était situé entre deux cours plantées d'arbres.

On y arrivait par une longue ruelle obscure.

C'est là que logeaient les prisonniers assez privilégiés, c'est-à-dire assez riches pour *prendre la pistole*. Le mot *pistole*, qui a retenu ce nom d'une vieille monnaie espagnole et italienne, indique suffisamment, sans autre explication, que dans le cachot le plus sombre et le plus humide, on peut trouver une chambre à coucher.

La chambre qu'habitait Gaston de Gèvres pouvait bien avoir huit à dix pieds carrés.

Un lit, deux chaises de paille, une table de sapin et un

petit bahut de chêne qui servait de toilette, composaient tout l'ameublement.

Ce n'était pas gai, mais ce n'était pas bien triste non plus.

Le soleil y entrait sans façon de temps en temps.

L'air fétide des salles basses ne montait pas jusque-là.

Quand Gaston entra pour la première fois dans ce réduit, il ferma les yeux de dégoût.

Mais, peu à peu, il s'habitua à ses quatre murs, à son lit, à sa table, à ses chaises.

Un jour, — c'était un matin, clair, frais, doux, comme on en voit rarement à cette froide saison, — on ouvrit sa porte.

On l'ouvrait quatre ou cinq fois par jour. Ce n'était pas, par conséquent, un événement.

C'était le guichetier qui apportait le déjeuner ou qui venait faire la chambre.

En effet, c'était le guichetier lui-même.

Mais il n'était pas seul.

Ce n'était pas un guichetier qui pouvait jeter tout à coup dans l'atmosphère les plus suaves parfums!

Ce n'était pas un guichetier qui pouvait enchanter les oreilles par les ineffables bruissements d'une robe de soie!

Et si ce n'était pas lui, — qui était-ce donc?

C'était elle!

XIII

DANS LEQUEL ON VOIT TOUR A TOUR LE MARI, LA FEMME ET L'AMANT

C'était elle !

Elle ! madame Métral (nous voulons dire mademoiselle de la Roche-Mâlo) !

Elle ! la bien-aimée Christina. Comment était-elle parvenue à mettre son joli pied dans cette vilaine prison, dont elle allait faire un nid ?

Par quel procédé, par quelle ruse, par quelle influence était-elle arrivée jusqu'à lui ?

Cela ne vous regarde pas, chers lecteurs, — ni moi non plus.

Souvenons-nous, cependant, que la société dite : les Puritains de Paris, n'y allait pas de main morte, quand elle voulait quelque chose, et que c'était pour elle œuvre d'enfant que d'ouvrir la porte d'une prison.

N'oublions pas non plus qu'une femme aimante, et, par conséquent, résolue, est capable de bien autre chose... vous le savez, lectrices.

A présent que nous voici d'accord sur le moyen qu'employa mademoiselle de la Roche-Mâlo pour venir voir son amoureux, reprenons notre récit.

— Toi ! toi ! s'écria Gaston ravi, aussitôt que le guichetier fut parti.

Et il partit vite, je vous en réponds, le guichetier.

Pour être guichetier, on n'en est pas moins homme.

— Toi ! toi ! s'écria l'amoureux, qui oublia en ce moment le monde entier, et par conséquent la prison. — Toi ! répéta-t-il sur tous les tons, pour formuler à la fois sa surprise et son ravissement.

Elle ne dit rien mais elle fit mieux :

Elle jeta ses deux bras autour du cou de son amoureux, et l'embrassa, l'embrassa !

Gaston seul sut comment elle l'embrassa, et nous, nous ne pouvons pas le dire.

Cette joie qu'éprouvent les enfants voyant, dans les contes de fées, changer les cabanes de bûcherons en palais, ne la rencontrèrent-ils pas, ces deux beaux amoureux, en voyant cette chambre de prison transformée, en moins d'un clin d'œil, en palais enchanté.

Auprès de cette grande fête donnée par eux, pour eux, dans cette petite chambre, qu'étaient leurs fêtes passées ? Et les années écoulées, sans se dire qu'on s'aimait, et le premier jour où l'on se l'était dit ! et le lendemain où l'on se l'était répété ! Et les promenades sous les grands arbres, bras dessus, bras dessous, ou la main dans la main, et la première lettre remise, et le premier baiser rendu, et l'attente derrière les piliers de l'église, et la course en voiture ombreuse, à travers les arbres verdoyants du bois, et le banc de pierre, séparé en deux un jour de tristesse, et miraculeusement revenu à lui, le lendemain ! Et les rires enfantés loin de l'autre, et les fleurs cueillies tous les deux, et les absences sans fin, et les retours sans nom ?

Rêves ! promesses ! espérances ! fleurs embaumées de l'idéal, fruits savoureux de la réalité, charmes ineffables, joies décevantes des fêtes de l'amour ! Qu'étiez-vous auprès de cette heure bénie où ces deux amoureux, oublieux du passé et du présent, insouciants de l'avenir,

sacrifiaient dévotement, dans ce lieu transformé en temple, au vrai Dieu, qui créa l'amour!

. . . .

— Que je t'aime! dit Gaston,

— Que je t'aime! répéta presque en même temps Christina.

. . . .

Hélas! hélas! à cette époque on aimait encore.

. . . .

— Je ne sais pas ce qu'a fait mon père, dit mademoiselle de la Roche-Mâlo; mais quand je lui ai appris que je venais te voir, il s'est frotté les mains, et pour la première fois depuis ton emprisonnement, je l'ai vu sourire. Je lui ai demandé :

— Pourquoi souriez-vous, mon père?

Il m'a répondu :

— Parce que tu vas le voir et que tu lui porteras une bonne nouvelle.

— Laquelle?

— La certitude de sa liberté avant deux jours.

— Comment êtes-vous arrivé à ce résultat?

— C'est mon secret.

Et c'est tout ce que j'ai pu obtenir de lui. Je suis donc accourue t'apporter son message, et je m'en vais bien vite lui dire que tu nous aimes toujours, lui et moi.

Un dernier regard, un dernier souvenir, un dernier baiser, un dernier serrement de main, et elle partit, comme elle était venue, comme un oiseau bleu, comme un nuage rose.

Christina revint le lendemain visiter le prisonnier.

Inutile de dire que le miracle d'amour, que nous avons rapidement essayé de décrire, se renouvela.

Gaston en était venu à faire des vœux pour rester

jusqu'à la fin des mondes dans cette épouvantable prison.

Puisqu'il s'y trouve si bien, laissons-le savourer sa joie et revenons au surlendemain du jour qui suivit son arrestation.

Nous nous transporterons, si le lecteur le veut bien encore une fois à Montrouge, chez le cafetier du *Houx-Blond.*

On se souvient que l'agent amateur, après avoir logé une balle dans le panneau de la voiture de M. Métral, s'était fait arrêter par le banquier devant la Porte-Saint-Denis.

Celui-ci lui avait dit :

— Mon cher monsieur Fragon, j'irai vous remercier demain.

Et le cafetier du *Houx-Blond* avait répondu :

— Non pas demain, monsieur le comte, mais après-demain, au plus tôt. C'est déjà trop de nous être vus hier, c'est-à-dire l'avant-veille de l'événement. Il suffit du témoignage d'un cocher de place pour renverser tout notre échafaudage.

Souvenons-nous donc que prudence est mère de sûreté.

Donc, le surlendemain, M. Métral se transporta à Montrouge, chez le cafetier du *Houx-Blond.*

— C'est vous, monsieur le comte! — s'écria celui-ci étonné, en voyant entrer le banquier.

— Vous semblez surpris de me voir, cher monsieur Fragon? dit M. Métral.

— J'avoue, monsieur le comte, que je ne comptais pas sur votre honorable visite.

— Cependant, dit le banquier en lui remettant un portefeuille, vous savez bien que j'ai à vous remercier.

Si vous voulez bien oublier vos débiteurs, permettez-moi de me rappeler mes créanciers.

— J'espérais bien vous voir un jour ou l'autre, monsieur le comte, dit Fragon en fourrant le portefeuille dans sa poche; mais je ne pensais pas, à dire vrai, vous voir si tôt.

— Et pourquoi donc, mon cher monsieur Fragon? Plus le service est grand, plus il faut mettre d'empressement à le reconnaître.

— Sans doute, monsieur le comte, sans doute; mais la police est si méticuleuse aujourd'hui qu'on ne saurait, pour se garer d'elle, prendre trop de précautions. Vous pouvez vous en rapporter à moi.

Rappelons, pour qu'on comprenne bien l'ennui que causait à Fragon la visite du banquier, que c'était la veille que Christian avait produit sur le cafetier du *Houx-Blond* une impression si vive que celui-ci n'avait pu s'empêcher de la communiquer à son disciple, le bon Dominick.

Dans le chapitre intitulé : *Où Fragon rentre ses piquants*, nous croyons avoir assez suffisamment indiqué l'état de l'esprit du cabaretier, après l'entretien qu'il avait eu avec Christian, pour ne pas insister davantage.

Il était fâché de la visite du banquier, si magnifique qu'il fût à son égard.

Il flairait vaguement que la visite de M. Métral avait une autre cause que la reconnaissance, et que le banquier ne serait pas venu exprès de la rue d'Hauteville à Moutrouge pour lui exprimer un simple remercîment.

Il entrevit de l'ouvrage, et il n'y avait aucun cœur à ce moment.

M. Métral, qui, sans avoir son habileté, ne manquait pas d'une certaine intelligence, remarqua, sans s'en

rendre absolument compte, le mauvais accueil qui lui était fait par le cabaretier.

Il résolut de savoir à quoi s'en tenir à l'instant même, et pour y arriver, il lui dit :

— Vous ne savez pas, mon cher monsieur Fragon, ce que contient ce portefeuille, mais je suis certain que vous serez content de moi.

— Je n'en doute pas, monsieur le comte.

— Si maintenant, reprit le banquier, et malgré la certitude que vous devez avoir de ma reconnaissance, il ne vous plaît pas de faire affaire avec moi, — ce que votre accueil plus que froid m'autorise à croire, — je vous serai obligé de me le dire, pour que j'aille me pourvoir ailleurs.

— Mais, monsieur le comte, vous vous méprenez — s'écria Fragon en joignant les mains ;—je vous jure que je n'ai eu nullement l'intention de vous faire un mauvais accueil, et encore moins de rompre de si agréables relations, — commencées sous de favorables auspices ; — mais s'il faut vous donner l'explication de la froideur dont vous me faites l'honneur de vous plaindre, monsieur le comte, je vous la donnerai.

— Je vous la demande, mon cher monsieur Fragon, dit froidement le banquier.

— Voici, monsieur le comte, reprit piteusement le cafetier du *Houx-Blond*, et pardonnez-moi de vous faire part de mes soucis intimes, — détails indignes d'un galant homme comme vous êtes ; — mais c'est vous qui l'exigez.

— Je vous en prie, dit M. Métral d'un air ennuyé.

— Monsieur le comte, moi qui ne professe pas les principes de 89, à l'endroit de l'égalité, je dois avouer que les hommes sont égaux dans deux occasions : de-

vant la mort et devant leurs ennemis. Oui, les plus petits comme les plus grands sont égaux, en ce sens qu'ils ont des ennemis les uns comme les autres. Eh bien, monsieur le comte, si je vous ai semblé froid aujourd'hui, c'est qu'hier j'ai vu mes ennemis.

— Vous avez des ennemis! dit en souriant à demi M. Métral.

— Oui, monsieur le comte, et cependant je ne suis pas méchant. Non, certainement, je n'ai pas l'ombre de méchanceté au cœur! Peut-être est-ce regrettable! Peut-être la bonté de l'âme attire-t-elle fatalement l'inimitié! Quoi qu'il en soit, monsieur le comte, j'ai passé un vilain quart-d'heure, hier, presque à la même heure. A peu de chose près, j'ai failli être privé du plaisir de causer jamais avec vous.

— Vraiment? demanda d'un air de doute le banquier.

— Vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, monsieur le comte, reprit le cafetier du *Houx-Blond*. Cependant, rien n'est plus vrai; et si je vous racontais ce qui m'est arrivé hier, je vous ferais dresser les cheveux sur la tête, car rien qu'en vous nommant la personne qui m'a si profondément impressionné, je crois que vous me prieriez de ne pas continuer mon récit.

— Quelle est cette personne?

— C'est l'ami intime de M. le marquis de Gèvres.

— Le marquis a beaucoup d'amis, dit le banquier.

— Je vous ai dit intime, monsieur le comte.

— On est ami intime ou l'on n'est pas ami du tout.

— C'est juste, monsieur le comte. Eh bien, l'ami intime duquel j'ai l'honneur de vous parler se nomme Christian de Sauveterre.

— Christian! s'écria M. Métral, pour qui ce nom, à tout instant répété, prôné devant lui, était synonyme

d'ennemi; Christian! répéta-t-il en ramenant sur son crâne ses cheveux qui se dressaient comme des épis, ainsi que l'avait prévu Fragon.

— Lui-même, monsieur le comte, répondit le cafetier du *Houx-Blond*, enchanté d'avoir rendu au banquier la monnaie de son doute.

— Vous connaissez ce Christian? dit avec mépris le banquier.

— Oui, monsieur le comte.

— Beaucoup?

— Intimement, monsieur le comte; ce qui prouve en passant qu'on n'a pas besoin d'être amis pour être intimes!

— Il vous a fait du mal, mon cher monsieur Fragon?

— Ni bien ni mal, monsieur le comte; il m'a rappelé que je ne faisais pas le bien, et il m'a prouvé qu'il pouvait me faire du mal.

— C'est lui que vous avez vu hier, alors?

— Précisément, monsieur le comte.

— Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander à quel propos?

— Il n'y en a aucune, monsieur le comte; c'est à propos d'affaires dont il assure, non sans quelque raison, que je me suis occupé : l'affaire du duc de Mauves, — et la vôtre.

— Il vous a parlé de moi?

— Incidemment, monsieur le comte.

— Est-ce qu'il connaît nos opérations, mon cher monsieur Fragon?

— Je ne le pense pas, monsieur le comte, car il n'y a que vous et moi qui soyions instruits de l'affaire, et aucun de nous n'a d'intérêt à la dévoiler.

— C'est vrai! — De façon que c'est à la visite qu'il



vous a faite que je dois attribuer la froideur de votre accueil?

— Uniquement à cette visite, monsieur le comte.

—Vous a-t-elle assez vivement impressionné pour vous empêcher de prendre part à une autre opération?

— Empêché n'est pas le mot, monsieur le comte, dit avec une certaine hésitation le cafetier du *Houx-Blond*. Si l'affaire est faisable sans publicité, c'est-à-dire sans preuves palpables de ma *présence réelle*, si je puis m'exprimer ainsi; en un mot, si je la trouve possible, je vous le dirai franchement, monsieur le comte; vous ne doutez pas un instant du plaisir que j'éprouve à rendre service à des gens aussi honorables que vous!

— L'affaire, pour un homme intelligent comme vous, mon cher monsieur Fragon, me paraît des plus faciles à exécuter.

— Vous me flattez, monsieur le comte, — dit en inclinant la tête le cafetier de Montrouge. — De quoi s'agit-il?

— D'une visite domiciliaire.

— Diable!

— Vous dites?

— Je dis : Diable! Et je dis cela parce que, de même qu'on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs, on ne fait pas, pour son compte particulier, de visites domiciliaires sans casser de vitres.

— A moins, reprit le banquier, d'y mettre beaucoup de mauvaise volonté, il est complétement inutile de casser les vitres d'une fenêtre quand on a les clefs de la maison.

— Très-juste, monsieur le comte. Que ne disiez-vous que vous aviez les clefs de la maison?

— Je les ai, ou du moins j'ai la clef la plus utile, puisque c'est celle de la porte d'entrée.

— Bon, monsieur le comte ; et où conduit-elle, cette porte d'entrée dont vous avez la clef?

— Je vous le dirai tout à l'heure, mon cher monsieur Fragon.

— Je le sais peut-être déjà, monsieur le comte.

— A dire vrai, j'en doute.

— Ne serait-ce pas, d'aventure, la clef qui ouvre la porte d'une maison sise rue des Irlandais et habitée, quand il n'est pas détenu, par M. le marquis Gaston de Gèvres?

— C'est de la magie! s'écria le banquier stupéfait, et ouvrant de grands yeux pour regarder le cafetier du *Houx-Blond*, et pour s'assurer qu'il n'avait pas affaire à un somnambule ou à un sorcier.

— Ce n'est pas de la magie, monsieur le comte, dit avec bonhomie le cafetier de Montrouge, c'est de la perspicacité.

L'étonnement dans lequel cette réponse de Fragon avait jeté le banquier lui coupa en quelque sorte la respiration.

M. Métral reprit au bout d'un moment :

— Vous me direz peut-être aussi dans quel but je désire vous faire opérer une visite au domicile de M. de Gèvres.

— Si cela peut vous faire plaisir, certainement que je vous le dirai, monsieur le comte.

— Dites.

— Vous avez pris à madame la comtesse votre femme le plus de lettres de M. Gaston de Gèvres que vous avez pu, et, sauf le respect que je vous dois, vous avez bien fait, je n'aurais pas agi différemment en pareille conjoncture. Or, présentement, la pensée vous est venue que si le procureur du roi ou le juge d'instruction allait faire

une visite domiciliaire chez le marquis de Gèvres, il ne se priverait pas de lire les épîtres adressées à ce gentilhomme par madame la comtesse votre femme. Si je me trompe, dites-le moi, monsieur le comte, pour éviter une perte de temps.

— Vous êtes doué d'une perspicacité merveilleuse.

— Merci, monsieur le comte. Or, une fois imbu de cette pensée que d'autres que vous pouvaient trouver les lettres de madame la comtesse, vous vous êtes tout naturellement pénétré de cette autre pensée, qu'il valait mieux trouver les lettres vous-même que de les laisser trouver aux autres... Je vous répète, monsieur le comte, que si je me trompe, vous n'avez qu'un signe à me faire.

— Continuez, mon cher monsieur Fragon, dit le banquier.

— Une fois en proie à ce désir de retrouver les lettres de madame la comtesse, une troisième pensée a germé dans votre cerveau. — Vous avez vu bien vite que vous ne pouviez pas vous-même, personnellement, pour plusieurs causes qu'il est inutile de mentionner, vous rendre maître de ce trésor épistolaire, et vous vous êtes dit : « Eh quoi ! j'ai à mes côtés un galant homme, dévoué comme les dévoués antiques ; je n'ai qu'à étendre la main et il va se lever, je n'ai qu'à prononcer son nom et il va accourir.

» Eh bien, cet homme ne se lèvera pas pour moi ; cet homme, je ne le ferai pas accourir.

» J'irai le trouver franchement, simplement, sans façon et je lui dirai :

« — Cher monsieur Fragon, vous plaît-il de me faire parvenir, dans le plus bref délai, les épîtres de madame la comtesse, ma femme. »

Voilà ce que vous vous êtes dit, sans aucun doute; mais, pour la troisième fois, monsieur le comte, je vous en supplie, si je me suis trompé, dites-le-moi.

— Mon cher monsieur Fragon, dit le banquier en regardant le cafetier de Montrouge avec admiration, vous êtes un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés; vous rendriez des points à nos plus célèbres diplomates!

— Je ne me suis donc pas trompé? dit Fragon en souriant.

— Vous le savez mieux que moi.

— De façon (pour ne pas vous faire répéter votre proposition) que votre plus cher désir, en ce moment, est d'entrer en possession des lettres de madame la comtesse?

— Oui, cher monsieur Fragon, — dit vivement M. Métral. — Quant à ma reconnaissance, je n'ai pas besoin de vous dire quelles en seront les preuves.

— Ne parlons pas de cela, je vous en supplie, monsieur le comte. Vous m'accablez littéralement sous le poids de vos bienfaits. Parlons plutôt du mode d'exécution.

— Je vous l'ai dit, mon cher monsieur Fragon, j'ai trouvé chez la comtesse la clef de la porte d'entrée.

— Vous me l'avez dit, c'est vrai, monsieur le comte; mais une clef, fût-ce une clef d'or et de diamants, ne suffit pas pour entrer dans une maison.

— Que voulez-vous dire, cher monsieur Fragon?

— Une maison est gardée par un portier; un appartement est gardé par un domestique ou une bonne; de façon, comme j'avais l'honneur de vous le dire, que la clef, fût-elle d'or ou d'argent, ne sert qu'incidemment à entrer dans la maison.

— M. Gaston de Gèvres a pour le servir un domestique et une cuisinière.

— C'est un renseignement. Il est désagréable, mais il est utile. Ce qui prouve en passant, monsieur le comte, qu'il n'y a pas que l'agréable qui se joigne à l'utile. Donc, nous avons affaire à une cuisinière et à un domestique?

— Oui.

— De quel âge, monsieur le comte?

— La cuisinière, vieille; le domestique, d'un âge moyen, trente ans peut-être.

— C'est vingt ans de plus — ou vingt ans de moins qu'il me faudrait. De ce côté-là, il y aura résistance, monsieur le comte.

— Non, dit le banquier.

— Vous m'étonnez, monsieur le comte.

— J'ai prévu tout, à peu près.

— Qu'entendez-vous par ces paroles?

— J'ai fait arrêter provisoirement le domestique.

— Bravo! monsieur le comte.

— Quant à la cuisinière, elle n'habite pas la maison.

— De mieux en mieux!

— Reste le concierge de la maison, n'est-ce pas?

— Sans doute, monsieur le comte.

— Eh bien, mon cher monsieur Fragon, le concierge est aveugle et sa femme est à l'hôpital. C'est une petite fille de huit ou neuf ans qui tire le cordon.

— Vous tenez ces renseignements de bonne source, monsieur le comte? demanda Fragon.

— De la meilleure source possible, répondit le banquier. J'ai visité deux fois la maison depuis avant-hier.

— Je m'incline devant vous, monsieur le comte.

— Vous comprenez bien l'opération, cher monsieur Fragon?

— Je me flatte de la comprendre, monsieur le comte.

— Non-seulement les lettres, mais les gages d'amour, — d'une nature ou d'une autre, — qui vous tomberont sous la main, comme cheveux, bagues, etc.; il va sans dire que vous prendrez tout; je m'en rapporte aveuglément à vous.

— Je vous remercie de cette confiance, monsieur le comte, et soyez assuré que j'en suis digne!

— Je n'en doute pas un instant, cher monsieur Fragon!

— Et quand désirez-vous être possesseur de ces pièces?

— Le plus tôt possible, cher monsieur Fragon.

— Demain, par exemple.

— Cette nuit, s'il est possible, cher monsieur Fragon.

— Est-il bien nécessaire, monsieur le comte, de troubler votre sommeil pour si peu?

— Oui, dit le banquier.

— Alors, il y a urgence?

— Urgence est le mot.

— Compris, monsieur le comte.

— A quelle heure comptez-vous opérer, cher monsieur Fragon?

— A une heure près, monsieur le comte, je ne saurais vous le dire. Je connais les mœurs du quartier, mais j'ignore les usages de la maison. Des gens qui habitent rue des Irlandais se couchent vraisemblablement entre neuf et dix heures. Je règlerai mes opérations sur leurs habitudes. — Pourquoi monsieur le comte me faisait-il l'honneur de m'adresser cette question?

— Parce que je pourrais vous attendre dans le voisi-

nage pour vous éviter de descendre jusqu'à ma rue d'Hauteville.

— On ne sait pas, monsieur le comte, on ne peut pas savoir au juste quel temps prendra un travail de cette nature. Peut-être une heure, si l'on tombe bien, peut-être deux, trois, quatre, cinq heures, si l'on tombe mal. Quand un homme ne brûle pas des lettres de cette importance, il doit les cacher bien mystérieusement. Peut-être sont-elles enfouies sous le parquet ou dans un panneau; il faudra ausculter peut-être l'appartement du haut en bas, et je m'impatienterais certainement en songeant que monsieur le comte est sur les épines.

— Vous êtes la raison même, cher monsieur Fragon! dit le banquier; je vous attendrai donc chez moi. Vous n'avez qu'à sonner, mon concierge sera prévenu; vous n'aurez qu'à monter. Vous connaissez mon appartement?

— Oui, monsieur le comte.

— Tout est pour le mieux!... Un dernier renseignement qui peut vous être utile : Le pavillon qu'habite le marquis de Gèvres est situé au fond de la cour, à gauche en entrant, la loge du concierge à droite.

— Je vois cela d'ici, monsieur le comte.

— Alors, adieu, et bon succès, mon cher monsieur Fragon.

— Sous votre bannière, monsieur le comte, dit emphatiquement le cafetier du *Houx-Blond* en reconduisant son hôte, je ne doute pas de la victoire.

— Merci, dit le banquier en se retirant.

XIV

OU IL EST DIT QUEL FUT LE RÉSULTAT DES FOUILLES OPÉRÉES PAR FRAGON

Le cafetier du *Houx-Blond*, quelques instants après le départ du banquier, descendit de Montrouge vêtu d'un long paletot qui l'enveloppait jusqu'au menton, ce qui lui donnait une grande ressemblance avec un vieux militaire.

Il se dirigea par la rue des Ursulines et la rue d'Ulm, vers la rue de la Vieille-Estrapade, et de là vers la rue des Irlandais, devant la maison qu'habitait le marquis Gaston de Gèvres.

Il se promena devant la maison, de long en large, comme un héros méditant sur ses conquêtes passées.

Il aperçut au bout d'une demi-heure, sur le seuil de la porte, une petite fille de huit à neuf ans; l'enfant, sans doute, dont le banquier lui avait parlé.

Pour avoir une plus grande ressemblance avec les gens forts physiquement dans leur amour pour les faibles, le cafetier du *Houx-Blond* se faisait suivre d'un petit épagneul frisé, blanc comme les moutons qu'on donne pour étrennes aux enfants.

Ce petit chien, qui paraissait d'une très-grande intelligence, — soit que son maître lui eût fait la leçon, soit qu'il eût l'habitude de cet exercice, soit enfin par cet instinct naturel qui attire toutes les bêtes vers les enfants, —le jeune épagneul, disons-nous, traversa la rue et s'en alla faire mille contorsions gracieuses, mille singeries

plaisantes devant la petite fille qui regardait les passants sur le seuil de la porte.

Si bien qu'au bout de quelques minutes, celle-ci était liée avec l'animal et causait familièrement avec lui, comme s'ils se fussent connus depuis des années.

Fragon fit semblant d'appeler son chien, c'est-à-dire qu'il l'appela à voix si basse, que l'épagneul continua, sans lui répondre, à agacer la petite fille.

Ce que voyant, le cafetier du *Houx-Blond* traversa la rue, et, s'adressant à l'enfant, il lui dit avec une extrême douceur :

— Embrasse-le, petite, il n'est pas méchant, et il ne te fera pas de mal.

L'enfant prit le chien dans ses bras et l'embrassa.

Pendant ce temps, Fragon examina les lieux.

Il vit à droite, comme le lui avait dit M. Métral, la loge du concierge, et à gauche, au fond de la cour, le pavillon habité par Gaston.

Quand il eut bien étudié le caractère de la maison, inspecté à droite et à gauche les moindres détails, il dit à l'enfant :

— C'est ton papa qui est concierge de la maison?

— Non! répondit l'enfant, papa est mort.

— Alors, c'est ta maman?

— Maman est morte aussi.

— Alors, comment te trouves-tu dans la maison?

— Je la garde parce que la concierge est à l'hospice.

— Tu es donc seule ici?

— Non. Il y a son mari, le concierge, qui est dans la loge, mais le pauvre vieux est aveugle, et il ne peut pas voir ceux qui vont et viennent.

— Tu demeures dans le quartier?

— A côté, chez la fruitière, qui est ma tante.

— Et qu'est-ce qu'on te donne pour faire la petite concierge?

— Oh! rien! Ces pauvres gens-là sont si malheureux!

— Tu ne passes pas la nuit ici?

— Oh! non! je m'en vais à huit heures.

— Alors qui est-ce qui tire le cordon quand tu n'es plus là?

— C'est le concierge.

— Tu dis qu'il est aveugle?

— Oh! le pauvre vieux y voit assez pour tirer le cordon. D'ailleurs presque tout le monde est rentré à cette heure-là. Ce sont des gens si paisibles qui habitent ici. Il n'y en avait qu'un qui rentrait tard, mais il est en prison.

— Comment l'appelles-tu?

— Je ne sais pas son nom. C'est un marquis.

— Il est en prison?

— Oui.

— Pourquoi donc?

— Il paraît qu'il a assassiné un banquier pour lui prendre son argent.

Fragon sourit intérieurement.

Pendant tout ce dialogue, l'enfant avait caressé le chien, et le chien avait rendu ses caresses à l'enfant avec usure.

Le cafetier du *Houx-Blond* reprit, en inspectant de nouveau des yeux, pour la dernière fois, la cour et la maison :

— Un assassin! Est-ce possible?

— Oui, monsieur, répondit l'enfant d'un air effrayé; un assassin pour de vrai! Et on aurait jamais dit cela en le voyant. Je l'ai aperçu trois ou quatre fois, il avait l'air aussi doux qu'une jeune fille.

— Les scélérats prennent toujours cet air-là pour mieux tromper les personnes, mon enfant, dit gravement le cafetier, après avoir jeté un dernier coup d'œil autour de lui.

Puis reprenant son chien, il dit à la petite fille :

— Tu parais aimer beaucoup mon petit chien?

— Oh oui! monsieur.

— Eh bien, je vais de temps en temps me promener au Jardin-des-Plantes, je te l'amènerai, et si je peux en avoir un autre, je te le donnerai.

— Oh! que vous êtes bon, monsieur! dit l'enfant, en jetant sur Fragon un long regard de reconnaissance.

Le cafetier de Montrouge avait vu ce qu'il voulait voir.

De façon que le soir, vers dix heures, il se transporta pour la seconde fois rue des Irlandais, et frappa à la porte aussi tranquillement que s'il fût rentré chez lui.

Le concierge, en entendant retomber la porte, demanda à travers le judas de sa loge :

— Qui est là ?

— Moi, répondit Fragon d'une voix qui n'indiquait ni le sens ni l'âge de l'individu qui faisait cette réponse.

Il franchit rapidement, quoique sur la pointe du pied, la cour, et arriva devant la porte du pavillon habité par Gaston.

Il tira de sa poche la clef de l'appartement, que lui avait remise M. Métral, et il entra.

Après avoir franchi l'antichambre, il pénétra dans une seconde pièce qu'il reconnut, en tâtonnant, pour la salle à manger, en sentant sous sa main un buffet surmonté de porcelaines et de cristaux, et, tout autour de la salle, dont le centre était occupé par une table ronde, des chaises de cuir.

Il frotta contre la muraille une allumette chimique, et il éclaira la pièce dans laquelle il se trouvait.

C'était bien en effet une salle à manger.

Le cafetier du *Houx-Blond* aperçut un candélabre sur un bahut qui faisait pendant à celui qui servait de buffet.

Il en alluma les bougies et passa dans la pièce voisine.

C'était le cabinet de travail de Gaston de Gèvres.

L'ameublement était Louis XV.

Si artiste que fût Fragon, il ne s'arrêta pas longtemps devant les meubles précieux de Gaston.

Après avoir jeté un coup d'œil général sur tous les objets qui composaient le mobilier, il aperçut un petit bahut qui attira immédiatement son attention.

Il se dirigea vers l'endroit où se trouvait ce meuble en disant :

— Si les lettres sont quelque part, elles sont là!

C'était un joli petit bahut de forme chinoise, dont les six tiroirs étaient incrustés de capricieux dessins d'argent et d'ivoire.

Le cafetier du *Houx-Blond*, si joli que fût ce meuble, ne s'arrêta pas longtemps à en admirer les merveilleuses incrustations.

Il l'enleva et alla le déposer sur une table, devant laquelle il vint s'asseoir.

Naturellement les tiroirs du bahut étaient fermés et la clef n'était à aucune serrure.

Mais Fragon possédait la clef qui, après, même avant la clef d'or, ouvre toutes les portes.

Nous voulons dire un joyeux rossignol.

Après avoir en un instant ouvert le premier tiroir, il en examina le contenu.

Il vit une boîte de velours grenat dans la forme d'un grand médaillon.



Il tourna et retourna cet objet entre ses mains pendant quelques minutes, puis il le porta à son nez et le respira bruyamment.

La boîte de velours sentait la verveine.

— Voici, ma foi, dit-il en humant voluptueusement le parfum, un petit objet qui embaume. Que diable peut-il contenir?

Découvrir le petit bouton d'or, le pousser et ouvrir la boîte, fut l'affaire d'un clin d'œil.

Il resta muet d'admiration à la vue d'un des plus beaux visages de femme qu'il eût encore vus.

C'était le portrait de mademoiselle de la Roche-Mâlo, — une ravissante miniature, — que Christina avait fait faire à l'illustre peintre de miniatures Millet, et qu'elle lui avait remis entre deux baisers, quelques jours avant son arrestation.

A défaut de sa Christina, c'était cet adorable portrait que le jeune homme mettait tous les soirs sur son somno, pour le regarder en s'endormant, et le regarder encore en se réveillant.

— J'ai vu beaucoup de belles femmes depuis que j'ai l'honneur d'habiter la planète, pensa le cafetier du *Houx-Blond;* mais, sur mon honneur, je confesse que je n'en ai jamais vu de plus belle. Je donnerai beaucoup pour savoir si l'original est au-dessus ou au-dessous de la copie! Et si cette belle personne est la femme de mon banquier, c'est un rude imbécile de ne l'avoir point gardée pour lui tout seul.

Après avoir examiné une dernière fois le portrait, il referma soigneusement le médaillon.

— Faut-il le rendre à son mari? songea-t-il. Outre qu'il ne me l'a pas demandé! Outre que c'est une admirable personne! Le cadre de ce petit portrait est du

meilleur goût et enchâssé de pierres fort précieuses ! — Mettons-le provisoirement de côté. Nous aviserons.

Il déposa le médaillon sur la table et passa au second tiroir, c'est-à-dire à celui qui se trouvait au-dessous.

Dans celui-ci était une petite boîte de nacre, de forme ovale, avec des incrustations d'or.

Il l'ouvrit, et il vit, sur un petit matelas de satin blanc, ruché de roses, étendus, enlacés, confondus, étroitement embrassés comme deux jeunes amoureux, dans les bras l'un de l'autre, les cheveux de Gaston et de Christina.

— J'ai passé aussi par là, soupira mélancoliquement le cafetier de Montrouge, en fermant le reliquaire et en le déposant sur la table à côté du médaillon. Mais je doute que les trésors de ma chevelure, que j'ai éparpillés aux quatre coins cardinaux de l'amour, aient jamais été abrités sous un si doux reposoir.

Dans le troisième tiroir, qu'il ouvrit toujours avec la même promptitude et par le même procédé, Fragon trouva des quittances, des factures et une liasse de papiers timbrés.

Il les souleva dédaigneusement et les laissa retomber l'un après l'autre sans les extraire du tiroir.

— J'ai passé aussi par là, dit-il d'un air goguenard ; il y a donc des termes à payer et des factures à solder pour tout le monde, pour les manants comme pour les gentilshommes? Je devrais peut-être brûler tout cela, pour que ce jeune homme, s'il rentre jamais chez lui, me pardonne d'avoir enlevé ses lettres d'amour, en trouvant les cendres des épîtres et des factures de ses créanciers.

— Bast! fit-il en repoussant le tiroir, je lui rends peut-être un service plus grand en ne les brûlant pas.



N'y a-t-il pas des créanciers assez mal avisés pour nier le payement quand on a perdu les factures?

Dans le quatrième tiroir du bahut se trouvaient cent cinquante lettres éparses, toute la fleur de la correspondance de Gaston.

Le cafetier du *Houx-Blond* en tira une au hasard et l'ouvrit négligemment.

C'était une lettre de Saint-Romain.

Elle portait le timbre de la Hollande, où Saint-Romain avait passé la dernière saison, et elle était datée de Francfort, où le Puritain avait commencé à l'écrire.

C'était une étude politico-philosophique sur les mœurs, les idées de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hongrie et de la Hollande.

Après avoir fait une étude comparative des idées de chaque pays, Saint-Romain s'écriait :

« Ma foi, Gaston, vive la jeunesse de Francfort ! vive la liberté qu'on respire ici en pleine poitrine! Du reste, c'est une remarque que je fais depuis que je voyage, et que je vous crie à tue-tête, aux uns et aux autres, même à Childebrand, Justus de son prénom, quitte à le faire hurler au paradoxe, et cette remarque, ou plutôt cette vérité, c'est que le pays le moins libre de l'Europe jouit encore de cent fois plus de liberté que le prétendu pays qui fait des révolutions pour la liberté, qu'on appelle la France.

» Je l'éprouve ici comme je l'ai éprouvé ailleurs, et je me fais rire au nez, quand je parle de notre amour pour la liberté, à nous autres Français.

» C'est ainsi, mon ami Gaston ; et si Voltaire était encore de ce monde, il serait certainement honteux de ce mauvais vers et de cette non moins mauvaise pensée :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

» C'est presque le contraire qu'il faudrait dire aujourd'hui Gaston.

» Oui, sur mon âme, à l'exception de l'Autriche et de la Russie, je ne parle pas de la Turquie, qui m'a toujours semblé un pays inventé par M. Galland, pour amuser les enfants, à l'exception, dis-je, de l'Autriche et de la Russie, où la servitude est volontaire, et de la Hongrie endormie, et de la Pologne prisonnière, il y a, dans n'importe quelle autre contrée de l'Europe, sinon plus d'amour de la liberté, au moins plus de liberté que chez nous. »

Fragon, en reconnaissant une écriture d'homme, avait d'abord parcouru assez négligemment des yeux la lettre de Saint-Romain ; mais quand il en arriva au passage que nous venons de citer, il la lut plus attentivement, et parut prendre à la lecture de cette épître un plaisir des plus vifs, soit à cause de sa calligraphie, — soit qu'il fût admirateur des pensées philosophiques, politiques et sociales, — soit enfin, que la pensée lui fût venue d'utiliser, à un certain moment, les renseignements sur la moralité de Gaston et de son ami, que le hasard venait de lui mettre sous la main.

Le plaisir qu'il prit à la lire fut très-violent, certainement, car il n'en omit pas un mot, et la relut jusqu'à la dernière syllabe.

Puis, ayant achevé cette lecture, il plia soigneusement la lettre, et la fourra dans sa poche, sans doute pour la relire encore plus à loisir.

Il en ouvrit ainsi douze ou quinze autres au hasard.

Elles étaient signées de noms connus de lui : Christian de Sauveterre, — Robert Margat, — Justus Childebrand, — baron Mossè Flasham, — Champrosé, — Cayrol, — Jacques David, — Lefort, — comte de la Roche-Mâlo, — Anatole Delamarche, — le docteur Manviel, — Firmin,

— Simon Richard, etc., et tous ceux qui, de près ou de loin, correspondaient avec un des douze Puritains de Paris.

Le cafetier du *Houx-Blond* les fourra les unes après les autres dans la poche de son paletot.

Une collection qui parut attirer vivement son attention et exciter au plus haut point sa curiosité, fut un immense paquet de lettres adressées par Christian de Sauveterre à Gaston.

Nous aurions éprouvé un grand plaisir à mettre ces épîtres sous les yeux de nos lecteurs. A notre grand regret, cela nous est impossible, ces précieuses lettres, fort compromettantes, d'ailleurs, n'étant pas, pour l'instant, en notre possession.

En résumé, elles contenaient le récit détaillé, minutieux des dires, faits et gestes des Puritains de Paris depuis la fondation de leur société.

Rien n'était omis dans cette relation des travaux et résultats du travail de chacun des membres de cette grande association.

Le cafetier de Montrouge, en dépouillant cette correspondance, paraissait avoir totalement oublié le but pour lequel il se trouvait dans le cabinet de Gaston.

— Ces diables de jeunes gens ! murmura-t-il en souriant et en pliant les lettres les unes après les autres après les avoir parcourues, ont la manie de raconter leurs pensées, leurs sentiments, toutes leurs impressions à leurs amis, comme s'il n'y avait pas de quoi les faire pendre à chaque ligne.

Et puis le jour où nos amis deviennent nos ennemis, —ce qui n'est plus qu'une affaire de temps,—des lettres, dans lesquelles on a buriné sincèrement son opinion sur les princes, sur leurs excellences les ministres, sur mon-

sieur le préfet lui-même, sur tout le monde enfin, dans une très-honnête intention, sans doute, par amour désintéressé du bien, des lettres aussi confidentielles, aussi dangereuses par conséquent, circulent entre des mains étrangères et se trouvent un beau matin, on ne sait comment, sur le bureau de M. le préfet de police, — ou de son bras droit, M. le chef de la sûreté! — Oh! jeunes gens! jeunes gens! — Cœurs sages et têtes folles! — Quels précipices ne côtoyez-vous pas, à votre insu! Heureusement que je me trouve là, tout exprès, pour retirer ces périlleuses pièces de la circulation!

Ce Christian de Sauveterre, ajouta-t-il en refaisant le paquet avec soin, pourra peut-être un jour me brûler une fameuse chandelle en reconnaissance du bon office que je lui rends. Serrons précieusement ses autographes.

Et ce disant, le cafetier du *Houx-Blond* envoya les lettres de Christian rejoindre dans sa poche les épîtres de Saint-Romain et de ses autres amis, absolument comme si sa poche eût été une boîte aux lettres.

Puis, après avoir fermé le quatrième tiroir, dans lequel il avait trouvé tous ces trésors, il ouvrit le cinquième.

Ce tiroir contenait des bijoux de jeune homme : une montre à cuvette d'émail avec la couronne des marquis de Gèvres et leur devise en perles fines, un cachet avec son blason, des bagues avec son chiffre, des boutons de chemise en diamants, des épingles de cravate, surmontées de pierres précieuses, etc.

Le cafetier de Montrouge, qui paraissait se connaître en joaillerie aussi bien qu'en toute autre chose, regarda un à un chacun de ces bijoux, une à une chacune de ces pierres précieuses et de ces perles fines, avec la patiente et scrupuleuse attention d'un connaisseur; puis, apercevant dans un coin de ce tiroir, une

boîte d'ambre vide, qui lui parut d'assez grande dimension pour contenir tous les objets épars dans le tiroir, il prit la boîte et déposa dedans, l'un après l'autre, chacun de ces bijoux, qu'il disposa symétriquement.

— Diable de jeunes gens, reprit-il. Jeunesse négligente, travaillez donc, escrimez-vous, faites blanchir vos cheveux ou devenez chauves. Suez toutes les sueurs de votre corps, joailliers, orfévres et lapidaires; mourez à confectionner ces montres précieuses, à enchâsser ces splendides joyaux pour qu'un jeune homme insouciant les laisse traîner dans les recoins de ses tiroirs comme les cailloux d'un ruisseau!

Tout en s'exprimant ainsi, le cafetier du *Houx-Blond* referma la boîte dans laquelle il était parvenu, à force de patience, à faire entrer tous les objets susdits.

Il mit la boîte dans la poche de son large pantalon, les poches de son paletot étant pleines, et il poussa le cinquième tiroir.

En voyant qu'il ne restait plus à ausculter que le sixième tiroir du bahut, c'est-à-dire le dernier, l'agent amateur se souvint du but de son exploration.

Il l'ouvrit rapidement.

Rien qu'en l'entr'ouvrant, le cafetier de Montrouge sut tout de suite à quoi s'en tenir.

Comme le quatrième tiroir, le sixième était rempli de lettres.

Mais le doux parfum qui s'en exhalait et se répandait tout autour de Fragon, indiquait suffisamment que ces lettres étaient bien des lettres de femmes, par conséquent des lettres d'amour, par conséquent les lettres de madame Métral (nous voulons dire mademoiselle de la Roche-Mâlo).

C'étaient bien ces lettres, en effet.

Avant de s'en assurer, le cafetier de Montrouge tira sa montre et regarda l'heure.

Il était dix heures environ. — Il avait donc devant lui tout le temps nécessaire pour prendre connaissance de ces épîtres amoureuses.

Cette collection était divisée en une infinité de paquets enrubanés, les uns plus gros, les autres plus petits, et portant à l'angle gauche la triple date de l'année, du mois et du jour où chaque lettre avait été écrite et reçue.

Chacun de ces paquets représentait la correspondance d'une semaine.

Le cafetier du *Houx-Blond* se frotta les yeux, et approcha le candélabre pour mieux lire.

Puis enlevant prestement les faveurs bleues qui entouraient le premier paquet et ouvrant la première lettre, il l'approcha de la lumière et en commença la lecture avec lenteur, comme un gourmet qui s'apprête à savourer un mets qu'il connaît.

C'était une écriture longue, droite, nette, ferme, mâle pour ainsi dire.

On sentait que la main de la personne qui avait écrit ces lettres n'avait pas tremblé en traçant ces caractères.

Pleins et déliés, accents, ponctuation, sans être de la plus pure correction, étaient d'une telle fermeté, l'hésitation s'y faisait si peu sentir, qu'ils devaient révéler à première vue, à un observateur, le caractère de l'auteur.

Or, nous avons montré, en plusieurs occasions, que le cafetier du *Houx-Blond* était doué du talent d'observateur à un degré remarquable.

Il comprit donc à l'instant, — sans se donner la peine de tourner la page pour regarder la signature, à la seule inspection des caractères de la lettre, — il comprit, disons-nous, d'une part, que ces lettres étaient celles de mademoiselle de la Roche-Mâlo, et, d'autre part, ce que c'était que mademoiselle de la Roche-Mâlo, — autrement dit madame Métral.

— De la fermeté ! de la résolution ! de la hardiesse ! de la virilité ! pour tout dire, murmura-t-il en souriant de satisfaction ; j'aurais voulu entrer en affaire, plutôt qu'avec son mari, avec une personne qui me paraît aussi forte, et par conséquent aussi digne de moi. Son ramage se rapporte à son plumage ; en d'autres termes, sa calligraphie ressemble à son portrait : une sorte de hauteur et de fière énergie !

Qu'est-ce qu'une personne aussi sérieuse, autant qu'il est permis d'en juger par son image et par son écriture, peut avoir à conter à son amoureux ? Son amour ne doit pas avoir la bavarde expression des amourettes vulgaires.

Assurons-nous d'abord que c'est bien l'écriture de la femme de mon banquier.

En disant cela, le cafetier du *Houx-Blond* tourna la première page de la lettre et chercha la signature.

Il lut : « Christina de la Roche-Mâlo. »

— C'est bien elle, dit-il. Eh bien, à la bonne heure, elle n'y va pas de main morte. Elle a le courage de son opinion. Elle signe ses noms et prénoms tout du long comme sur un contrat de mariage.

J'aime les caractères ainsi trempés. Voilà une femme comme j'en rêvais une.

Christina de la Roche-Mâlo ! Elle grave son nom en toutes lettres. Elle est carrée en matière d'amour comme

en calligraphie. Bravo! ma foi, madame la vicomtesse. Voilà comment j'aime les vicomtesses. Celle-ci mériterait d'être princesse. Elle l'est jusqu'au bout des ongles. Voilà cinq lignes, pour commencer, que signerait une princesse du sang.

Eh bien, je ne suis pas fâché, décidément, d'avoir entrepris cette affaire. Je crois que je vais passer quelques heures assez agréables à déchiffrer cette correspondance.

Cela va me rajeunir de vingt-cinq ou trente ans. Cela va me forcer à faire un voyage dans mon passé; ces occasions-là sont si rares, qu'il ne faut pas les laisser échapper!

Le banquier attend ces lettres-là depuis assez longtemps, pour qu'une minute de plus ou de moins ajoute grand'chose à son anxiété. Régalons-nous donc.

Et ce disant, le cafetier du *Houx-Blond* parcourut d'un bout à l'autre le paquet de lettres de madame Métral, autrement dit mademoiselle de la Roche-Mâlo.

Nous ne croyons pas devoir mettre ces lettres sous les yeux de nos lecteurs, bien que nous les ayons dans les mains et qu'elles contiennent presque à chaque paragraphe un renseignement instructif, un enseignement profond sur les misères navrantes des femmes mariées dans les conditions où le fut madame Métral.

Le cafetier du *Houx-Blond* fut tellement *empoigné* par la lecture de ces lettres, — si on nous permet ce mot emprunté au vocabulaire de la bohême artistique, — qu'il passa deux heures, à son insu, à lire et à méditer.

Il était près d'une heure du matin, quand il se ressouvint que le banquier l'attendait.

Il fit une liasse de tous les paquets et les enveloppant

dans son mouchoir, il éteignit le candélabre, et sortit de l'appartement.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il quitta la maison de la même façon qu'il y était entré; c'est-à-dire qu'à la question du concierge :

— Qui est là?

Il répondit d'une voix étouffée :

— Moi!

Le concierge tira le cordon, et Fragon sortit.

XV

OU LE CAFETIER DU HOUX-BLOND REND GORGE

Il y avait loin de la rue des Irlandais à la rue d'Hauteville; mais le cafetier du *Houx-Blond* était un marcheur infatigable.

Il s'en alla donc lentement, en se promenant, les mains dans ses poches, autant du moins que le permettaient les divers objets dont elles étaient remplies.

Il fit la route en méditant philosophiquement sur la condition des femmes en général, et particulièrement des femmes en puissance de maris.

Quand il arriva devant la porte de M. de Métral, il n'était pas loin de deux heures.

Il souleva le marteau de la porte et le laissa retomber lentement, comme un homme qui a le temps d'attendre.

Le concierge tira le cordon et Fragon entra.

Ainsi que le banquier le lui avait dit, le concierge était prévenu ; le cafetier du *Houx-Blond* put donc gagner l'escalier de M. Métral sans difficulté.

Jusque-là, le cabaretier du *Houx-Blond* avait, à quelques minutes près, ponctuellement et scrupuleusement accompli sa mission.

Ajoutons qu'il l'avait accomplie sans rencontrer d'obstacle.

Mais il devait en trouver un auquel il était à cent lieues de s'attendre.

Autrement dit, il devait échouer en arrivant au port.

Voici comment :

L'escalier qui conduisait à l'appartement de M. Métral était situé à gauche en entrant dans la cour.

Fragon connaissait l'appartement du banquier, il traversa donc la cour et se dirigea vers la gauche pour atteindre l'escalier.

Il arriva bien devant le perron et franchit même les trois premières marches, mais, quelque bonne volonté qu'il y mît, il lui fut impossible d'aller plus loin.

Il faisait très-noir, voilà ce qu'on peut dire pour sa défense, et il ne vit pas l'obstacle qui se trouvait placé devant lui.

Et quel obstacle !

En mettant le pied sur la quatrième marche, il fut appréhendé au corps, saisi au collet si vigoureusement, qu'il crut avoir affaire à une légion d'athlètes.

Cependant, disons-le tout de suite, il n'avait affaire qu'à un seul homme. Il est vrai que ce seul homme-là en valait bien deux, pour le moins.

— Si vous poussez un cri vous êtes mort ! — dit sourdement cet homme d'une voix de basse formidable.

Fragon lui dit en argot :

— Compère, il paraît que nous voulons jouer avec papa!

Mais, soit que le personnage qui avait si vigoureusement saisi le cafetier de Montrouge ne comprît pas la langue d'argot, soit qu'il fît semblant de ne pas la comprendre, il ne répondit pas.

En revanche, il agit.

Il ramena par derrière les deux mains de Fragon, et les serrant étroitement, à la façon d'un étau, dans les siennes, il lui fit descendre d'un seul saut les trois marches du perron, et lui faisant traverser la cour, il le dirigea sur la droite, c'est-à-dire vers l'escalier parallèle à celui du banquier.

— Par ici! dit le rude conducteur de Fragon, en lui faisant gravir les six marches du perron de cet escalier plus vivement peut-être que le cafetier de Montrouge ne l'eût souhaité.

— L'escalier est à droite, dit avec sa même voix de basse sonore l'ennemi de Fragon, le poussant par derrière à la façon dont un laboureur pousse la charrue.

— Vous n'avez qu'un étage à monter, dit pour la troisième fois la voix.

Et pour la quatrième fois, arrivé sur le palier :

— C'est ici!

La porte de l'appartement situé à cet étage était toute grande ouverte, et laissait voir une antichambre éclairée par une lampe pendue au plafond.

Fragon et son conducteur, lui tenant toujours les mains derrière le dos, étaient à peine arrivés sur le palier, qu'une voix, sortie des profondeurs de l'appartement, fit entendre ces mots :

— Est-ce toi, Copenhague!

Copenhague, — car le conducteur du cafetier de Mont-

rouge n'était autre que le vieux marin, — Copenhague répondit :

— C'est moi ! c'est-à-dire nous, capitaine.

— Tu l'as? dit le comte de la Roche-Mâlo, apparaissant un bougeoir à la main, au fond de l'antichambre, sur le seuil de la salle à manger.

En entendant ces deux mots, prononcés par le comte de la Roche-Mâlo, et adressés à son ennemi : *Tu l'as?* sans savoir au juste de quoi il s'agissait, le cafetier du *Houx-Blond* comprit vaguement qu'il s'agissait de lui.

Il crut à une méprise, à un malentendu quelconque, et cette arrestation, quelle qu'en fût la forme, ne lui inspira momentanément aucune inquiétude.

En voyant un vieillard qu'il reconnut bien vite pour le comte de la Roche-Mâlo, Fragon crut que tout allait s'expliquer et qu'on allait le laisser aller achever tranquillement sa mission.

Fragon se trompait étrangement. Les choses ne devaient point se passer aussi simplement qu'il l'imaginait.

A ces mots : *Tu l'as!* prononcés par le comte de la Roche-Mâlo, Copenhague répondit :

— Comme vous voyez, capitaine.

— Amène, alors ! dit le comte en allant fermer la porte derrière le vieux marin.

Copenhague poussa le cafetier dans la salle à manger dont le comte de la Roche-Mâlo ferma aussi la porte.

Le vieillard éleva son bougeoir à la hauteur de la tête de Fragon et, lui éclairant en plein le visage, il l'examina un moment et dit :

— Je connais cette figure-là. — Où diable l'ai-je vue? — Qui es-tu, coquin? ajouta-t-il en s'adressant durement au cafetier.

— Un honnête homme, pour vous servir, monsieur

le comte, répondit Fragon sur le ton de la politesse la plus recherchée.

— Tu me connais, misérable? reprit M. de la Roche-Mâlo.

— Oui, monsieur le comte.

— Et d'où me connais-tu? — Est-ce que tu as été marin, par hasard? Tu n'en as pas l'air.

— Je n'ai pas eu cet honneur, monsieur le comte; et si j'ai servi mon pays, c'est dans les rangs de l'armée de terre.

— Je me défie du régiment dans lequel tu as servi! dit le comte de la Roche-Mâlo, en toisant le cafetier de Montrouge avec mépris. N'importe! puisque tu me connais, réponds; d'où me connais-tu?

— M. Métral, votre gendre, est mon banquier, monsieur le comte, répondit Fragon; de façon qu'en venant ici j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous apercevoir.

— Et était-ce pour m'apercevoir que tu venais voir ton banquier, mon gendre, à cette heure-ci? demanda M. de la Roche-Mâlo en jetant sur l'agent amateur des regards soupçonneux.

— Je venais, monsieur le comte, reprit Fragon, rendre compte à M. Métral des résultats d'une opération dont il a daigné me charger, résultats qui peuvent avoir une influence telle sur les cours de la rente demain, qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour l'en instruire.

— Ainsi, c'est sur les ordres de M. Métral que tu venais ici? demanda le comte.

— Oui, monsieur le comte.

— Songe, coquin, que si tu m'as menti, tu recevras à l'instant une leçon sévère.

— Je puis jurer à monsieur le comte que je ne suis venu ici que sur l'invitation de M. Métral.

— S'il en est ainsi, et s'il t'a donné réellement rendez-vous, il doit t'attendre?

— Naturellement, monsieur le comte, répondit le cafetier de Montrouge, qui ne comprenait pas du tout dans quel but il avait été arrêté, et où voulait en venir le comte de la Roche-Mâlo, en lui faisant subir cet interrogatoire, les mains à peu près liées derrière le dos.

— S'il t'attend, continua le comte, tu dois être pressé de le voir, puisque le résultat de ton opération peut avoir, à ce que tu prétends, une si grande importance?

— En effet, monsieur le comte, je désire vivement voir M. Métral, répondit le cafetier de Montrouge, et, si je n'étais retenu ici, ajouta-t-il en appuyant fortement sur ce mot *retenu*, il y a déjà un quart d'heure que je serais chez lui.

— Eh bien, dit M. de la Roche-Mâlo, je t'éviterai la peine de monter jusque chez mon gendre. Dans un moment je le ferai venir ici! — Auparavant, tu vas me dire quelle opération assez importante tu peux faire avec mon gendre,—pour qu'à deux heures du matin,—c'est-à-dire une heure où les honnêtes gens dorment, tu viennes sans façon causer d'affaires.

Pour qu'on comprenne bien cette scène, il est nécessaire de dire ce qui l'avait occasionnée.

Le comte de la Roche-Mâlo, après l'arrestation de son jeune ami, le marquis de Gèvres, qui ne cherchait qu'une occasion de punir M. Métral de sa méchanceté, faisait surveiller par deux agents de police, et, qui plus est, par Copenhague, ses allées et venues.

De façon qu'il était informé, le soir, de tous ses faits et gestes pendant la journée.

C'est ainsi qu'il apprit ce jour-là que son gendre avait été à Montrouge, et qu'il avait passé une heure dans un

mauvais cabaret qui, à vue d'œil, avait tout l'air d'un tapis-franc.

Une heure après, il avait appris que le cabaret était tenu par un ancien agent de police, présentement agent amateur, nommé Fragon.

Il avait appris de plus, par Copenhague, que M. Métral, en revenant de Montrouge, avait dit au concierge de l'hôtel d'ouvrir la porte à un homme qui viendrait le demander, quelle heure qu'il fût pendant la nuit, et de le laisser entrer sans l'interroger ou lui demander son nom.

Il était résulté de ces divers renseignements, pour le comte de la Roche-Mâlo, que son gendre tramait quelque chose pour la nuit. Mais quoi? Voilà ce qu'il fallait savoir.

Or, le comte de la Roche-Mâlo avait eu beau chercher quel pouvait être le but de son gendre en faisant venir chez lui, dans ces conditions mystérieuses, un homme au milieu de la nuit; il avait eu beau interroger et consulter son vieux matelot Copenhague, à eux deux, ils n'étaient pas parvenus à faire une seule conjecture.

De façon que, faute de mieux, ils avaient résolu de se rendre maîtres de l'individu qu'attendait M. Métral, et de lui demander l'explication d'un événement qu'ils ne pouvaient pas arriver à comprendre.

On voit maintenant comment Copenhague se trouvait embusqué sur la plateforme du perron, attendant, pour l'appréhender, le cafetier du *Houx-Blond*.

Quant à celui-ci, ne comprenant absolument rien, nous l'avons déjà dit, à son arrestation et à l'interrogatoire que lui faisait subir le comte de la Roche-Mâlo, après avoir fait, pour se rendre compte de sa situation, des efforts d'imagination extraordinaires, il en arriva à

penser que M. Métral avait laissé voir à son beau-père que sa femme aimait Gaston de Gèvres et qu'il en aurait les preuves écrites; et que le comte de la Roche-Mâlo, le sachant muni de ses importantes preuves du crime de sa fille, allait exiger de son gendre qu'on brûlât toutes ces lettres devant lui, pour préserver d'une pareille souillure le noble nom des comtes de la Roche-Mâlo.

Voilà ce que le cafetier du *Houx-Blond* s'imagina.

Le comte de la Roche-Mâlo ne le laissa pas longtemps faire cette fausse conjecture.

En voyant qu'il ne répondait pas à cette question : « Quelle est la nature des opérations que tu peux faire avec mon gendre, à cette heure-ci? » il la réitéra.

Fragon crut qu'il se contenterait de la première réponse venue, et il dit :

— Monsieur le comte aurait bien mauvaise opinion de moi, certainement, —et ce ne serait que justice, — si je lui révélais le secret d'une opération financière qui a, pour M. Métral et moi, toute la gravité d'un secret d'État.

— Tu ne veux pas me dire ce que tu venais conter à mon gendre? reprit le comte de la Roche-Mâlo qui commençait à s'impatienter, en regardant sévèrement le cafetier du *Houx-Blond*.

— Ce n'est pas mon secret, monsieur le comte, dit Fragon, et ce n'est pas en tout cas, en me liant les mains, ajouta-t-il, que vous me délierez la langue.

— Laisse-le libre, dit le comte de la Roche-Mâlo en s'adressant à Copenhague.

— Faites excuse, mon capitaine, dit le vieux marin, mais c'est que le particulier a dans ses poches je ne sais quoi qui ressemble à s'y méprendre à des armes de guerre.

— Attends, dit le comte de la Roche-Mâlo en allant vers Fragon et en fourrant les mains dans la poche droite de son paletot, tandis que Copenhague lui tenait toujours les deux mains dans les siennes serrées étroitement et fixées derrière le dos.

M. de la Roche-Mâlo sortit de la poche du cafetier du *Houx-Blond*, qui, en voyant les figures énergiques des deux vieux marins, ne songea pas un seul instant à faire résistance, — outre que l'étau dans lequel le tenait Copenhague lui en ôtait le moyen,— M. de la Roche-Mâlo, disons-nous, sortit donc de la poche de Fragon le médaillon de velours grenat qui contenait le portrait de sa fille.

— Qu'est-ce que cela? dit-il en présentant le médaillon à la lumière.

Il ne tarda pas à trouver et à pousser le petit bouton d'or et à ouvrir le médaillon.

Il poussa un cri de surprise en voyant l'adorable miniature qui représentait Christina.

— Gredin! s'écria-t-il avec colère en rapprochant, dans sa pensée, le suave portrait de sa fille du visage de l'agent amateur qu'il avait sous les yeux, comment ce précieux portrait se trouve-t-il entre tes vilaines mains?

— Je l'ai acheté, monsieur le comte, tantôt, répondit le cafetier, à la salle des ventes. A mes heures de loisir, je m'occupe quelque peu de bric-à-brac et je suis grand collectionneur de miniatures.

— Infâme! dis donc que tu l'as volé! s'écria le comte avec fureur, en déposant le médaillon sur la table.

Il fouilla une seconde fois dans la poche de Fragon, en tira la boîte de nacre dans laquelle, sur un petit matelas de satin blanc se trouvaient les cheveux de Gaston et de Christina enlacés.

Il ne reconnut pas les cheveux de sa fille.

Il remarqua seulement la beauté de cette boîte et son prix, et il s'écria :

— Scélérat ! Et cette boîte aussi, tu l'as achetée à la salle des ventes, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte, — répondit froidement Fragon.

Le comte de la Roche-Mâlo fourra pour la troisième fois la main dans la poche du paletot de son prisonnier, et il en tira un paquet de lettres.

Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant parmi les signatures les noms de tous les amis de Gaston : Christian, — Delamarche, — Mossè, — Champrosé, — Saint-Romain, — Childebrand, etc.

Mais son étonnement devint de la stupéfaction en reconnaissant sa propre écriture.

— Misérable ! dit-il en regardant Fragon, l'œil en feu. Misérable ! répéta-t-il au comble de l'indignation, tu as donc forcé les tiroirs de Gaston de Gèvres ?

Fragon ne répondit pas.

Le comte de la Roche-Mâlo reprit en secouant l'épaule du cafetier avec une vigueur qui effraya celui-ci :

— Brigand ! coquin ! comment ces lettres sont-elles en ta possession ?

— Toujours du même cru, monsieur le comte, — dit avec une certaine tristesse Fragon ; — tous les objets que contiennent mes poches, et que vous me faites l'honneur de contrôler, ont été acquis par moi moitié à la salle des ventes, moitié chez des revendeurs de ma connaissance.

— Tu mens, infâme ! reprit le comte de la Roche-Mâlo, en plongeant une nouvelle fois la main dans les poches du cafetier.



Il en tira, à la fois, et la boîte d'ambre qui contenait tous les bijoux de son ami et toutes les lettres de sa fille!

Il poussa un cri de colère en reconnaissant l'écriture de Christina; un cri rauque, une sorte de rugissement dont le cafetier du *Houx-Blond* ne comprit nullement le sens, mais dont le son le fit involontairement frissonner.

Fragon s'imagina que ce cri de fureur venait de la honte du père, en voyant les preuves écrites du déshonneur de sa fille.

Il n'en était rien cependant;—et ce qui excitait l'indignation du comte de la Roche-Mâlo, c'était le sentiment de dégoût qui lui avait été inspiré déjà en voyant le portrait de sa douce et noble fille dans les poches de ce misérable.

Ce dégoût n'avait fait que s'accroître, et il s'était manifesté par un cri en reconnaissant l'écriture de Christina.

Après avoir déposé tous ces objets sur la table, le comte de la Roche-Mâlo fouilla encore une fois dans les poches du cafetier du *Houx-Blond*, et il amena un poignard et une paire de pistolets de poche à deux coups amorcés.

— Tu avais raison, Copenhague,—dit le comte,—le scélérat était armé. Lâche-le maintenant.

Copenhague rendit la liberté à Fragon.

— Maintenant, dit le comte, écoute-moi bien, et réponds franchement, ou je te tue comme un chien; j'en ai le droit, puisque tu t'introduis dans ma maison avec des objets volés et une paire de pistolets chargés!

— Vous avez, en effet, le droit de me tuer, monsieur le comte, dit piteusement Fragon, quoique au fond je ne sois pas ce que je vous parais être, et que, dans tout cela, il n'y ait pas de quoi fouetter un chat.

— Réponds sans bavarder, interrompit M. de la Roche-Mâlo ; tu habites Montrouge?

— Oui, monsieur le comte.

— Tu es cafetier?

— Oui!

— Ancien agent de police?

— C'est vrai!

— Tu te nommes Fragon?

— C'est encore vrai.

— Mon gendre est allé chez toi ce matin?

— En effet, monsieur le comte.

— Pourquoi?

— Pour m'indiquer une affaire qui l'intéressait.

— Quelle affaire?

— L'opération dont je vous parlais tout à l'heure et dont je venais lui rendre compte quand j'ai été arrêté par monsieur et conduit devant vous.

— Ne sois pas si verbeux et explique-toi catégoriquement. Qu'est-ce que mon gendre est allé faire chez toi ce matin?

— Il est venu me prier de m'emparer des divers objets en la possession de M. le marquis de Gèvres. Objets, comme vous le voyez, de nature à compromettre, si la justice avait mis la main dessus, l'honneur de son nom, et par suite l'honneur du vôtre, monsieur le comte!

— Ainsi, c'est sur la demande de mon gendre que tu as volé chez M. Gaston ces différents objets?

— Sur sa demande formelle, oui, monsieur le comte.

— Copenhague, dit le comte de la Roche-Mâlo en regardant le vieux marin, crois-tu qu'un honnête homme puisse avoir pour gendre un coquin de l'espèce du mien?

— Franchement, c'est à douter de la Providence, mon commandant, répondit Copenhague.

— Eh bien, va-t'en le chercher, Copenhague; je ne suis pas fâché de le confronter avec son confrère.

Copenhague hésita.

— Tu ne m'as donc pas entendu? dit sévèrement le comte.

— Si, mon commandant... balbutia le vieux marin.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas encore parti?

— C'est que... mon commandant..... dit en hésitant Copenhague...

— C'est que quoi?

— C'est que... mon commandant... vous laisser seul... avec...

— Me laisser seul... avec ce drôle? dit le comte de la Roche-Mâlo, en désignant dédaigneusement, de la main, le cafetier du *Houx-Blond;* te moques-tu de moi, mon vieux camarade? est-ce que je n'en mangerais pas trois comme lui? Va donc!

Copenhague ne se fit pas répéter cet ordre, et il disparut avec la rapidité de l'éclair.

— Tu comprends, scélérat, dit le comte de la Roche-Mâlo quand il fut seul avec le cafetier du *Houx-Blond*, que je fais une grande distinction entre mon gendre et toi.

— Monsieur le comte est trop bon! interrompit Fragon.

— Ne m'interromps pas! dit le comte. Toi, scélérat, tu n'es que l'exécuteur des hautes-œuvres de mon gendre. Mais celui qui conçoit, celui qui trame, qui conspire dans l'ombre contre mon repos, c'est M. Métral, mon gendre et ton banquier! C'est donc lui qui payera pour tout le monde, notamment pour toi. Mais ne t'imagine

pas, toutefois, que je te laisse tranquillement errer par la ville; je t'éclopperai un peu, mon gaillard, pour que tu ne marches pas aussi lourdement sur le corps des honnêtes gens.

— Monsieur le comte, dit piteusement Fragon, daignera peut-être se souvenir des paroles mémorables d'un ancien qui pourrait bien être son aïeul ; — je veux parler d'Henri IV lui-même. Le grand roi, dans une petite circonstance, a prononcé ces illustres paroles : « Il faut bien que tout le monde vive ! »

Je ne pense pas que monsieur le comte veuille, d'un seul coup, me supprimer mes moyens d'existence ; — je veux parler de mes jambes, qui sont, jusqu'ici, pour moi, le mode de locomotion à la fois le plus certain et le plus économique.

— Je ferai de toi ce que bon me semblera, coquin ! dit le comte de la Roche-Mâlo. Tu es dans mes mains, et je ne te lâcherai qu'à bonne enseigne. Par la même raison qui fait que le pavillon couvre la marchandise, tu t'imagines que tu es abrité quand même sous la bannière d'une police occulte, mais tu te trompes grossièrement. De même que j'ai fait héler mon gendre, qui, en passant, tarde bien à venir, de même je ferai héler, dans un instant, tes patrons, pour peu que cela te fasse plaisir.

A ce moment Copenhague rentra dans l'appartement.

Le comte de la Roche-Mâlo chercha inutilement des yeux, derrière lui, M. Métral.

Le banquier n'était pas avec le vieux matelot.

XVI

OU M. DE LA ROCHE-MALO, APRÈS MILLE EFFORTS, FAIT COMPARAITRE SON GENDRE

— Qu'arrive-t-il, Copenhague? s'écria avec vivacité le comte de la Roche-Mâlo, cherchant des yeux son gendre et ne l'apercevant pas.

— Mon commandant, balbutia le vieux marin, M. Métral m'a fait répondre par son domestique qu'il dormait.

— Et tu ne l'as pas fait réveiller, dit naïvement le comte.

— Au contraire, mon commandant, reprit Copenhague, j'ai dit à son valet de chambre qu'il y avait urgence.

— Tu ne lui as donc pas dit que tu venais de ma part?

— Si, mon commandant, et j'ai supposé même que c'était à cause de vous qu'il ne se dérangeait pas.

— Tu lui as bien dit, n'est-ce pas, que je lui casserais les reins et que je le réduirais en poudre s'il ne se rendait pas à mon invitation?

— Mon commandant ne m'avait pas donné mission de lui tenir un pareil langage, — reprit Copenhague; — autrement j'eusse obéi à mon commandant.

— Il y a des ordres qu'on reçoit et des ordres qu'on devine, — poursuivit le comte de la Roche-Mâlo en regardant avec sévérité le vieux marin. — De façon que tu l'as laissé tranquillement se dorloter dans son lit?

— Je n'affirme pas à mon commandant qu'il est dans son lit et que par conséquent il se dorlote. Mais je réponds qu'il a refusé de venir, malgré mes instances réitérées.

— Il ne sait donc pas, Copenhague, que je puis, s'il m'en prend fantaisie, l'aller chercher moi-même?

— Sans doute il l'ignore, mon commandant.

— Eh bien, va le lui apprendre, mon camarade; dis-lui que si dans cinq minutes, il n'est pas ici, je descends avec ma canne!

— J'y vais avec plaisir, mon commandant, dit avec une certaine hésitation le vieux marin.

— Ta joie n'est pas sincère, mon bon Copenhague. Tu n'as pas foi dans la mission que je te donne à accomplir. En d'autres termes, — car j'ignore si je me fais bien comprendre, — tu doutes de réussir dans ton ambassade.

— Je n'en doute pas si vous voulez, mon commandant! balbutia le vieux marin.

— Ce qui signifie, reprit le comte de la Roche-Mâlo, que tu en doutes, si je veux?

— Je sais bien que mon commandant viendra à bout de lui comme il voudra! Mais la voie de terre rend ces sortes d'expéditions plus difficiles.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends par là, mon commandant, répondit le vieux marin, qu'il n'y a rien de plus facile, en mer, que de se débarrasser d'un particulier qui vous est désagréable. On le pend à une vergue quelconque ou on le jette par-dessus le pont; rien n'est plus simple. Mais sur terre c'est tout une histoire que de se débarrasser des êtres déplaisants : c'est un commissaire, un juge d'instruction, un procureur du roi, un procureur général,

tout un bataillon d'individus qui viennent vous demander des explications, comme dans l'affaire du pauvre M. le marquis de Gèvres.

— Où veux-tu en venir? demanda M. le comte de la Roche-Mâlo, qui, pendant le speech du vieux marin, avait donné plus d'un signe d'impatience.

— J'en veux venir à ceci, mon commandant, reprit Copenhague : que c'est beaucoup de temps de perdu pour un homme, sauf votre respect, qui n'en vaut pas la peine.

— Tu es loquace, Copenhague! Mais au fond tu as peut-être raison. Seulement, tu ne m'indiques pas un meilleur moyen de faire comparaître mon gendre à l'instant même.

— Mon commandant ne me l'a pas demandé.

— Eh bien, je te le demande, Copenhague!

Le vieux marin tourna et retourna son chapeau dans ses mains, regarda à droite et à gauche, se gratta la tête, fronça les sourcils, donna, en un mot, pendant quelques instants, le spectacle d'un homme à la recherche d'un problème dont il ne trouve pas la solution.

Le comte de la Roche-Mâlo suivait, sur le visage du vieux marin, ce grand ouvrage d'imagination, avec un immense intérêt.

Quant au cafetier du *Houx-Blond*, quel que fût le danger de sa situation, il souriait intérieurement, en voyant les deux marins chercher au bout du monde, pour faire comparaître le banquier, un moyen qu'ils avaient sous la main.

Il les laissa chercher pendant quelque temps et attendit qu'ils donnassent leur langue aux chiens, ce qui ne tarda pas à arriver.

Ce fut le comte de la Roche-Mâlo qui, en voyant la

figure gouailleuse de son prisonnier, rompit le silence et le consulta.

— Scélérat! dit-il, en s'adressant à Fragon, tu peux être, à cause de ta profession, homme de bon conseil. Réponds-moi!

— Je ne demande qu'à être agréable à monsieur le comte, répondit le cafetier.

— Je ne te demande pas si tu as entendu notre conversation.

— Je n'en ai pas perdu un seul mot, monsieur le comte.

— Je le pense bien. Tu vois l'embarras où nous sommes pour faire venir mon gendre.

— Je le vois, monsieur le comte.

— Que ferais-tu, à notre place?

— A votre place, monsieur le comte, j'éviterais le scandale.

— Tu répètes les mémorables paroles de Copenhague.

— Il faut être toujours bien assuré du point de départ.

— Soit, continue.

— Ma foi, reprit le cafetier du *Houx-Blond*, bien décidé à éviter le scandale, il y a plusieurs moyens de faire venir monsieur votre gendre.

— Plusieurs..... dit vivement Copenhague, en jetant au cafetier un regard féroce.

— Copenhague, interrompit le comte de la Roche-Mâlo, il est possible que ce scélérat ait à son arc plusieurs cordes pour amener mon gendre. Le nombre de ses moyens est peu important; il me suffit de connaître le meilleur.

Fragon sourit encore.

Il continua :

— Le premier moyen, dit-il, puisque monsieur votre gendre hésite à se rendre chez vous, monsieur le comte, serait certainement de vous rendre chez lui.

— Si c'était un bon moyen, je l'aurais trouvé, dit d'un air hautain le comte de la Roche-Mâlo ; j'ai mille raisons pour ne pas aller chez mon gendre, où je n'ai jamais mis le pied depuis qu'il a épousé ma pauvre fille; passons donc, s'il te plaît, et venons-en au meilleur moyen.

— Le second moyen, reprit avec un imperturbable sang-froid Fragon, serait de faire dire à M. Métral que vous venez d'être frappé d'un coup de sang, d'une attaque d'apoplexie quelconque, et que votre vie court les plus grands dangers.

— Je crois, profond scélérat, que tu te permets de plaisanter avec moi, dit le capitaine de la Roche-Mâlo en toisant de bas en haut le cafetier du *Houx-Blond*.

— Moi! monsieur le comte! s'écria Fragon troublé.

— Toi-même, faquin! Es-tu sot ou me prends-tu pour un imbécile en voulant me faire croire, que fussé-je *in extremis*, j'aurais là un moyen de faire comparaître à l'instant M. Métral?

— Si je me suis trompé, je vous en demande pardon, monsieur le comte; croyez que je suis de bonne foi.

— Poursuis la nomenclature de tes moyens.

— Le troisième moyen, continua le cafetier intrépidement, serait peut-être de dire à M. Métral que sa femme, prise de douleurs étranges, le demande subitement; — car, si je ne m'abuse, madame Métral, votre fille, monsieur le comte, habite le même corps de bâtiment que vous.

— Tu ne te trompes pas, scélérat, quant au lieu d'habitation choisi par ma fille; mais où ta conception est

déplorable, c'est dans la proposition que tu as la niaiserie d'émettre. Je te croyais plus sensé, gredin infâme! Comment vas-tu rêver que ton confrère, qui est mon gendre, sera assez bête pour donner dans un panneau aussi mince! tu me fais regretter amèrement de t'avoir interrogé.

— Pardon encore une fois, monsieur le comte, dit le cafetier du *Houx-Blond* avec une grande humilité, mais la géhenne où vous m'avez fait l'honneur de me mettre, depuis mon entrée ici, m'a supprimé mes meilleures facultés; cependant, je crois que je vais vous satisfaire.

— Parle donc vite, scélérat, dit le comte.

— Le quatrième moyen, reprit l'agent amateur, qui avait gardé ce moyen pour le dernier, parce qu'il était le meilleur, c'est de dire simplement à monsieur votre gendre que, m'étant trompé d'escalier, je suis entré chez vous, muni d'objets précieux, et que vous me retenez prisonnier, me croyant un imposteur.

— Tu as raison, scélérat, dit le comte de la Roche-Mâlo, et j'étais à peu près certain que tu n'étais pas dépourvu d'intelligence; seulement tu aurais pu accoucher moins laborieusement. — N'importe, ton idée est juste et je m'en empare. — Copenhague, — ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du vieux marin, — tu as entendu les paroles du scélérat. — Va trouver mon coquin de gendre et dis-lui qu'un gredin de son espèce le demande.

— Oui, mon commandant, — répondit le vieux marin en quittant la salle à manger.

Le cafetier du *Houx-Blond* se tordit de rire au-dedans de lui en entendant transmettre à Copenhague, par le comte de la Roche-Mâlo, le conseil qu'il lui avait donné dans une forme aussi... franche.

Il ne douta pas un instant du refus de M. Métral.

En effet, Copenhague revint, comme la première fois, tout seul, à la grande stupéfaction du capitaine, qui avait cru son argument irrésistible.

— Tu n'amènes pas mon gendre? s'écria le comte de la Roche-Mâlo, dans les yeux duquel étincela une vive colère.

— Non! mon commandant, dit avec une profonde affliction le vieux marin.

— Mais tu n'es donc qu'un scélérat aussi! s'écria le comte.

— Oh! mon commandant! dit en rougissant Copenhague.

— Comment veux-tu que je m'explique le refus de M. Métral? — dit le comte de la Roche-Mâlo, — en voyant le chagrin de son matelot. — L'as-tu vu?

— Non, mon commandant.

— Il a refusé de te voir?

— Positivement, mon commandant.

— Tu ne lui as donc pas fidèlement rapporté mes paroles?

— Textuellement, mon commandant.

— Comment t'es-tu exprimé? Répète un peu ce que tu lui as dit, c'est-à-dire ce que tu as confié à son valet de chambre, puisque tu ne l'as pas vu. — Voyons quel langage lui as-tu tenu?

— Je lui ai récité fidèlement vos propres paroles, mon commandant, dit le vieux marin.

— Entre autres?

— Entre autres, j'ai dit au valet de chambre de M. Métral : Scélérat, va dire à ton coquin de maître qu'un gredin de son espèce l'attend chez M. le comte.

— Tu ne lui as rien dit de plus, Copenhague?

— Sur mon honneur, non, mon commandant, répondit le vieux marin en mettant sa main sur sa poitrine.

— Et qu'a répondu mon gendre?

— Monsieur votre gendre a répondu que ce n'était pas possible.

— Répète, Copenhague, fit le comte de la Roche-Mâlo, en faisant un pas vers son matelot.

— M. Métral a dit que ce n'était pas vrai.

— Comment dis-tu, mon bon Copenhague? fit le comte dont les yeux exprimèrent une si violente colère, que le cafetier du *Houx-Blond* pensa intérieurement que ce serait une très-mauvaise affaire que de se trouver dans les mains du capitaine à un de ces moments-là.

— Je dis, mon commandant, répondit le vieux marin troublé, que monsieur votre gendre a paru douter de la véracité de mes paroles.

— Douter! Copenhague! tu appelles cela douter! Si je te tirais les oreilles, mon vieux camarade, est-ce que tu appellerais cela un malentendu? Je te tirerais les oreilles parce que tu aurais commis une faute quelconque, et tu ne t'y méprendrais pas! Et voici un misérable qui, dans ta personne, donne un démenti à ton commandant, et tu appelles cela un doute! Holà, Copenhague! ton sens moral a donc bien dévié depuis que nous habitons la terre?

Copenhague, rempli de confusion, répondit :

— Mon commandant, je me suis peut-être mal exprimé; j'aurais dû vous dire que monsieur votre gendre vous avait donné, dans ma personne, puisque j'étais votre fondé de pouvoir, un ignoble démenti.

— Copenhague! dit froidement le comte de la Roche-Mâlo, va me chercher ma carabine! — Décidément, je

ne peux pas garder une heure de plus un gendre aussi impossible! — Va, mon camarade!

Le vieux marin traversa la salle à manger, se disposant à obéir à son commandant, c'est-à-dire à aller chercher la carabine du comte de la Roche-Mâlo, quand le cafetier du *Houx-Blond* crut devoir intervenir.

— Monsieur le comte, dit-il en faisant un pas vers M. de la Roche-Mâlo.

— Qu'y a-t-il? — dit dédaigneusement celui-ci.

— Excusez-moi, monsieur le comte, — reprit Fragon, — d'intervenir dans la conversation que vous avez avec ce brave marin, mais il est parti si vite, que je m'explique parfaitement pourquoi monsieur votre gendre n'a pas cru devoir répondre à votre appel.

— Ah! tu t'expliques cela, toi, coquin! — dit le comte d'un ton bourru.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, fais-le moi comprendre, si tu peux.

— Ce sera facile, monsieur le comte; mais empêchez, s'il vous plaît, votre dévoué serviteur d'aller chercher votre carabine.

— Tu crois peut-être, faquin, qu'après l'insulte qu'il m'a faite dans la personne de Copenhague, ton confrère, mon gendre, vivra une heure de plus?

— Avant d'arriver à cette voie de fait, monsieur le comte, dit Fragon, si vous me permettez de hasarder ma pauvre opinion, il serait peut-être bon de s'assurer que l'insulte de votre gendre est volontaire, que ses paroles ont été fidèlement transmises par son valet de chambre à cet honorable marin. On est presque toujours mauvais juge dans sa cause, monsieur le comte.

— Je crois, drôle, que tu as l'outrecuidance de me faire de la morale! dit M. de la Roche-Mâlo.

— Dieu m'en garde! monsieur le comte, continua le cafetier du *Houx-Blond*, je n'ai que le désir de vous être agréable, et j'en cherche les moyens. Si ce brave marin, ajouta-t-il en désignant Copenhague de la main, n'était pas parti comme une bombe pour aller quérir monsieur votre gendre je me serais permis de lui donner un avis qui eût été fort de votre goût, j'en suis certain.

— Tu as la conversation filandreuse, dit le comte; mais n'importe! exprime carrément ta pensée. Quel avis voulais-tu donner à mon vieux camarade?

— C'est bien simple, monsieur le comte, reprit le cabaretier du *Houx-Blond*, avec une feinte modestie, et je suis certain de n'exprimer que votre pensée.

— Parle donc, coquin! s'écria le comte furieux.

Mais il est bon de dire ce qui rendait le cafetier du *Houx-Blond* si loquace, et, comme le disait assez judicieusement le comte de la Roche-Mâlo, si filandreux.

Le cabaretier de Montrouge d'une part (coquin échaudé craint l'eau froide), le cabaretier de Montrouge avait, nous l'avons dit et répété, été suffisamment malmené la veille par Christian, et il ne se souciait guère de retomber sous sa patte, de peur de se faire, pour le moins, casser les siennes, comme il était arrivé au brasseur Mardochée, et comme il pouvait arriver, d'un instant à l'autre, à son disciple le bon Dominick.

On se souvient de la circonspection qu'il avait mise à écouter les propositions de M. Métral, quelque lucrative que fût l'affaire.

Une fois l'opération résolue, il avait laissé un peu de côté, dans sa pensée, l'histoire de la veille, et il était allé, tranquillement, rue des Irlandais, chez Gaston, effectuer sa visite domiciliaire, où il s'était plus d'une fois attendri

en passant en revue, devant des gages d'amour présents, tous les souvenirs hasardeux de sa jeunesse.

Saisi brusquement au collet et arrêté au moment où il venait rendre compte de sa mission au banquier, et appuyer son compte rendu de pièces probantes, il s'était décidé, en voyant à quels personnages résolus il avait affaire, à éviter toute occasion de discorde entre le comte de la Roche-Mâlo et son matelot.

Il n'avait pas bronché jusqu'au moment où le capitaine avait jugé à propos de le consulter sur la façon d'attirer chez lui son gendre.

La pensée lui était venue à ce moment que le banquier, qui l'attendait, devait le réclamer en apprenant qu'il était prisonnier dans sa propre maison, et il ne cherchait qu'à gagner du temps.

Il en était là encore au second retour de Copenhague.

Mais en voyant l'attitude énergique du comte de la Roche-Mâlo, en lui entendant donner à Copenhague l'ordre d'aller chercher sa carabine, le cafetier du *Houx-Blond* commença à douter de l'infaillibilité de son compère Métral.

Ajoutons qu'il crut même à sa pusillanimité.

De façon que, jusqu'au dernier moment, il chercha un moyen de se tirer d'affaire à la satisfaction de tous les contractants, mais particulièrement à la sienne.

Après avoir longuement et savamment étudié le comte de la Roche-Mâlo, il comprit que là était, non pas le droit, — non pas la raison, non pas la justice, enfin, mais la force, — et comme il devait faire le lendemain, en abandonnant Dominick Malcolm, et en se mettant au service de Christian de Sauveterre et des Puritains de Paris, — il passa résolûment à l'ennemi, — c'est-à-dire qu'il sacrifia M. Métral.

— Monsieur le comte, dit-il du ton le plus humble qu'il put imaginer, si votre fidèle serviteur n'était pas parti si vite, je lui aurais dit de prendre, — pour prouver à M. Métral qu'il venait bien de ma part, — une lettre de la fille de monsieur le comte.

— Remettre les lettres de ma fille à ce misérable! s'écria le comte de la Roche-Mâlo en regardant le cafetier du *Houx-Blond* avec indignation.

— Il n'est pas question, monsieur le comte, interrompit Fragon, de lui remettre toutes les lettres, mais une seule, en forme de spécimen ou d'échantillon des autres, uniquement comme preuve que j'ai l'honneur de résider en ce moment chez vous.

— Tu as peut-être raison, scélérat! dit M. de la Roche-Mâlo.

Puis se tournant vers Copenhague :

— L'avis de ce misérable est peut-être bon à suivre, dit-il. M. mon gendre ne doutera pas que tu viennes de sa part en envoyant une de ces pièces. Est-ce ton opinion, Copenhague?

— Mon commandant est trop bon! balbutia celui-ci.

— Exprime-toi franchement.

— Je crois en effet, mon commandant, dit le vieux marin, que les preuves sont toujours des preuves, et que le gendre de mon commandant n'aura rien à répondre.

— Alors attends, mon vieux camarade, dit le comte en cherchant dans le paquet la lettre la plus courte.

Il en trouva une au centre de laquelle rayonnaient ces mots :

« Le malheureux! s'il savait que je ne suis occupée, depuis dix ans, qu'à empêcher mon père de lui faire sauter la cervelle, il baiserait la terre où je marche.

» Mais ne parlons plus de lui, mon bien-aimé, et aimons-nous. »

Naturellement, cette lettre, comme toutes les autres, était signée :

CHRISTINA DE LA ROCHE-MALO.

Le père, au fond, fut heureux de voir que sa fille exprimait si bien son plus ardent désir.

— Prends cette lettre, Copenhague, dit-il au vieux matelot en lui tendant la lettre, et dis-lui que s'il ne se rend pas ici dans cinq minutes, je vais l'arrêter moi-même et le conduire à la Préfecture, comme complice d'un coquin avec lequel il a volé des lettres destinées à éclairer la justice.

— Il va bien, le vieux marin, pensa le cafetier.

En effet, le comte de la Roche-Mâlo avait trouvé le seul moyen qui pût décider son gendre à se rendre auprès de lui.

Copenhague quitta rapidement la salle à manger et se rendit, pour la troisième fois, chez le gendre de son commandant, bien décidé à casser les vitres, c'est-à-dire à assommer le valet de chambre et M. Métral ensuite, s'il recevait un second démenti.

Il n'en fut rien, et les choses se passèrent le mieux du monde.

En voyant la lettre de sa femme, le banquier ne douta plus de la présence de Fragon.

Il ne s'expliqua pas bien comment le cafetier de Montrouge pouvait se trouver là.

Mais il pensa qu'il avait en lui un renfort, et que, si mal léché que fût son beau-père, il ne se livrerait pas, en présence d'un témoin, aux scènes de violence dont il était coutumier.

Il fit donc répondre à Copenhague, par son valet de chambre, qu'il allait se rendre à l'invitation de son beau-père, et le vieux marin vint rendre compte de sa mission à son commandant.

— Voyez-vous, monsieur le comte, dit Fragon, qu'il suffit de s'entendre.

— Je ne te remercie pas, coquin! dit le comte de la Roche-Mâlo.

Il achevait ces mots quand la sonnette retentit.

Copenhague alla ouvrir.

C'était le banquier.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

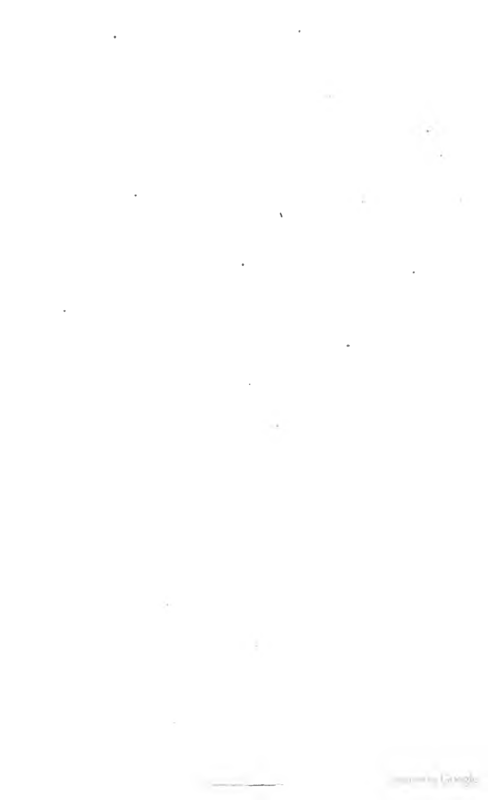


TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

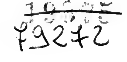
FRAGON ET COMPAGNIE

(SUITE)

QUATRIÈME PARTIE

CHRISTIAN DE SAUVETERRE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES




Google

